OASIS K NE REPOND PLUS

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE BOB MORANE

marabout junior
LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE

OASIS K NE RÉPOND PLUS

Chapitre I

Avec un soupir de soulagement, Jacques Dufay, l'agent de change parisien, se laissa glisser dans son fauteuil et étendit devant lui ses pieds chaussés de pantoufles à semelles de feutre. Après avoir vécu une journée particulièrement chargée à la Bourse, il se sentait heureux de se retrouver, bien au chaud, dans son confortable appartement du quartier de la Madeleine, avec quelques livres et un journal qui ne tarderaient pas à le distraire des mille soucis de sa profession.

D'un geste las, Dufay prit le journal et le déplia. C'était un exemplaire de la dernière édition de France-Soir, acheté une heure plus tôt, à un kiosque des grands boulevards. En première page, un titre s'étalait :

NOUVELLE DISPARITION MYSTÉRIEUSE
DANS LA BANLIEUE PARISIENNE

Paris, le 17 mars…

Voici trois jours, Adam Brovlik, Polonais naturalisé Français et employé au Métro parisien, regagnait, en fin de journée, le pavillon isolé qu'il habite à Sceaux. Il paraissait préoccupé et, comme sa femme l'interrogeait sur les motifs de cette préoccupation, il déclara qu'un homme habillé de gris le suivait depuis Paris et l'avait accompagné jusqu'à proximité du pavillon. Et Brovlik ajouta : « Ce type-là ne me revenait guère. Il y avait quelque chose d'inhumain en lui, surtout avec son visage figé et ses grands yeux fixes qui me regardaient sans me voir semblait-il… »

Après avoir pris son repas du soir, Brovlik, qui semblait tourmenté par une pensée lancinante, écarta le rideau de la fenêtre donnant sur la chaussée et jeta un coup d'œil au-dehors. Au bout d'un moment, il tourna vers sa femme un regard chargé de colère.

— Cet homme est encore là, dit-il. On dirait qu'il m'épie. J'en ai assez à la fin, et je m'en vais lui demander ce qu'il me veut…

Malgré les conseils de prudence de sa femme, Brovlik, qui est un solide gaillard et n'a guère froid aux yeux, sortit dans la nuit pour aller demander des comptes au mystérieux homme en gris. Depuis, il n'a pas reparu, et toutes les recherches faites pour retrouver son corps ont été vaines. On pense donc qu'il s'agit là d'un enlèvement, et non d'un assassinat. Le seul indice qui puisse mettre les enquêteurs sur la trace des coupables a été fourni par une employée des Postes, Madame B…, qui s'en retournait chez elle à pied. S'il faut en croire cette dernière, une grosse traction avant noire stationnait, approximativement à l'heure de l'enlèvement, non loin du pavillon habité par Brovlik. Lorsque Madame B… s'approcha, la voiture démarra et fila à vive allure en direction de Paris.

À l'heure actuelle, les enquêteurs s'interrogent encore sur les raisons qui auraient motivé ce rapt. Brovlik habitait la France depuis plus de vingt ans et ne se trouvait mêlé en rien à la politique. En outre, c'était un homme sobre, rangé et pondéré, ce qui exclut la probabilité, envisagée pendant un instant, d'une fugue de sa part.

Interrogé par nos reporters, l'inspecteur Seilles, qui s'occupe activement de l'affaire, n'a pas dissimulé que, selon lui, la disparition de Brovlik devait être étroitement liée avec d'autres enlèvements, perpétrés dans des conditions semblables, qui ont eu lieu au cours des deux derniers mois dans la région parisienne et la région marseillaise et dont nous avons déjà parlé au moment où ils ont eu lieu. Dans la plupart de ces enlèvements, la présence d'hommes aux visages figés et aux regards fixes a été signalée. Il nous faut rappeler également que, dans tous les cas, la personne kidnappée était un homme jeune, de condition modeste, ouvrier ou employé, et doté d'une constitution robuste.

Aux dernières nouvelles, une série importante d'enlèvements semblables aurait été signalée en Algérie. L'inspecteur Seilles s'attache avant tout à découvrir les raisons qui ont poussé les mystérieux ravisseurs à perpétrer leurs actes, mais il reconnaît lui-même posséder bien peu d'indices pour atteindre ce but.

Nous illustrons cet article d'une photo d'Adam Brovlik. Toute personne pouvant fournir des renseignements à son sujet est priée de les communiquer sans retard au poste de police ou de gendarmerie le plus proche.

Jacque Dufay laissa retomber le journal et haussa les épaules. Un sourire sceptique se dessina sur ses lèvres.

« Allons, songea-t-il, encore une histoire à faire peur aux petits enfants. Tout y est. L'énigmatique personnage en gris, avec son visage glacé et ses yeux fixes ; la mystérieuse traction avant noire… On croirait assister à la représentation d'un film de gangsters de troisième catégorie. Ce Brovlik aura tout simplement eu l'envie soudaine de jeter son bonnet par-dessus les moulins et il aura inventé cet homme en gris afin de pouvoir aller se soûler à l'aise avec les copains. Dans quelques jours, quand il aura fait son plein de liberté, il rentrera bien sagement chez lui et avouera la supercherie à sa femme. Jadis, on trouvait ce genre de fugue tout naturel ; aujourd'hui, au contraire, on en fait tout un plat et on y voit de sombres drames politiques. Signe des temps, assurément… »

L'agent de change haussa les épaules et se plongea aussitôt dans la lecture d'un roman gai, jugeant sans doute que la mésaventure arrivée à Brovlik et à ses semblables ne méritait guère que l'on s'y arrêtât davantage.

*

* *

Le même soir, à Alger, un homme pénétrait dans le hall de l'hôtel Lyautey. Aussitôt, tous les regards convergèrent vers lui, tant il détonnait parmi l'élégante assistance. Il était grand et son complet de gabardine, sale et déchiré en plusieurs endroits, pendait lamentablement sur son corps amaigri. Un chapeau de feutre, profondément enfoncé, ne parvenait pas à dissimuler ses yeux brillants de fièvre au fond des orbites creusées par la fatigue. Une barbe de plusieurs jours accentuait encore son aspect misérable et,

à l'un des coins de sa bouche à l'expression amère, un petit muscle tressautait convulsivement.

L'inconnu était encore très jeune pourtant, mais on devinait que la vie l'avait marqué ou que, peut-être, il portait sur les épaules le poids d'une lourde responsabilité, ou d'une menace.

Tout en jetant autour de lui des regards inquiets de bête traquée, le nouveau venu s'était dirigé vers le bureau de réception. L'employé, strictement sanglé dans un complet de bonne coupe, le regardait venir avec la ferme intention de l'éconduire mais, au ton de l'inconnu, il sembla se raviser. C'était une voix autoritaire, la voix d'un homme intelligent, qui sait ce qu'il veut et auquel il est difficile d'en imposer.

— Le commandant Robert Morane habite-t-il bien ici ? interrogeait l'homme.

Intimidé par l'éclat du regard de son interlocuteur, l'employé consulta rapidement la liste des locataires de l'établissement. Au bout d'un moment, il releva la tête et dit :

— Le commandant Morane est descendu ici, en effet…

Un pâle sourire détendit les lèvres de l'inconnu, mais seulement ses lèvres, car tout le reste de son visage demeurait hostile et tendu.

— Puis-je le voir ? demanda-t-il encore.

Cette fois, l'employé eut un signe négatif.

— Impossible, dit-il. Je me souviens du commandant Morane à présent. Un grand diable aux cheveux coupés en brosse et qui n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux. Il est sorti voilà une heure…

— En êtes-vous certain ?

— Je l'ai vu sortir de mes propres yeux.

— Savez-vous où il est allé ?

— Nous n'avons pas l'habitude de demander des comptes à notre clientèle, Monsieur…

— Bien sûr, bien sûr, vous n'avez pas l'habitude de demander des comptes à votre clientèle (Il y avait de la colère dans la voix de l'inconnu). Mais vous ne savez donc pas que quand le commandant Morane rentrera, je serai peut-être mort, *ou pis encore ?*

— Monsieur serait-il malade ? Le médecin de l'hôtel pourrait… Vraiment, Monsieur ne me semble pas dans son assiette…

Un haussement d'épaules excédé coupa la parole à l'employé.

— Ne vous occupez donc pas de ma santé. Aucun médecin n'est capable de guérir la maladie dont je souffre…

L'homme paraissait à bout. Ses mains tremblaient et on eût dit qu'il allait pleurer. Pendant un moment, il marcha de long en large devant le bureau de réception, puis il demanda encore :

— Savez-vous quand le commandant Morane rentrera ?

— Je ne pourrais vous le dire, Monsieur. Je n'ai pas interrogé le commandant Morane à ce sujet…

— Quel est le numéro de sa chambre ?

Cette dernière question avait été posée si soudainement que l'employé répondit, presque malgré lui :

— Le 114, Monsieur, mais…

— Puis-je l'y attendre ?

L'employé sursauta et parut sur le point de suffoquer.

— Monsieur, le règlement de l'hôtel nous interdit d'introduire qui que ce soit dans la chambre d'un de nos clients en l'absence de celui-ci.

La main sèche de l'inconnu frappa le comptoir avec un bruit de coup de fouet.

— Le règlement de l'hôtel, le règlement de l'hôtel, mais que voulez-vous donc que j'en fasse, du règlement de l'hôtel ? explosa-t-il. Ne pas le respecter n'empêchera pas le monde de tourner, tandis que si je ne parviens pas à toucher Morane…

Il se calma soudain.

— Puis-je l'attendre dans le hall ?

— Le hall est un lieu public, Monsieur, et si vous n'y faites pas de scandale, nous ne pouvons vous empêcher d'y demeurer pour attendre un de nos clients.

L'inconnu se dirigea vers le fond du hall et s'assit dans un fauteuil, non loin de l'escalier. Il tira un journal tout froissé de sa poche et fit mine de lire, mais, en réalité, il surveillait la porte d'entrée avec une expression angoissée, comme s'il s'attendait à voir paraître quelque chose de redoutable. Il tenait son journal de la main gauche, tandis que la droite était enfouie dans l'échancrure de sa veste. L'employé à la réception aurait à coup sûr appelé le

détective de l’hôtel, s’il avait su que cette main se crispait sur la crosse d’un pistolet automatique.

Rien pourtant, dans l’aspect de ce hall, ne laissait présager un drame quelconque. Les femmes élégantes, couvertes de bijoux, et les riches touristes lui donnaient au contraire un air de fête. Cependant, sur les traits de l’homme au complet de gabardine, la fatigue et l’angoisse se lisaient seuls. On eût dit un condamné à mort qu’un unique espoir animait encore.

« Ma tentative se révélera peut-être inutile puisque, de toute façon, il me sera sans doute difficile de leur échapper, pensait-il. Mais, avant de retomber entre leurs mains, ou d’être tué, je dois parler à Bob, le mettre au courant de ce qui se passe. Peut-être pourra-t-il les combattre et les vaincre, conjurer la menace… »

Les minutes s’écoulaient et, en même temps, l’inquiétude de l’homme semblait croître. Il dévisageait chaque individu qui pénétrait dans le hall et, si les regards de cet individu se fixaient sur lui avec un peu trop d’insistance, il se sentait aussitôt envahi par la terreur. Pourtant, l’inconnu ne devait rien avoir d’une femmelette, mais on devinait cependant qu’il avait les nerfs à bout et que le moindre incident pouvait avoir raison de sa résistance.

À la fin, n’y tenant plus, il se leva, marcha vers le bureau de réception et demanda un crayon, du papier et une enveloppe. Fébrilement, il écrivit quelques lignes, puis il glissa la feuille de papier dans l’enveloppe, cacheta celle-ci, l’adressa et la tendit à l’employé, en disant :

— Vous remettrez ceci au commandant Morane quand il rentrera. N’oubliez pas surtout. C’est une question de vie ou de mort…

Comme un fuyard, il se dirigea vers la sortie et gagna la rue. Là, il héla un taxi stationnant à proximité de l’hôtel, s’y engouffra et jeta une adresse au chauffeur.

Le taxi démarra et gagna rapidement les quartiers arabes. Au fur et à mesure que l’on s’écartait du centre de la ville, les lumières devenaient plus rares. Par moments, l’homme au complet de gabardine jetait un long regard par la vitre arrière de la voiture, mais aucun phare suspect ne retint son attention. Finalement, il soupira d’aise et se détendit, comme soulagé.

Soudain, dans une ruelle sombre et déserte, le taxi s’arrêta. L’homme au complet de gabardine ouvrit la vitre qui le séparait du chauffeur et demanda :

— Qu’est-ce qui ?…

Il eut un brusque sursaut. À quelques pouces de son visage, un revolver de gros calibre dont la gueule, à cette distance, lui parut énorme, était braqué dans sa direction, visant le milieu de son front. Pourtant, ce n’était pas l’arme qui l’effrayait, mais le visage du chauffeur lui-même. Un visage figé, où pas un trait ne bougeait et dans lequel s’ouvraient de grands yeux fixes, comme morts…

Chapitre II

Lorsque Bob Morane rentra à l'hôtel Lyautey, et qu'il eut été mis en possession de la lettre laissée par l'homme au complet de gabardine, il hésita un long moment avant de l'ouvrir. Cette lettre ne lui disait rien qui vaille et, comme il était venu en Algérie en simple touriste, il ne tenait pas à voir sa douce quiétude interrompue. L'écriture de l'adresse, heurtée et fébrile, qu'il reconnaissait cependant fort vaguement, avait une allure qui sentait la catastrophe à dix pas. Finalement, d'un coup d'ongle, il fendit l'enveloppe, en tira un papier plié en quatre et lut :

Mon vieux Bob,

C'est un revenant qui t'écrit. Je suis venu pour te voir, mais je n'ai pu t'attendre, pressé par une menace. Un grand danger pèse sur nos têtes, et je veux te mettre au courant. La police me rirait au nez, tellement tout cela est fantastique, incroyable presque. Toi, tu me connais, tu me croiras, et peut-être pourras-tu faire quelque chose. Dès que tu seras en possession de ce mot, viens au numéro 22 de la rue Djebel Moussah, hôtel du Levant. Demande André Duval. C'est mon nom d'emprunt. Non, je ne mis pas fou. Viens immédiatement, avant qu'il ne soit trop tard. Ton ami.

Claude Bory

Lorsque Bob Morane eut fini de lire, un pli soucieux barrait son front. Il connaissait Claude Bory, son ancien condisciple de Polytechnique, et il le savait incapable d'une telle mystification. Bory était un être pondéré, prenant la vie au sérieux. En outre, c'était un ingénieur de grande classe, dont plusieurs inventions avaient déjà révolutionné les techniques modernes. Jadis, Morane avait entretenu une correspondance régulière avec lui, puis il y avait eu la

guerre… Quelques années plus tôt, Bob avait appris que Bory avait gagné l'Afrique du Nord. Pour y faire quoi exactement ? Il ne s'en était guère soucié.

— Comment était l'homme qui vous a remis cette lettre ? demanda Morane à l'adresse de l'employé du bureau de réception.

— Grand – à peu près votre taille – maigre, avec un visage grave et des yeux brillants. L'air intelligent. Il paraissait avoir peur de quelque chose…

— Était-il brun ou blond ?

L'employé hocha la tête d'un air de doute.

— Il portait un chapeau, dit-il, et je n'ai pas bien pu voir. Pourtant, si je me souviens de la couleur de sa barbe, qui n'avait pas dû être rasée depuis plusieurs jours, je dirais qu'il devait être châtain. Il voulait que je l'introduise dans votre chambre mais, comme vous devez le penser, j'ai refusé tout net…

Déjà, Morane n'écoutait plus. « C'est bien Claude, songeait-il. Un peu vieilli peut-être mais, dans l'ensemble, ce signalement correspond avec le sien. S'il m'appelle avec autant d'insistance, c'est qu'il se passe quelque chose de grave. Pour le peu que je m'en souvienne, Bory n'avait guère froid aux yeux… »

Sans prendre le temps de monter jusqu'à sa chambre, Morane se dirigea vers la porte de l'hôtel, sortit sur la rue et appela un taxi.

— Où allons-nous, Monsieur ? demanda le chauffeur quand Bob se fut installé à l'intérieur de la voiture.

— Vous connaissez la rue Djebel Moussah ? C'est là que nous allons. Au numéro 22. Hôtel du Levant…

Le chauffeur fit la grimace.

— Un sale coin, dit-il. C'est en plein quartier interlope. Le genre de rue dans laquelle vous entrez tout habillé par un bout pour sortir dépouillé de l'autre, et mort…

— Évidemment, convint Morane, cela ne doit pas être tout à fait ce qu'on appelle un paradis, mais c'est quand même là que nous allons…

— J'espère qu'en cas de coup dur vous saurez vous défendre.

Bob tendit en avant son visage énergique, où une détermination froide se lisait.

— Ai-je tellement l’air d’une mauviette ? interrogea-t-il.

Le chauffeur le dévisagea longuement. Finalement, il sourit, comme s’il se trouvait satisfait de son inspection.

— Oui, dit-il avec une sourde satisfaction dans la voix, je crois que vous saurez vous défendre…

— Alors, en route, dit Morane.

Le taxi fit un bond en avant et fila en direction de la ville arabe.

*

* *

La rue Djebel Moussah n’avait en effet rien d’édénique. Mal pavée, bordée de maisons lépreuses, d’aspect mi-européen, mi-oriental, elle semblait, tant elle était sinistre, devoir mener aux portes de l’enfer lui-même. Le taxi s’arrêta devant le numéro 22, une infâme bâtisse construite en bois et en briques et dont la façade n’avait sûrement plus été repeinte depuis des temps immémoriaux. Sous la lumière crue du clair de lune, elle faisait songer au visage raviné d’une momie.

— Nous sommes arrivés, fit remarquer le chauffeur. Allons, avouez que cela n’a rien à voir avec le paradis…

Morane mit pied à terre et contempla l’enseigne branlante collée au-dessus de la porte de la maison. Cette enseigne était rédigée à la fois en français et en arabe. À l’inscription française, deux lettres manquaient, ce qui donnait : Hôt.l du Le.ant. Hôtel du Levant. Au fond d’un hall étroit, derrière une porte vitrée, une faible lueur brillait, parvenant avec peine à percer les couches de crasse accumulées sur les vitres.

« Qu’est-ce que Claude Bory peut bien être venu faire dans ce coupe-gorge ? se demanda Bob. S’il s’était fourré dans une sale histoire, cela ne m’étonnerait pas outre mesure… Comme palace, il y a mieux… »

Bob passa lentement les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux, en signe d’indécision. Finalement, il se tourna vers le chauffeur et dit :

— Vous voudrez bien m’attendre, j’espère…

L’autre fit la grimace.

— Vous attendre ici, en pleine nuit ? Cela n’aura rien d’agréable… Et vous en avez pour longtemps ?

— Je ne puis encore le dire exactement. Mais vous recevrez mille francs de pourboire si vous m’attendez patiemment. Si je m’attardais trop, je doublerais le chiffre.

Cette fois, le visage du chauffeur s’éclaira.

— Ça c’est parlé, dit-il. Que ne ferait-on pas pour mille francs, ou deux mille ? C’est d’accord, je vous attendrai, mais n’oubliez pas que cela ne me fera pas danser de joie…

— Soyez sans crainte, fit Bob, je n’oublierai pas…

D’un pas souple, il gravit les quelques marches menant à une étroite terrasse, puis il poussa la porte de l’hôtel. Un carillon infernal retentit et, au fond d’un hall miteux, un gros homme au type levantin très accentué se dressa derrière un comptoir boiteux.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda-t-il d’une voix hargneuse.

Dans son poing droit, il tenait un vieux revolver d’ordonnance qui devait dater de la guerre 1914-1918, ou même d’avant cela encore.

— Vous ne me semblez guère trop rassuré, dit doucement Morane.

— Je prends mes précautions, c’est tout, répondit, de sa voix rauque, le gros homme.

— Aurais-je tellement l’air d’un bandit ?

Le tenancier souleva ses lourdes épaules.

— On ne peut pas le dire comme cela. Ce n’est pas l’habit qui fait le moine…

— Bien parlé, dit Bob en s’avançant, d’un pas lent mais décidé, en direction du comptoir.

Le pouce du gros homme se leva au-dessus du revolver dont le chien craqua en se relevant. Morane vit nettement le gros barillet tourner, avec un lourd bruit de plomb dans chacune de ses alvéoles. Le chien ainsi relevé, il suffisait d’une simple crispation de l’index pour que l’arme crachât aussitôt sa mitraille. Bob eut un geste apaisant.

— Là, là, dit-il, je ne viens pas ici avec de mauvaises intentions. Un de mes amis habite chez vous, André Duval, et je veux le voir…

Le gros pouce du tenancier descendit doucement, et le chien du revolver craqua à nouveau en se rabaissant, mais l'arme demeura cependant braquée.

— Monsieur Duval a bien une chambre ici, mais il est sorti très tôt dans la soirée, et il n'est pas encore rentré.

« Pas encore rentré, songea Morane. Si je me rapporte à ce que m'a dit le réceptionniste de l'hôtel Lyautey, il devrait être ici depuis deux heures déjà, à m'attendre… »

— Vous n'avez pas idée de l'heure à laquelle il rentrera ? demanda-t-il.

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Bien sûr, vous ne pouvez pas savoir…

Rapidement, Bob fit le tour de la situation. Il ne pouvait se résoudre à partir sans avoir vu Claude Bory. Celui-ci était sans doute dans l'ennui, et Morane ne pouvait y abandonner un ami, même s'il n'avait plus vu ce dernier depuis des années. Le mieux était donc de l'attendre et, comme cette absence l'inquiétait, de visiter sa chambre en attendant son retour. Pour cela, il fallait user de ruse…

— Avez-vous une chambre à me louer ? demanda Morane à l'adresse du gros homme.

— Bien sûr. C'est mon métier d'en louer. Ce sera huit cents francs pour la nuit, et payables d'avance.

Bob réprima à grand-peine une grimace. Huit cents francs pour une chambre dans un taudis pareil, c'était cher. Le gros tenancier profitait de la situation, mais Morane, s'il voulait venir en aide à Claude Bory, n'avait guère le choix.

Il s'accota au comptoir et jeta huit billets de cent francs au tenancier. Celui-ci posa le revolver, tira un livre d'un casier et l'ouvrit à la page du jour.

— Signez ici, dit-il.

« Il ne demande même pas les cartes d'identité, songea Bob. Il est d'ailleurs probable que la plupart des clients de ce coupe-gorge n'en possèdent pas, ou alors de fausses. Mais que diable Bory vient-il faire dans cette galère !… »

Trois personnes seulement étaient inscrites à la page du jour, et l'une d'elles était André Duval, alias Claude Bory. Il occupait la

chambre 5. Sous le nom d'emprunt de son ami, Morane inscrivit le sien, car il ne voyait aucune raison de dissimuler son identité.

— Ce sera le numéro sept, dit le gros homme en tendant une clef à Bob. Vous trouverez bien tout seul. C'est au premier, au fond du couloir, à droite…

Bob eut un signe de tête et se mit à gravir l'escalier branlant, éclairé seulement par une pauvre lampe emprisonnée dans une tulipe de verre rosâtre.

Dans le couloir de l'étage, Morane ne mit guère longtemps à repérer la chambre 5. Par acquis de conscience, il essaya d'y entrer avec la clé de la 7. Il dut forcer un peu mais, finalement, le pêne glissa et le battant s'ouvrit. Bob sourit doucement. « Dans ce genre d'hôtel, songea-t-il, toutes les serrures se ressemblent. On les achète en vrac dans les Prisunic, pour diminuer les frais. »

Sans se hâter, il entra dans la pièce, alluma l'électricité et referma la porte derrière lui. La chambre était meublée d'un lit de fer, d'une chaise, d'une table, d'un lavabo supportant un bassin et une aiguière à l'émail écaillé ; dans un coin, le papier mural, décollé par l'humidité, pendait lamentablement. Bob, après avoir fouillé partout, ne découvrit rien, ni vêtements, ni bagages tendant à prouver que la chambre était occupée. Il s'entêta cependant, s'efforçant à découvrir un indice quelconque, qui pourrait le mettre sur la trace de son ami, mais toutes ses recherches furent vaines.

« Décidément, Claude ne me semble pas avoir laissé grand-chose derrière lui. Cela ne doit cependant pas lui ressembler de voyager sans bagages et, surtout, de descendre dans un endroit comme celui-ci. J'ai l'impression qu'il se cache. Mais de qui ? De quoi ?… »

Décidant que le mieux à faire était d'attendre patiemment Claude Bory, Bob alla éteindre la lumière, s'allongea sur le lit et, pour tromper son impatience, essaya de découvrir le motif pour lequel son ancien compagnon d'études avait fait appel à lui. Mais il eut beau réfléchir ; rien, dans la vie de Bory, ne semblait devoir le mêler à un drame. Pourtant, Morane se remémora les mots écrits par son ami : « Un grand danger pèse sur nos têtes… » Pourquoi sur « nos » têtes ? Qu'est-ce que lui, Morane, avait à voir avec tout cela,

et quel était ce danger ? Il était possible naturellement que Bory soit devenu fou, mais Bob ne le pensait pas. Pour le peu qu'il s'en souvînt, Bory était un être bien équilibré, à l'esprit réaliste, et Morane ne voyait pas très bien comment il aurait pu sombrer dans la folie.

Mais il était inutile de continuer à s'interroger. Dans l'état actuel de ses connaissances, Morane devait se résoudre à donner sa langue au chat et à attendre le retour de Bory. Si toutefois celui-ci revenait…

*

* *

Depuis combien de temps Morane était-il ainsi étendu dans l'obscurité ? Depuis un quart d'heure, une demi-heure, une heure ? Il n'aurait pu le dire lui-même, car s'il ne dormait pas, ses pensées vagabondaient au point que, seul, son corps demeurait dans cette chambre. Soudain, il sursauta. Dans le couloir, quelqu'un touchait à la porte.

« Serait-ce Bory qui rentre ? » se demanda Morane.

Il prêta l'oreille. À présent, on introduisait une clé dans la serrure, que Bob avait refermée de l'intérieur, et l'on tentait d'ouvrir la porte, mais celle-ci résistait, comme si on la crochetait. Ce ne pouvait donc être Bory, car celui-ci se serait servi de sa clé et n'aurait guère tâtonné.

D'un coup de rein, Morane se redressa et, en deux enjambées silencieuses, traversa la chambre et alla se placer près de la porte, de façon à ce qu'en s'ouvrant celle-ci se rabatte sur lui et le dissimule aux regards. S'il s'agissait bien de Bory, il pourrait toujours se montrer ; si, au contraire, l'homme qui tentait de pénétrer dans la pièce était un ennemi quelconque, Morane bénéficierait de la surprise.

Doucement, la porte s'ouvrait…

Prêt à bondir, Morane retint sa respiration. Une main chercha, le long du chambranle, le commutateur électrique, et la lumière envahit la chambre. Bob voyait le nouveau venu de dos. Il était de taille moyenne, mais large d'épaules, trapu comme un lutteur, et avait des

cheveux roux. Ce n'était évidemment pas Claude Bory, et Morane n'avait donc pas à se gêner. Cet individu venait de pénétrer, à l'aide d'une fausse clé, dans une chambre qui n'était pas la sienne, et il était fort peu probable que ses intentions soient pures. En général, il répugnait à Morane d'user de la force quand cela ne s'avérait pas absolument nécessaire. Pourtant, il ne l'ignorait pas, dans une situation comme celle qui se présentait, celui qui frappait le premier avait toujours raison…

D'une détente, Bob fut sur l'homme, lui collant un genou au creux des reins tandis que, de son bras gauche, il lui entourait le cou et tirait en arrière. En même temps, son poing compressait le sinus carotidien et, le sang ne parvenant plus à son cerveau, l'inconnu se mit à râler, déjà inconscient. Morane le sentit mollir aussitôt. Alors, il relâcha son étreinte, fit pivoter l'homme sur lui-même et lui enfonça son poing droit au creux de l'estomac. L'inconnu tomba à genoux, roula sur lui-même et alla atterrir près du lit, où sa tête heurta le sommier.

Malgré la violence du choc, il ne fut guère long à récupérer. Au bout de quelques secondes, il se redressa, et c'est alors que Bob remarqua ses yeux, des yeux fixes dans un visage hébété, aussi peu mobile que celui d'une statue. Ces yeux étaient posés sur Morane, et pourtant ils semblaient ne pas le voir, comme s'ils regardaient quelque chose qui se serait trouvé derrière lui.

Ces regards hallucinés ne furent pas sans rappeler quelque chose à Morane, mais il n'eut guère le loisir d'y réfléchir bien longtemps, car l'homme s'était ramassé sur lui-même et avait bondi tentant d'atteindre, de ses deux mains ouvertes, la gorge de Morane. Il agissait par gestes saccadés, un peu à la façon d'un automate, et Bob n'eut guère de peine à se dérober. En même temps, il saisit son adversaire par la manche et le revers et le tira en avant, tandis que son pied gauche, en un violent mouvement de balancier, lui fauchait les deux jambes en un classique *okuri ashi barai* japonais. Cette prise de judo était la favorite de Morane, et il la manquait rarement. Arraché du sol, l'homme tomba lourdement sur le côté. Il tenta de se relever mais, cette fois encore, Morane fut plus rapide. Se baissant,

il frappa son adversaire d'un coup sec, donné du tranchant de la main, au-dessus de l'oreille, et juste assez fort pour l'étourdir.

Sans lui laisser le temps de récupérer, Bob, arrachant l'un des draps du lit, s'en servit pour lui attacher solidement les poignets et les chevilles. Ensuite, retournant l'homme sur le dos, il entreprit de le fouiller. Ses poches ne contenaient qu'un mouchoir, un couteau à cran d'arrêt, de la menue monnaie et une photo toute cornue. Seule, la photo intéressa Morane, car elle représentait les traits de son ancien compagnon d'études Claude Bory.

Cette fois, il n'y avait plus à douter, l'homme roux était lancé sur la trace de Bory. Peut-être même était-il là pour le tuer… Mais qui l'en avait chargé ? Voilà ce que Bob aurait bien voulu savoir…

Lentement, l'homme reprenait ses sens. Morane lui mit la photo sous le nez et demanda d'une voix dure :

— D'où tenez-vous cette photo, et qui vous l'a remise ?

L'autre ne répondit pas. Il se contenta de se tordre dans ses liens puis, voyant l'inutilité de ses efforts, il demeura immobile, avec son étrange regard perdu et ses traits figés de mannequin de cire.

— Qui vous a donné cette photo ? interrogea encore Morane. Et pourquoi ?…

Cette fois, l'homme ouvrit la bouche, mais, seul, un grognement en sortit. Un grognement de bête. « Ou d'idiot », pensa Morane. Il devina qu'il n'y aurait rien à tirer de cet étrange personnage.

« Si, réellement, cet individu en voulait à la vie de Claude, songea-t-il, il est de mon devoir d'avertir la police. Elle saura, mieux que moi, débrouiller toute cette histoire… Il me faut aussi renvoyer le taxi… »

Après s'être assuré que les liens de son prisonnier étaient bien fixés. Bob descendit dans le hall. À son approche, le gros tenancier sortit de sa somnolence.

— Vous avez besoin de quelque chose ? interrogea-t-il.

Morane secoua la tête affirmativement.

— Besoin de téléphoner, tout simplement, répondit-il.

Le gros homme tendit le menton vers un appareil téléphonique tout poussiéreux, posé sur un coin du bureau et auquel un imposant annuaire tenait compagnie.

— Servez-vous, dit le tenancier. C’est cinquante francs la communication…

Déjà Morane feuilletait l’annuaire du téléphone. Quand il eut trouvé ce qu’il cherchait, il tira l’appareil à lui et composa un numéro d’appel sur le cadran automatique. Au bout de la ligne, quelqu’un décrocha.

— La première division de police ? interrogea Bob.

— Oui, qu’y a-t-il pour votre service ?

— Je voudrais, si cela est possible, parler au commissaire principal, ou à la personne qui le remplace…

— Ne quittez pas. Je vais voir si le commissaire est libre en ce moment. Qui dois-je annoncer ?

— Le commandant Robert Morane…

Bob dut attendre durant de longues secondes puis, là-bas, une voix retentit.

— Ici le commissaire Alabert. Que puis-je pour vous, Commandant ?

Morane parla longtemps. Quand il raccrocha, il avait réussi à convaincre le policier, et un fin sourire se dessinait sur ses lèvres. Puis, soudain, ce sourire mourut. Bob revit le visage figé de l’homme qui l’avait attaqué là-haut, dans la chambre, et ses étranges yeux morts, qui semblaient regarder hors du temps et de l’espace.

Aussitôt, sans qu’il puisse parvenir à se raisonner, Bob sentit la peur le pénétrer…

Chapitre III

Le commissaire Alabert tourna le dos à l'homme roux qui, jusqu'ici, n'avait opposé à toutes ses questions qu'un mutisme total. Le policier se mit à marcher de long en large à travers son bureau, à la façon d'un fauve en cage. De grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses tempes ; il tira un mouchoir de sa poche et s'épongea soigneusement, pour se retourner ensuite vers Morane et dire :

— Il n'y a rien à faire. J'ai l'impression de questionner un mannequin de bois, et je suis certain que même le troisième degré ne le ferait pas sortir de son mutisme…

Bob inspecta longuement le visage de l'homme roux, où les yeux, pareils à des morceaux de charbon, ne mettaient nulle vie. Ce personnage l'inquiétait mais, en même temps, il se sentait saisi d'une instinctive et incompréhensible pitié à son égard. Finalement, il haussa les épaules.

— Ou bien cet homme est complètement idiot, dit-il, ou bien c'est le plus grand simulateur qu'il soit possible de rencontrer.

— Simulateur, dit le commissaire, regardez ces yeux, regardez ce visage figé. Si cet homme est un simulateur, il est également le plus grand acteur de tous les temps… Non, non, nous nous trouvons ici en présence d'un élément qui nous échappe. Ah, si au moins votre ami, qui selon vous aurait disparu, vous avait révélé dans cette lettre la moindre chose concernant toute cette affaire ! Mais rien, pas un mot. Seulement cette phrase : « Un grand danger pèse sur nos têtes… » Comme renseignement, c'est plutôt maigre. De quel danger s'agit-il ? Voilà ce que nous devrions savoir…

Morane se mit à rire doucement en considérant la face rubiconde, à l'expression dépitée, du chef de police.

— Évidemment, fit-il, si nous savions de quel danger il s'agit, nous aurions résolu en grande partie le problème. Il faudrait savoir

également pourquoi cet homme s'est introduit dans la chambre de Bory et ce qu'il y cherchait…

Le policier s'arrêta de marcher à travers la pièce.

— Ce qu'il y cherchait ? Peut-être quelque indice que votre ami aurait laissé derrière lui, mais cet indice n'existait pas, car nous avons tout fouillé dans la chambre, sans pouvoir rien découvrir… Votre ami a disparu sans laisser aucune trace. Voilà tout ce que nous savons…

En ce geste familier et qui, chez lui, marquait l'embarras, Morane passa les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux. Finalement, il releva la tête et dit encore :

— Et si tout ceci n'était qu'une plaisanterie ? Si quelqu'un connaissait ma présence à Alger, et connaissant également ma propension à me lancer dans n'importe quelle aventure, m'avait monté ce bateau, qu'en diriez-vous ?…

Alabert eut une légère grimace qui tordit le coin de ses lèvres.

— Évidemment, dit-il, je trouverais la chose du plus mauvais goût. Cependant, tout me porte à croire qu'il ne s'agit justement pas là d'une plaisanterie.

— Comment pouvez-vous en être certain ? interrogea Morane avec surprise.

Le policier se rassit et posa les coudes sur son bureau, les deux poings sous le menton.

— Voyons, Commandant, je suppose que vous lisez les journaux, et que vous avez entendu parler de ces disparitions mystérieuses qui, depuis quelque temps, ont lieu un peu partout en France et en Afrique du Nord.

Bob hocha la tête en signe d'assentiment.

— J'ai lu tout cela, dit-il, mais je ne vois pas très bien quel rapport il pourrait y avoir entre ces disparitions et l'affaire qui nous occupe… Évidemment, Claude Bory a disparu, lui aussi…

— Vous ne voyez pas le rapport ?… fit le commissaire. Souvenez-vous, dans tous ces cas de disparition, dont aucun n'a d'ailleurs encore été résolu, il y avait toujours un personnage dont les témoins faisaient une description très précise. Cet homme avait

un visage figé et des yeux fixes. Oui, un visage d'idiot, comme le visage de cet homme ici…

Alabert désignait l'homme roux qui, depuis le début de la conversation, était demeuré inerte et indifférent, comme vissé à sa chaise. Pendant quelques instants, ce détachement total face à des événements auxquels l'étrange individu se trouvait étroitement mêlé fit perdre sa patience au policier.

— Mais il va parler, à la fin ? s'écria-t-il. Va-t-il parler ?…

Morane, lui, gardait son calme. Il suivit la pensée de son interlocuteur.

— Tout cela ne veut rien dire, enchaîna-t-il. Ce n'est pas parce que, lors d'une disparition, un témoin a aperçu dans les environs un individu au visage figé et aux yeux fixes, qu'il faut vouloir absolument en faire un épouvantail. On ne gagne rien à généraliser à outrance. À ce train-là, si un beau jour un crime était commis par un homme coiffé d'un chapeau melon, on pourrait être amené à condamner tous les gens coiffés de la sorte… Maintenant, pour ce qui est de notre homme aux yeux fixes, peut-être avez-vous raison…

Bob se tourna vers l'homme roux.

— Ses regards me font peur, continua-t-il. Cet être est vivant, et pourtant il y a quelque chose de mort en lui. Un mort-vivant, voilà à quoi il me fait penser. Ah, si seulement je pouvais savoir où se trouve Claude, je pourrais voler à son secours, obtenir de lui de plus amples renseignements qui nous conduiraient directement à nos ennemis. Mais Claude est-il seulement encore en vie ?

— Pourquoi pas ? demanda le commissaire. Rien ne nous permet d'affirmer qu'il soit mort. Certes, le réceptionnaire de l'hôtel Lyautey nous a affirmé que votre ami avait tout d'un homme traqué, mais on peut être traqué sans être en danger de mort, ne l'oubliez pas… Dans tous les cas de disparition dont je vous parlais tout à l'heure, on n'a jamais retrouvé le corps de l'un des hommes disparus. Des enlèvements ou des fugues, voilà de quoi il s'agissait probablement, et de rien d'autre…

Un long silence s'établit entre les deux hommes, un silence que la sonnerie saccadée du téléphone rompit. Le policier décrocha le combiné téléphonique et dit :

— Ici le commissaire Alabert. Qui parle ?…

— …

— Certainement, Colonel. Le commandant Morane ? Oui, Colonel, il est ici dans mon bureau…

— …

— L'homme roux ? Non, Colonel, il ne veut pas parler… Nous n'avons même pas pu lui arracher son nom.

— …

— Très bien, Colonel…

— … Oui, Colonel…

— …

— Il sera fait comme vous le désirez, Colonel…

— …

— Je le tiens à votre disposition.

— …

— Certainement, Colonel. Au revoir, Colonel…

Le commissaire reposa le combiné téléphonique sur sa fourche et leva vers Morane un visage étonné.

— C'était le colonel Jouvert, expliqua-t-il. Le grand manitou du 2ème bureau pour l'Afrique du Nord. S'il faut l'en croire, cette affaire regarderait ses services et je dois tenir notre bonhomme à sa disposition.

— Sans doute fais-je partie de la même fournée ? dit Morane en souriant.

Mais Alabert secoua la tête.

— Pas précisément, fit-il. Le colonel Jouvert vous permet de regagner votre hôtel. Mais il a bien insisté sur le mot « hôtel ».

— Ce qui veut dire, acheva Morane, que je ne puis quitter la ville, ou quelque chose dans le genre.

— Si vous voulez… Du moins pour le moment… Mais que diable ce satané 2ème bureau vient-il faire là-dedans ? Que diable vient-il faire là-dedans ?

Vraiment, le commissaire paraissait intrigué. Intrigué et mécontent. Tout à fait comme si l'on venait de le frustrer de son bien.

*
* *

Après avoir quitté le poste de police, Bob Morane regagna l'hôtel Lyautey par le chemin des écoliers. Tout en marchant le long des rues animées de la métropole nord-africaine, il songeait à cette nouvelle aventure qui lui échoyait. Souvent, jusqu'à ce jour, Morane s'était trouvé en présence d'événements dépassant la compréhension humaine. Pourtant, jamais encore, il ne s'était trouvé face à une telle énigme.

Un peu partout à travers la France et l'Afrique du Nord, des hommes disparaissaient. Parmi ces hommes, un de ses amis, Claude Bory, ingénieur de grand avenir, avant de disparaître à son tour, l'appelait à son secours. Dès ce moment, Morane se heurtait à un mur qui, pour le moment, lui semblait infranchissable. Comment parviendrait-il à surmonter cet obstacle ? Il l'ignorait. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'est que Bory ait réussi à échapper à ses ravisseurs et que d'une façon ou d'une autre, il parvienne à le contacter à nouveau.

Pourtant, ce qui tourmentait le plus Morane, en dehors de la disparition de son ami, c'était l'intérêt que le 2ème bureau semblait porter à l'affaire. Bob ne s'était en effet jamais senti de grandes dispositions pour les intrigues auxquelles se trouvaient mêlés les membres des services de renseignement. Il ne se sentait guère fait pour la carrière d'agent secret, et il appartenait à cette classe d'individus pour lesquels les mots « deuxième bureau » ou « intelligence service » sont synonymes de « sombres machinations ».

À ce moment, une étrange impression assaillit Morane, comme s'il se sentait épié. Tout en continuant à marcher en direction de son hôtel, il se retourna, pour apercevoir, à une dizaine de mètres derrière lui, deux hommes, vêtus de complets clairs, coiffés de chapeaux de feutre, qui semblaient le suivre.

Il pressa le pas et, au premier coin de rue, se retourna à nouveau. Les deux hommes avaient également accéléré l'allure et

se maintenaient à la même distance. Quand Bob tourna dans une rue transversale, ils s'y précipitèrent eux aussi. Maintenant, Bob n'en doutait plus, il était suivi. Mais quels étaient ces deux hommes et pourquoi le filaient-ils ? Sans doute l'avaient-ils attendu à la sortie du commissariat et l'épiaient-ils depuis lors.

Se retournant à plusieurs reprises, Bob tenta de discerner les traits de ses poursuivants mais, dans la pénombre, il ne put y parvenir. De leur côté, les deux individus ne tentaient pas le moins du monde de se dissimuler à ses regards. Ils s'attachaient ostensiblement à ses pas, sans paraître se soucier si, oui ou non, Morane s'était aperçu de la filature dont il était l'objet.

Quand Bob pénétra dans l'hôtel Lyautey, il traversa aussitôt le hall et se dirigea vers le bureau de réception. Là, il questionna l'employé.

— Plus personne ne m'a demandé depuis mon départ ?

Le réceptionniste hésita. Ses lèvres tremblèrent, comme s'il retenait ses mots au moment même où il allait les prononcer, puis il dit :

— Non, Commandant, personne n'est venu…

— Si le personnage qui m'a demandé tout à l'heure et qui a déposé cette lettre à mon intention revenait, avertissez-moi aussitôt, recommanda Morane.

Le réceptionniste hocha la tête affirmativement.

— Je n'y manquerai pas, Commandant, dit-il.

Bob jeta un rapide coup d'œil vers l'entrée du hall et aperçut ses deux suiveurs qui y pénétraient à leur tour. Cette persévérance devenait de plus en plus inquiétante, et Morane comprit que, s'il avait affaire aux mystérieux personnages qui, tout à l'heure encore, traquaient Bory, il n'aurait guère de chance de leur échapper. Il n'était pas armé et les deux individus ne devaient sans doute pas se laisser effrayer aisément.

De son côté, Bob Morane n'était guère accessible à la panique. Au lieu de perdre son sang-froid et d'appeler à l'aide, il trouva plus sage de gagner sa chambre et de s'y verrouiller. Là, armé du revolver qu'il tenait serré dans sa valise, il se sentirait capable de

tenir tête à d'éventuels assaillants. Le tout était de ne pas se laisser rejoindre avant d'avoir gagné sa chambre…

Sans hésiter, Bob se dirigea vers l'ascenseur. Celui-ci était occupé et comme il logeait au deuxième étage, il préféra gravir l'escalier. En quelques secondes, montant les marches quatre à quatre, Morane atteignit son palier et s'engagea dans le couloir menant à sa chambre. Là, une désagréable surprise l'attendait. Devant sa porte, deux autres hommes, également vêtus de complets clairs, se tenaient en attente.

Prêt à rebrousser chemin, Morane se retourna, mais ses deux suiveurs débouchaient à leur tour dans le couloir. Toute retraite lui était donc coupée.

Sans perdre son sang-froid, Morane marcha franchement en direction de sa chambre, bien décidé à défendre chèrement sa liberté, ou son existence si cela devenait nécessaire. Comme il parvenait à quelques mètres seulement de sa porte, un des deux hommes s'approcha de lui et, du doigt, toucha le bord de son panama.

— Êtes-vous bien le Commandant Morane ? interrogea-t-il.

Bob hocha la tête.

— Peut-être, répondit-il. Et vous, qui êtes-vous ?…

L'homme au panama sourit, plongea la main dans la poche de sa veste et en tira un petit étui de peau, qu'il ouvrit sous le nez de Morane.

— Inspecteur Hervez, de la Sûreté, dit-il. Nous sommes envoyés par le colonel Jouvert afin de veiller à ce qu'il ne vous arrive rien.

Les deux suiveurs s'étaient joints au groupe. L'inspecteur Hervez les interpella.

— N'avez-vous rien remarqué de suspect ? demanda-t-il.

Un des suiveurs secoua la tête.

— Non, dit-il, nous avons accompagné le commandant depuis le commissariat principal jusqu'ici, prêts à intervenir à la moindre alerte, mais rien ne s'est produit.

Cette fois, Morane se sentit saisi par une franche gaieté. Ces hommes qu'il soupçonnait d'en vouloir à sa peau étaient en réalité des policiers attachés à sa personne et chargés de le protéger. Sa

vie était-elle devenue à ce point précieuse pour qu'on l'entourât de telles prévenances ? L'avenir se chargerait sans doute de donner une réponse à cette question.

Bob se tourna vers l'inspecteur, pour demander :

— Dois-je me considérer comme… votre prisonnier ?

Mais le policier secoua la tête.

— Non, répondit-il, pas comme notre prisonnier… Vous êtes sous notre protection, voilà tout, et cela simplement afin d'éviter qu'il ne vous arrive malheur.

— Quel malheur pourrait-il bien m'arriver ?

L'inspecteur haussa les épaules.

— Je ne suis pas dans le secret des dieux, répondit-il.

Morane n'insista pas. Il tira la clé de sa poche et pénétra dans la chambre. Aussitôt il verrouilla la porte derrière lui. Quand il eut fait de la lumière, il jeta un rapide regard à travers la pièce et sourit.

« Allons, pensa-t-il, je ne vois de policiers nulle part ici, et sans doute n'y en a-t-il pas de cachés sous les meubles. Au moins, je suis libre d'aller et venir à ma guise entre ces quatre murs, et personne ne viendra troubler mon sommeil… »

Morane se dirigea vers la grande porte-fenêtre donnant sur les jardins de l'hôtel et l'ouvrit. Il s'avança sur le balcon et jeta un regard vers le bas. Sous sa fenêtre, deux hommes se tenaient en faction. « Décidément, songea-t-il à nouveau, me voilà bien gardé. On n'en ferait guère davantage pour quelque souverain en visite. Mais Bob Morane, tout le monde sait cela depuis toujours, vaut son pesant d'or, ou de diamant, tout comme l'Aga-Khan… En venant me visiter ce soir, ce pauvre Claude m'a lancé dans une bien étrange histoire, et cela ne m'étonnerait guère si, avant longtemps, il ne m'arrivait quelque coup dur… »

Sans se soucier davantage de l'avenir, Morane se dévêtit, stationna durant quelques secondes sous la douche puis se mit au lit. Tout autre, en ces circonstances, eût été assailli par des cauchemars, mais Bob, lui, se contenta de rêver d'un palais oriental où, chaque année, lors de son anniversaire, ses sujets venaient l'honorer en lui offrant des caisses pleines d'or et de pierres précieuses…

Chapitre IV

Quatre jours avaient passé depuis cette nuit où Claude Bory avait tenté de contacter Bob Morane. Ce dernier, toujours protégé par les agents de la Sûreté attachés à ses pas, commençait à trouver le temps long, quand à l'aube du cinquième jour, des coups furieux frappés à la porte de sa chambre le réveillèrent.

Morane se dressa en maugréant, enfila rapidement un peignoir et se dirigea vers la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea-t-il à travers le battant.

La voix de l'inspecteur Hervez lui répondit :

— Une visite pour vous, Commandant Morane. C'est important…

Morane ouvrit doucement le battant. Devant lui se tenait Hervez, accompagné par deux personnages âgés chacun d'une cinquantaine d'années environ et dont l'allure un peu guindée rappelait celle de militaires portant gauchement leurs vêtements civils. L'un des deux hommes, presque chauve et dont les traits fins et en même temps bien accusés marquaient une volonté inébranlable, adressa la parole à Morane.

— Je suis le colonel Jouvert, dit-il, et voici le major Clark, des services de renseignement des États-Unis. Nous voudrions avoir un entretien avec vous…

Alors seulement, Bob remarqua qu'au revers de son veston, acheté sans doute en confection, son interlocuteur portait la rosette de la Légion d'Honneur. Morane s'effaça devant ses visiteurs.

— Si vous voulez entrer, Messieurs, dit-il. Je suis à votre disposition…

Les deux hommes pénétrèrent à sa suite dans la chambre. Ils agissaient avec assurance, tout comme si ce genre de visite matinale leur était familier.

Jouvert s'installa sur une chaise et laissa l'unique fauteuil de la chambre à la disposition de son collègue américain. Bob, sans

façon, s'était assis en tailleur sur le lit et attendait que ses deux visiteurs daignent prendre la parole. Cette fois encore, ce fut le colonel Jouvert qui commença :

— Si mes renseignements sont exacts, dit-il en s'adressant à Bob, et ils le sont assurément, vous faites toujours partie de l'aviation militaire française, avec le grade de commandant de réserve…

Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Vos renseignements sont en effet exacts, Colonel, fit-il. Mais je ne vois pas très bien en quoi cela pourrait vous intéresser, du moins pour l'instant. La France n'est pas en guerre que je sache…

— Non, répondit Jouvert, la France n'est pas en guerre. Pourtant, malgré cela, de graves événements se passent et, que vous le vouliez ou non, Commandant Morane, vous vous y trouvez étroitement mêlé.

Bob ne répondit pas. Il attendait les explications de son visiteur.

— Pour que vous compreniez les raisons qui nous amènent ici, le major Clark et moi, continua Jouvert, il nous faut nous reporter à quelque cinq années en arrière. À cette époque, le commandement suprême américain, en union avec le gouvernement français, envisagea de créer, dans le plus grand secret, une base expérimentale où se trouveraient réunis les procédés les plus modernes et les techniques les plus avancées de l'époque. Pour établir une base de cette sorte, il fallait évidemment choisir une contrée déserte, située loin de toute voie de communication et, bien entendu, complètement à l'abri des indiscrets. Nul endroit n'était naturellement plus propice à ce dessein que le Sahara. Là, dans une horrible région dévorée par le soleil, un point fut choisi : le point K, et aussitôt, avec les grands moyens dont disposaient nos deux gouvernements, la base en question fut édifiée. Comme des hommes devaient y vivre sans aucun contact réel avec l'extérieur, tous les moyens les plus modernes furent mis en œuvre pour assurer, dans la base même, leur subsistance et leur confort. Cette sorte de havre élevé de toutes pièces en plein désert reçut le nom évocateur d'Oasis K. Des nurseries pour plantes y furent créées dès le début et, par la science miraculeuse des modernes agronomes, là

où peu de temps auparavant il n'y avait que pierres et sables, s'élevèrent de riches plantations soigneusement irriguées par le creusement de puits artésiens. Des plantations qui, derrière leurs verdures, cachaient les laboratoires les mieux équipés existant au monde…

— En quelque sorte, une réplique saharienne du Centre de Recherches Atomiques de Los Alamos, aux États-Unis, fit remarquer Morane.

Le colonel Jouvert approuva de la tête.

— C'est cela, dit-il, mais l'ensemble des recherches effectuées dans les laboratoires et les centres d'expérimentation de l'Oasis K s'étendent sur un domaine bien plus vaste. Non seulement, comme au centre de Los Alamos, on s'y occupe de recherches atomiques, mais il comprend également des bases de lancement pour fusées aéroguidées, des ateliers de construction et d'expérimentation de machines cybernétiques, une base d'essais de nouveaux prototypes d'avions, depuis l'appareil à réaction maintenant devenu classique jusqu'à l'engin mû par l'énergie nucléaire. On y a également édifié une usine où, grâce à un procédé de photosynthèse artificielle, on est parvenu, en partant de la lumière solaire, de l'eau et du gaz carbonique, à produire synthétiquement tous les éléments nutritifs nécessaires à la vie animale, comme le sucre et les protéines. Ainsi, les habitants de l'Oasis K peuvent s'alimenter eux-mêmes, non seulement grâce à leurs plantations de légumes potagers et d'arbres fruitiers soigneusement entretenus, mais aussi à cette usine expérimentale qui reproduit industriellement le miracle de l'élaboration chlorophyllienne des plantes.

— Je comprends, dit Bob. Le plan était de créer en plein Sahara une base secrète complètement isolée et indépendante du reste du monde, puisqu'elle devait pouvoir vivre sur ses propres productions et ses propres réserves. Bref, créer une cité à l'image des siècles à venir…

Jouvert dodelina doucement de la tête.

— C'était là un plan bien prétentieux, dit-il. Et, le plus étonnant, c'est qu'il a non seulement été mené à bien, mais que tout a fonctionné parfaitement jusqu'à ces derniers temps… Depuis deux

mois environ, plus aucune nouvelle ne nous est parvenue de l'Oasis K. C'est comme si, soudain, la terre s'était entrouverte pour l'engloutir. Nous avons envoyé des messages, mais ils sont restés sans réponses. Des émissaires ont été dirigés à travers le Sahara de toutes les façons possibles, en avion, en voiture ou à dos de chameau. Aucun d'eux n'est revenu. C'est le silence et le mystère total. Voilà où nous en sommes, Commandant Morane. La base secrète et idéale créée par les États-Unis et la France en plein Sahara, cette sorte de compendium de toutes les techniques humaines semble s'être volatilisée. L'Oasis K ne répond plus…

Le major Clark – un géant aux cheveux gris et au visage buriné de vieux conquérant –, qui jusqu'ici n'avait guère pris part à la conversation, parla à son tour en un français laborieux, mêlé de nombreux mots anglais.

— Oui, dit-il, nos deux nations ont tout fait pour entrer à nouveau en contact avec l'Oasis K, mais nos efforts ont été vains. Une colonne blindée a été comme avalée par le désert. Des escadrilles de nos avions les plus modernes, parties en direction de l'Oasis K, ont disparu sans laisser de traces. Nous sommes persuadés pourtant que la base continue ses activités comme par le passé. Cependant, son contrôle semble nous avoir échappé. C'est comme si une puissance qui nous est étrangère et assurément hostile s'était emparée des commandes de l'oasis pour faire servir cette dernière à nous ne savons quels obscurs desseins…

Pendant un long moment, les trois hommes demeurèrent silencieux, comme écrasés par les suppositions de Clark. Morane se demandait s'il rêvait. Quelques jours plus tôt, il débarquait à Alger en simple touriste et, maintenant, il se trouvait plongé en plein roman fantastique. Pourtant, dans le récit de ses deux interlocuteurs, un élément lui échappait. Il releva la tête et demanda :

— Mais cette colonne blindée, ces escadrilles d'avions, où sont-elles passées ? Que diable, de telles forces n'ont pas pu s'égarer dans le désert. Il y a la radio, et puis les avions reviennent, peut-être pas tous, mais quand même…

Ici, le colonel Jouvert eut un geste las.

— Je ne vous ai pas tout dit, expliqua-t-il, car si l'Oasis K est à même de se suffire à elle-même, elle est également capable de se défendre contre toute attaque venue de l'extérieur. Vous m'entendez bien, *contre toute attaque…* En plus d'une couverture importante de chasseurs à réaction les plus modernes, l'oasis est ceinturée d'un triple cercle de fusées-robots qui se précipitent automatiquement sur tout appareil étranger à la base pour le détruire sans faillir.

Bob fit la grimace et remarqua :

— En un mot, vous avez donné naissance à une sorte de monstre, et vous avez peur à présent qu'il ne se retourne contre vous…

Une expression de soudaine gravité se peignit sur les traits de Jouvert et de Clark.

— C'est un peu cela, dit le premier d'entre eux. Non seulement l'Oasis K semble avoir échappé, momentanément du moins, à notre contrôle, mais, en outre, elle se trouve capable, à n'importe quel moment, de détruire des villes comme Paris, Londres ou New York.

Morane sursauta. Une expression d'incrédulité s'était allumée dans ses yeux, mais le colonel Jouvert ne sembla pas s'en formaliser…

— Oui, dit-il, si l'Oasis K possède de rudes moyens de défense, elle a été dotée également de moyens d'attaque dont la puissance dépasse tout ce qui a pu être imaginé à ce jour. Là-bas, dans des hangars spéciaux, sont remisés trois A-planes, c'est-à-dire trois bombardiers à propulsion atomique qui, en quelques heures peuvent, en vol stratosphérique, porter une bombe à hydrogène au-dessus de n'importe quel point du globe. Et, retenez bien ceci : nous ne possédons, à ce jour, aucun moyen réellement efficace de parer à leurs attaques…

— Voilà en effet de bien sombres perspectives, convint Morane, mais je ne m'explique cependant pas très bien pourquoi vous venez me révéler tout cela, à moi, pauvre citoyen…

Le chef du 2ème bureau baissa la tête, comme s'il se concentrait. Puis, tout à coup, il la releva et fixa Morane droit dans les yeux.

— C’est grâce à vous, fit-il, qu’un peu de lumière a pu se faire sur toute cette terrible histoire. Vous serez sans doute surpris d’apprendre que votre ami Claude Bory était l’un des ingénieurs attachés aux centres expérimentaux de l’Oasis K. Or, au moment où la base a cessé de donner de ses nouvelles, Bory s’y trouvait. Comment est-il parvenu à s’en échapper et à gagner Alger alors que, de notre côté, toutes nos tentatives de joindre l’oasis se sont révélées vaines ? Pourquoi aussi Bory est-il venu ici, à Alger, et pourquoi a-t-il voulu vous rencontrer et a-t-il affirmé, dans la lettre laissée à votre adresse, qu’un « grand danger planait sur nos têtes » ?

— Je comprends, dit Bob. D’après vous, ce grand danger serait celui dont vous venez de me parler. Le danger d’un bombardement atomique déclenché par cette « puissance » qui se serait, comme vous le pensez, emparée des commandes de l’Oasis K…

— Je savais que vous me comprendriez vite, Commandant Morane, dit Jouvert.

— Il ne s’agit pas seulement pour moi de comprendre, coupa Bob, mais de savoir pourquoi vous êtes ici. Car, enfin, tout ce que vous me dites, vous le saviez déjà avant de venir frapper à ma porte. Que puis-je vous apprendre encore ? En quoi puis-je vous aider dans cette affaire qui, vous vous en rendez compte, dépasse les forces d’un seul homme, ou même de plusieurs ?…

Jouvert et Clark échangèrent un long regard et, sur leurs visages, l’hésitation se marqua. Au bout d’un moment cependant, Clark parut prendre une décision.

— Nous avons résolu, dit-il, d’envoyer un nouveau messager vers l’Oasis K. Un homme seul, qui peut-être aurait des chances de passer à travers les défenses entourant la base et de revenir pour nous communiquer ses observations.

Morane eut un rictus désabusé.

— Et, si je comprends bien, ce messager ce serait… moi…

Jouvert approuva de la tête.

— Ce serait vous, en effet, Commandant Morane.

Comme mû par un ressort, Bob se dressa et se mit à arpenter la chambre à grands pas. Brusquement, il se tourna vers ses visiteurs.

— Mais vous ne vous rendez pas compte, dit-il. À l'instant même, vous venez de m'affirmer, vous, les représentants de deux puissantes nations, que l'on ne possède aucun moyen efficace de contrecarrer les desseins des nouveaux maîtres de l'Oasis K, s'ils existent, et vous me demandez à moi, Robert Morane, pauvre homme désarmé et impuissant, d'accomplir une mission dans laquelle vos forces terrestres et aériennes ont échoué. Allons, rendez-vous compte de tout ce que votre demande a d'insensé… D'ailleurs, si j'acceptais cette mission, je ne serais pas loin de me considérer moi-même comme un dément.

Clark se leva à son tour. Son visage s'était soudain durci.

— Il ne s'agit pas, Commandant Morane, dit-il, de savoir si la mission que nous vous confions est irréalisable ou non. Il faut que vous l'entrepreniez, un point c'est tout. Il y va autant de votre intérêt que du nôtre…

Le ton bref et cassant de l'officier américain déplut à Morane.

— Bien sûr, dit-il d'une voix sèche, il faut que je remplisse cette mission. Mais, ce que je voudrais savoir avant tout, c'est pourquoi je risquerais ma vie ainsi, en me lançant à corps perdu dans une aventure impossible ?

Le colonel Jouvert écarta les bras en un geste apaisant.

— Là, là, dit-il, ne nous emballons pas. D'un côté, pour le major Clark et pour moi, ainsi que pour nos deux pays, il y a une nécessité impérieuse de savoir ce qui se passe là-bas, à l'Oasis K. Pour vous, la question se pose de savoir si vous avez « intérêt » à nous aider…

Bob Morane haussa les épaules. Doucement, la colère commençait à monter en lui. Après tout, si ces deux agents secrets, chargés sans doute par leur gouvernement d'enquêter sur les événements de l'Oasis K, voulaient savoir ce qui s'y passait exactement, ils n'avaient qu'à y aller eux-mêmes.

— Je vous répète, dit-il sèchement, tout ceci ne me regarde pas. La France et les États-Unis ont créé un monstre et l'ont enfermé derrière des barreaux sans pouvoir s'en approcher. Je ne vois pas très bien pourquoi, moi, je risquerais ma vie en tentant de pénétrer dans la cage. Que les apprentis sorciers se tirent du mauvais pas où leur orgueil les a fourrés…

Un sourire un peu narquois tordit la bouche volontaire de l'homme du 2ème bureau.

— Il me semble que la situation ne vous apparaît pas encore clairement, Commandant Morane. Écoutez bien ceci… Puisque vous parlez de cage, vous êtes, vous personnellement – et Jouvert appuya sur ce dernier mot – également en danger à l'extérieur de cette cage comme à l'intérieur.

Cette fois, dans l'esprit de Bob, la surprise remplaça la colère.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ?

Le sourire énigmatique n'avait pas quitté les lèvres du colonel Jouvert.

— Voyons, réfléchissez un peu, Commandant… Depuis deux mois, c'est-à-dire depuis que l'Oasis K a interrompu ses émissions, des hommes disparaissent un peu partout en France et en Afrique du Nord. Dans presque tous ces cas d'enlèvements, des témoins ont signalé la présence d'hommes au visage figé, aux yeux fixes et dont les gestes rappelleraient un peu ceux de robots. Ici, à Alger, voilà quelques jours, un homme disparaît à son tour. Cet homme est Claude Bory, ingénieur attaché aux Centres de Recherches de l'Oasis K, et là également, un individu au visage figé et aux regards fixes manifeste sa présence. De là à faire un rapprochement entre ce dernier cas et les cas précédents, il n'y a qu'un pas. Nous l'avons franchi sans hésiter. À présent, voilà où vous intervenez. Avant de disparaître, Bory est venu ici et vous a laissé une lettre. Peut-être était-il suivi et épié. Peut-être nos ennemis savent-ils que Bory voulait vous voir et que cette lettre vous était adressée. Nous savons, nous, ce que contenait exactement cette lettre, mais les autres, eux, l'ignorent. Peut-être renfermait-elle des renseignements importants, qui compromettraient dangereusement la sécurité de ces mystérieux agresseurs. Vous devenez donc un danger pour eux et vous devez être mis hors d'état de nuire. C'est pour cette raison qu'il faut considérer que, tôt ou tard, ils agiront contre vous. Ou bien vous serez exécuté, ou bien vous serez kidnappé à votre tour. Voici où nos intérêts se rejoignent. Puisque, comme nous le supposons, ces enlèvements doivent avoir un rapport étroit avec les événements

dont l'oasis est le théâtre, vous avez évidemment tout intérêt à nous aider à éclaircir cette affaire. Pour cela, il faut la reprendre à son point de départ, c'est-à-dire là-bas, à l'Oasis K. En vous y rendant, non seulement vous nous aiderez, mais vous préviendrez peut-être une action qui risque fort de vous être néfaste.

Bob ne semblait cependant pas partager l'avis du colonel Jouvert.

— Votre raisonnement me paraît fort habile, reconnut-il, mais je ne vois pas la situation de la même façon que vous. En me rendant à l'Oasis K, je possède neuf chances sur dix de ne jamais revenir, tandis qu'ici je demeure en vie et garde la possibilité de me défendre contre toute attaque dont je puis être l'objet. Il me suffit, à partir de ce moment, de ne sortir qu'armé. Ceux qui voudront m'attaquer auront affaire à forte partie. Non, non, Colonel, je n'irai pas à l'Oasis K. Trouvez quelqu'un d'autre pour s'y rendre à ma place. Croyez-moi, les fous et les têtes brûlées ne manquent pas de par le monde. Peut-être interpréterez-vous mon refus comme un signe de lâcheté, mais il ne s'agit pas de cela, car il existe une grande différence entre lâcheté et prudence. Accepter la mission que vous voulez m'imposer serait une folie de ma part, et voilà pourquoi je la refuse.

La plus intense contrariété envahit les traits de Jouvert. Il demeura un long instant les yeux fixés droit devant lui, sur le mur opposé. Puis il les reporta sur Morane.

— Loin de moi l'idée de vous considérer comme un lâche, dit-il. Je connais votre courage et, à de nombreuses reprises, non seulement au cours de la guerre mais aussi à travers toutes vos aventures, vous en avez donné des preuves suffisantes. Pourtant, je m'attendais à votre refus. Aucun homme sensé n'accepterait cette mission. Aussi ai-je pris toutes mes précautions. Quand j'ai su, il y a quelques jours, que vous étiez involontairement mêlé à cette malheureuse affaire, je me suis dit : voilà l'homme qu'il me faut, un homme courageux, rompu aux dangers et qui, en outre, est un habile pilote. Alors, j'ai câblé aussitôt au Ministère de la Guerre, à Paris, et voilà ce que cela a donné.

Le colonel Jouvert fouilla dans la poche poitrine de sa veste et en tira une enveloppe. Il l'ouvrit et en sortit un papier qu'il tendit à Morane. Celui-ci s'en saisit et le déplia. C'était un ordre de rappel. Il était destiné au commandant Robert Morane, de l'Armée de l'Air Française, et portait le sceau du Ministère de la Guerre.

Le front soucieux, Bob Morane tournait et retournait l'ordre de rappel entre ses doigts. Un silence hostile était à présent tombé entre lui et ses visiteurs car, malgré tous ses efforts, Bob ne pouvait s'empêcher de considérer le geste du colonel Jouvert comme un acte de chantage. Finalement cependant, il releva la tête et, prenant l'ordre de rappel entre le pouce et l'index, il l'agita négligemment devant ses deux interlocuteurs.

— Croyez-vous que tout ceci soit bien légal ? demanda-t-il à l'adresse de Jouvert. Après tout, il s'agit d'une mission dangereuse et on ne peut m'obliger à la remplir si le sort de la nation n'est pas en jeu…

L'homme du 2ème bureau ne sourcilla pas.

— Qui vous a dit que le sort de la nation, voire du monde lui-même, ne dépend justement pas de la réussite de cette mission ? Je vous l'ai dit, l'Oasis K dispose d'avions atomiques et de bombes à hydrogène et peut, à n'importe quel moment, détruire trois grandes capitales comme Paris, Londres ou New York, capitales qui, à elles seules, ne l'oublions pas, totalisent quelque vingt-cinq millions d'habitants…

Le colonel Jouvert s'arrêta de parler pendant un instant, puis il continua :

— Oui, Commandant Morane, que vous le vouliez ou non, le sort de vingt-cinq millions d'êtres humains repose peut-être entre vos mains.

Morane se dressa soudain, comme saisi d'une véhémente indignation.

— Vous arrangez cela à votre guise, Colonel. Je me trouve à Alger en simple touriste, un de mes amis vient me visiter, et brusquement vous me collez sur les épaules le poids de vingt-cinq

millions de vies humaines. Allons donc, vous ne vous rendez pas compte que tout cela ne tient pas debout, que cette situation est absurde ? Et puis, pourquoi, je vous le demande encore, cela doit-il être moi le responsable de ces vies humaines ? Après tout, vous pouvez envoyer quelqu'un d'autre, à votre Oasis K…

— Oui, Commandant, je pourrais envoyer quelqu'un d'autre, mais il me faudrait découvrir ce quelqu'un d'autre, dénicher un personnage assez audacieux et chevaleresque pour risquer son existence de façon désintéressée. Cela me prendrait des jours, peut-être plusieurs semaines. Tandis que vous, vous êtes là, je vous ai sous la main. Non, vraiment, je n'ai pas le choix. Il faut, vous m'entendez, que vous partiez là-bas, voir ce qui se passe… Ensuite, nous pourrons aviser et agir…

Cette fois, Bob se mit à rire franchement.

— Il faut, dit-il. Et si je refusais de partir ? Pourriez-vous m'y obliger, même avec ceci ?

Il agita à nouveau l'ordre de rappel. Le colonel Jouvert secoua la tête en signe de négation.

— Non, dit-il, je ne pourrais vous y obliger, même avec ce papier, même en ayant la loi pour moi. Mais vous, si vous refusiez, à partir de cet instant vous auriez un poids suspendu au-dessus de votre tête. La vie de vingt-cinq millions d'êtres humains, cela représente une solide dose de remords.

Bob ne put s'empêcher de grimacer.

— Je comprends, dit-il, si je refusais, Caïn ferait figure de plaisantin auprès de moi. Il n'a tué que son frère Abel, lui, tandis que je serais responsable de la mort de vingt-cinq millions de personnes. De vingt-cinq millions d'hommes, de femmes et d'enfants auxquels mon refus pourrait coûter la vie. C'est bien comme je le pensais, Colonel, tout ceci est un affreux chantage. D'habitude, j'y réponds par le mépris le plus total. Cette fois pourtant, je dois m'incliner. Votre chantage a réussi. Si je refusais cette mission, je n'en dormirais plus, et vous ne l'ignorez pas. Vraiment, Messieurs, vous avez tous les atouts dans votre jeu…

Il eut un geste résigné et dit encore :

— Vous avez gagné, Messieurs. Puisque c’est indispensable, je partirai pour l’Oasis K…

*

* *

Les dernières paroles de Morane avaient dissipé la tension régnant entre les trois hommes. Les traits du colonel Jouvert et du major Clark s’étaient soudain éclairés.

— Je savais, Commandant Morane, dit le premier d’entre eux, que vous ne vous laisseriez pas subjuguer par des sentiments égoïstes. Je suis persuadé qu’en vous demandant d’accomplir cette mission, j’ai fait le meilleur choix qu’il soit possible de faire…

Morane hocha la tête. Son visage était empreint d’une lourde gravité. Jamais sans doute il ne s’était encore engagé dans une aventure dont il possédait aussi peu de chance de se tirer. Aussi fut-ce sans enthousiasme qu’il fit remarquer :

— Il n’est pas question de vous féliciter ou non de votre choix, Colonel, mais seulement de savoir comment je pourrai mener à bien ma mission. Je suppose qu’il ne me suffira pas d’aller frapper à la porte de l’Oasis K et de demander à la personne qui viendra m’ouvrir de me fournir les renseignements dont vous avez besoin…

— Non, cela ne sera pas aussi aisé. Si vous voulez à tout prix pénétrer dans l’oasis, il faudra avoir recours à la force, ou plutôt à la ruse, car la force ne sera pas de votre côté. Aujourd’hui même, nous partirons pour El Koufra, une de nos bases aériennes avancées sur le Sahara. Là, un Tunderjet sera mis à votre disposition et, avec des réservoirs supplémentaires, vous n’aurez aucun mal à gagner les abords de l’oasis. J’ai bien dit « les abords », car il vous faudra atterrir avant d’atteindre la triple ceinture de fusées-robots qui vous anéantiraient infailliblement. Vous vous poserez sur le ventre à un endroit où votre appareil pourra passer inaperçu. De là, armé et pourvu de vivres et d’eau, vous tenterez de vous glisser à travers les défenses de l’oasis. Une fois dans la place, vous observerez ce qui s’y passe, tenterez de prendre des photos et reviendrez à pied, puisque votre avion sera inutilisable. Évidemment, vous ne pouvez

espérer franchir le désert par vos propres moyens. Vous aurez donc tout intérêt à joindre une tribu de Touaregs établie non loin de l'Oasis K. Ces Touaregs, qui sont gens relativement paisibles, pourront vous aider à regagner la civilisation…

Morane avait suivi avec intérêt les paroles de son interlocuteur.

— Vue sous cet angle, toute l'affaire paraît simple, remarqua-t-il. Pourtant, n'y aura-t-il pas d'autres obstacles, à part les fusées-robots, qui m'empêcheront d'atteindre les abords immédiats de l'oasis ?

— Ces obstacles existent, fit Jouvert, car la base est protégée par une couverture aérienne, composée de chasseurs à réaction de type courant et d'autres, des plus modernes, comme le nouvel appareil français à décollage vertical, le Coléoptère, dont vous avez peut-être déjà entendu parler.

Une moue de déplaisir apparut sur le visage de Morane.

— Si je ne m'abuse, dit-il, le Coléoptère, en plus de sa grande mobilité, peut atteindre des vitesses de pointe montant jusqu'à deux mille kilomètres à l'heure. J'aurais bonne mine face à l'un d'eux – et à plus forte raison face à plusieurs – avec un Tunderjet.

Un geste d'impuissance échappa à Jouvert.

— Vous devez comprendre, dit-il, que la réussite d'une mission comme la vôtre dépend en grande partie de la chance. Si celle-ci est dans notre camp, vous pouvez vous en tirer. Dans le cas contraire…

— Dans le cas contraire, compléta Bob, mes os se dessécheront quelque part dans le désert. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Jouvert redevint soudain grave.

— Cette éventualité doit être envisagée, dit-il, car vous entrerez à coup sûr en lutte contre des ennemis puissants, décidés et sans scrupules. Mais vous avez certainement pensé à cela avant de nous donner votre réponse. Sinon il est encore temps pour vous de faire machine arrière.

Mais Bob eut un geste de protestation.

— Il n'est pas question de cela, répondit-il. Quand j'ai accepté cette mission, il y a quelques instants, je savais bien qu'il ne s'agirait pas d'une partie de plaisir. Le sort de nombreux êtres humains dépend peut-être de ma réussite, ne l'oublions pas. Non, Messieurs,

je vous ai dit que je partirais pour l’Oasis K et, malgré tous les dangers qui pourront s’accumuler sur ma route, je ne reviendrai pas sur ma décision…

Chapitre V

El Koufra était une sorte de « Bidon Cinq » auquel on avait ajouté une piste d'envol et une série de hangars métalliques qui, sur l'étendue des sables, s'alignaient telle une troupe de monstres apocalyptiques aux dos brillants et polis.

Dans le refuge principal, où un grand ventilateur remuait sans effets l'air lourd et brûlant, Bob Morane et le colonel Jouvert étaient à présent penchés sur une grande carte du Sahara central. L'homme du 2ème bureau pointa le doigt vers un point situé au-delà d'une série de lignes sinueuses figurant un massif montagneux.

— C'est là que se trouve l'Oasis K, dit-il, et ces points rouges indiquent les endroits où sont situées les rampes de lancement des fusées-robots. Il faudra donc que vous vous posiez avant d'avoir atteint la zone dangereuse.

Morane ne put réprimer une grimace.

— C'est-à-dire en plein massif montagneux, constata-t-il. Ce sera drôlement calé. Il suffira d'une pierre mal placée et ce sera le capotage, ce qui est à déconseiller avec des réservoirs remplis de carburant…

Jouvert haussa les épaules.

— Cela vous regarde, dit-il. Je sais d'ailleurs que nul mieux que vous ne serait capable de s'en tirer. Quelqu'un m'a affirmé que vous seriez capable de décoller d'une pièce de dix sous et d'atterrir de la même façon…

— Je voudrais qu'il en soit ainsi, dit Bob en se mettant à rire d'un rire un peu nerveux. Hélas, vous êtes bien loin de la vérité. Enfin, qui vivra verra. Espérons que je pourrai découvrir un endroit relativement plat et me poser sans trop de mal. Dans des conditions pareilles, une bonne glissade sur le ventre est sans danger, ou presque… Pourtant, malgré ce que vous venez de me dire, les fusées-robots ne sont pas sans me tourmenter un peu…

— Pourquoi vous tourmenteraient-elles ? Si vous atterrissez en deçà de la première ligne, vous ne courez aucun risque.

— Bien sûr, fit Bob, je ne cours aucun risque, si les rampes de lancement sont toujours bien situées aux mêmes endroits que précédemment. Mais voilà, ne les a-t-on pas changées de place, n'en a-t-on pas ajouté de nouvelles à celles existant déjà ?

Pendant un instant, le colonel Jouvert parut réfléchir.

— C'est possible, dit-il. C'est pour cela que, dans votre intérêt, il vaudrait mieux vous assurer une marge de sécurité et vous poser nettement en avant du point où sont situées les rampes de lancement qui nous sont connues. Ainsi, vous courrez moins de risques…

— Dans ce cas, fit remarquer Morane, il me faudra alors joindre l'Oasis K en marchant à travers le désert, et cela n'aura rien de particulièrement agréable.

— Vous marcherez la nuit, profitant de la fraîcheur. Cela vous permettra également d'échapper plus aisément aux recherches des troupes terrestres qui surveillent les abords de la base.

De sa main droite aux doigts écartés, Bob se peigna les cheveux. Il fit la moue.

— Tout ceci ne me paraît pas bien réconfortant, Colonel. Si j'échappe aux fusées-robots, je cours le risque de tomber sous les coups des chasseurs aériens. Si j'échappe également à ces derniers, les forces terrestres s'arrangeront alors pour me régler mon compte.

Mais Jouvert secoua les épaules.

— Ce pessimisme m'étonne de vous, dit-il. Il est inutile de jeter le manche après la cognée. Si j'en juge par vos aventures précédentes, vous êtes déjà passé à travers pas mal de dangers. Sans doute passerez-vous encore à travers ceux-ci.

Cette fois, Bob eut un geste fataliste.

— Peut-être avez-vous raison… Pourquoi la chance m'abandonnerait-elle, après tout ? D'ailleurs, si elle devait m'abandonner, elle m'abandonnerait de toute façon, que ce soit ici, ou à Alger, ou à Paris, ou là-bas, à l'Oasis K. Quand on a la guigne contre soi, on court autant de risques de se faire écraser par un

quelconque véhicule que de périr au cours d'une aventure dangereuse.

L'homme du 2ème bureau sourit.

— Je suis heureux de vous voir revenu à des sentiments plus optimistes, Commandant Morane, dit-il. Mais, quitte à paraître jouer à la douche écossaise, j'aimerais vous répéter que les ennemis auxquels vous allez devoir vous attaquer sont assurément dangereux. Ils essayeront par tous les moyens – et ils en possèdent de nombreux à leur disposition – de vous empêcher de contrecarrer leurs desseins, quels qu'ils soient…

Pendant un moment, Bob demeura soucieux.

— Ce que je voudrais bien connaître, dit-il encore, c'est l'identité de ces ennemis car, enfin, vous ne me direz pas qu'il s'agit seulement là de quelques individus à demi idiots, aux visages et aux yeux de morts vivants.

Le colonel Jouvert secoua la tête.

— Non, dit-il. Les individus auxquels nous avons eu affaire jusqu'à présent ne sont assurément que des comparses. Mais qui les commande ? Quand nous le saurons, nous saurons également qui a pris en main les commandes de la base.

— Croyez-vous qu'il puisse s'agir d'une puissance étrangère ?

L'homme du 2ème bureau se balança doucement d'un pied sur l'autre en signe d'incertitude.

— C'est possible, mais non certain. Je vous l'ai déjà dit à plusieurs reprises : il eût été difficile de s'emparer de l'oasis, tout au moins sans que celle-ci pût donner l'alarme. À mon avis, quelqu'un a agi par ruse. Comment ? Voilà, entre autres choses, ce qu'il vous faudra découvrir. Mais, avant tout, je dois vous parler du commandement de la base. En principe, celle-ci est dirigée par un quadrumvirat composé de deux militaires, l'un français, l'autre américain, et de deux savants choisis parmi les plus capables de l'équipe scientifique des centres de recherches. Les deux militaires sont les généraux Ducasse et Bradford, et les savants le physicien nucléaire Lovely et l'expert en aéronautique Hoffmann. Sous leurs ordres viennent alors les différents chefs de section, à la fois

militaires et scientifiques. Par exemple, votre ami Claude Bory dirigeait, lui, les laboratoires de recherches cybernétiques. Mais j'ai préparé à votre intention un petit carnet dans lequel vous trouverez tous les renseignements nécessaires à la bonne marche de votre mission…

Jouvert tira de sa poche un calepin à couverture de matière plastique et le tendit à Bob…

— Prenez ceci. Les renseignements sont classés par ordre alphabétique. Ainsi, il vous sera plus aisé de les consulter…

Sans même prendre le temps de jeter un coup d'œil audit carnet, Morane enfouit celui-ci dans la poche intérieure de la combinaison de toile dont il était vêtu.

— Je vais me mettre en route à présent, dit-il. Ainsi, je pourrai atteindre les abords de l'oasis au début de la nuit et effectuer mon atterrissage sur le ventre sans courir trop le risque d'être repéré…

Rapidement, Bob boucla autour de sa taille une ceinture à laquelle était accrochée un colt automatique dans son étui et des chargeurs de rechange. Un sac était posé à terre. Bob le souleva et le chargea sur son épaule.

— Allons, dit-il, l'Oasis K nous attend. Sans ajouter une seule parole, les deux hommes quittèrent le refuge et débouchèrent au-dehors. Là-bas, sous un ciel d'un bleu cruel, un grand Tunderjet argenté avait été tiré sur la piste de décollage et attendait, tel un grand oiseau fantastique qui allait emporter Morane vers quelque univers de cauchemar.

*

* *

Volant à travers une atmosphère purifiée par le feu du soleil, déjà bas pourtant, le Tunderjet filait à présent au-dessus d'un paysage désolé, fait de dunes de sable et de vastes étendues de rocailles coupées parfois par de brefs massifs montagneux tailladés de profondes gorges.

Installé aux commandes, Bob tentait sans cesse de découvrir devant lui, tout au fond de l'horizon, les constructions brillantes de

l'Oasis K. Mais le désert semblait se perdre à l'infini, sans que rien ne vienne jamais rompre sa monotonie.

Depuis que Bob avait quitté El Koufra, une sorte d'angoisse latente s'était emparée de lui. Une angoisse devant l'inconnu qui, par moment, le poussait à retourner en arrière. Jamais encore peut-être, il ne s'était lancé dans une entreprise aussi périlleuse et dont il possédait aussi peu de chances de se tirer. Cette Oasis K, avec les forces redoutables dont elle disposait, ses étranges émissaires aux regards éteints, tout cela le plongeait dans un monde inhumain qui semblait ne lui laisser aucun espoir de survivre. Quels étaient ces étranges êtres pareils à des morts vivants et dont les regards fixes avaient, depuis son aventure de l'hôtel du Levant, plongé Bob dans une sorte de frayeur irraisonnée ? Quels étaient aussi ces individus qui avaient pris en main les commandes de l'oasis et menaçaient le monde d'un destin redoutable ? Morane n'aurait évidemment pu le dire, mais il devinait que ces êtres qui, s'il fallait en croire le colonel Jouvert, n'hésiteraient pas pour satisfaire leur soif de conquête, à sacrifier vingt-cinq millions d'êtres humains, n'hésiteraient pas non plus à coup sûr à le sacrifier, lui, Bob Morane, s'il se dressait sur leur route. Cette seule idée poussa à nouveau Bob à revenir en arrière pour regagner El Koufra, mais il songea à nouveau à ces vingt-cinq millions d'individus en danger.

« Non, murmura-t-il, je ne puis rebrousser chemin, comme un lâche. Si je peux sauver ces êtres humains, même au péril de ma vie, il faut que je le fasse. Il faut que je le fasse…

En même temps, Morane pensait à Claude Bory. Il devait tout mettre en œuvre pour tenter de le sauver, lui aussi, s'il en était temps encore.

Là-bas, très loin, au-delà d'un massif montagneux creusé de gorges profondes, une large zone verte tacha l'étendue des sables, une zone au milieu de laquelle Bob put discerner, réduites à la taille de minuscules jouets, les formes claires de bâtiments. « L'Oasis K », pensa-t-il. Logiquement, les rampes de lancement de fusées-robots ne doivent être établies qu'au-delà de la montagne…

Pesant sur les commandes, Bob fit plonger le Tunderjet vers le sol. Une crainte était venue l'assaillir. Réussirait-il à échapper aux

fusées-robots ? S'il tombait dans leur zone d'action, il savait qu'il serait infailliblement détruit, que les fusées, guidées par leurs organes électroniques, le suivraient dans toutes ses manœuvres et que rien ne lui permettrait de leur échapper.

À présent, le Tunderjet volait presque à ras des montagnes. Morane cherchait un endroit propice pour se poser et il avait de la peine à contenir son impatience. Quand il aurait touché le sol, il serait en même temps hors de la menace des terribles fusées. Sous lui pourtant, c'était un amoncellement de rocs apocalyptiques, et tenter d'atterrir à cet endroit aurait été courir à une mort certaine. Cependant, chaque seconde le rapprochait davantage de l'oasis et, en même temps, de la zone dangereuse. À tout prix, il lui fallait atterrir…

Morane vira sur l'aile gauche, explorant la montagne sous lui, et c'est alors que trois points noirs apparurent dans le ciel, grossissant rapidement. « Des avions ! » C'étaient des avions, Bob n'en doutait pas. Des avions qui fonçaient à toute allure vers lui. Avec angoisse, il voyait leurs formes grossir. À qui avait-il affaire ? Était-ce des appareils à réaction de type classique ou, au contraire, quelques prototypes redoutablement armés ?

Morane tentait de reconnaître la forme des superstructures quand soudain, là-bas, un des appareils vira et se présenta de profil. Alors, Morane le reconnut. Un Sabre ! Il avait affaire à trois de ces redoutables chasseurs américains. Malgré cela, il sourit. Après tout, mieux valait avoir à combattre trois Sabre que des prototypes du genre Coléoptère par exemple.

Trois Sabre, cela représentait pourtant trop d'ennemis pour un seul Tunderjet, appareil servant uniquement encore pour des besognes d'entraînement et de reconnaissance. Soudain, Bob sentit une sorte de fluide magique l'envahir. Sa main se crispa sur le bouton-poussoir des mitrailleuses. Si les Sabre faisaient mine de l'attaquer, il accepterait le combat. Après tout, ce n'était pas la première fois qu'il s'engageait contre des forces supérieures, pour s'en tirer victorieusement.

Morane se sentit reporté plusieurs années en arrière, alors qu'il commandait son escadrille de chasse au-dessus de la Manche, et

une sorte de féroce allégresse le gagna.

Il serra les dents et murmura à l’adresse des Sabre :

— Venez, mes jolis oiseaux de proie. J’aurai bien du plaisir à vous rogner bec et ongles…

Chapitre VI

Dans la lumière bleutée de la nuit tombante, les trois Sabre avaient à présent amorcé une ronde effrénée autour du Tunderjet. Rapidement, leur cercle se refermait sur lui et Morane pouvait à présent discerner les moindres détails de leurs structures. Logiquement, les trois appareils, en plus de l'énorme K peint sur leur empennage arrière, devaient porter soit la cocarde française, soit l'étoile américaine. Pourtant, celles-ci semblaient avoir disparu ; seul, le K demeurait. Mais, détail qui parut à Bob avoir son importance, ce K n'était plus peint en bleu, comme l'indiquait le mémoire du colonel Jouvert, mais en rouge.

À ce moment, l'un des Sabre quitta la ronde et fonça droit sur le Tunderjet. Morane savait ce que cela signifiait. Il fit piquer du nez son appareil à l'instant précis où l'assaillant lâchait une rafale de mitrailleuses qui passa, inoffensive, au-dessus du Tunderjet. Déjà, Morane s'était redressé, cherchant son salut, non pas dans la fuite, car il savait ne posséder aucune chance de distancer un avion de la classe du Sabre, mais dans l'attaque. Poussant son engin à pleine vitesse, il se précipita dans le sillage du Sabre. Celui-ci, beaucoup plus rapide, eût pu aisément distancer le Tunderjet, mais son pilote ne semblait guère non plus vouloir fuir. Au contraire, il vira court pour revenir à l'assaut mais, déjà, Bob ouvrait le feu à son tour. Ses balles, tirées à courte distance, frappèrent le fuselage du Sabre qui tangua comme s'il allait glisser au sol. Pourtant, Bob ne fut pas dupe de la ruse du pilote ennemi. Il continua vers l'appareil agresseur, ses mitrailleuses crachant le feu. Cette fois, il atteignit le Sabre dans ses œuvres vives. Il y eut une brève explosion. Des flammes parurent à la hauteur de la cabine et le Sabre, en flammes, descendit en tournoyant vers la montagne, où il alla s'écraser.

Mais Bob n'eut guère le temps de savourer sa victoire. Un second agresseur fonçait sur lui. Morane l'évita de justesse et,

opérant un savant retournement, fila sur le flanc de ce nouvel adversaire. Ce dernier, voulant échapper à la rafale des mitrailleuses, se dégagea en une chandelle éperdue. Sans même prendre le temps de le poursuivre, Bob se laissa glisser de côté et tenta de repérer le troisième Sabre. Celui-ci bondissait vers le Tunderjet. Ses mitrailleuses crachèrent leur mitraille et Bob sentit le choc des balles perçant son fuselage. Mais, à son tour, il ouvrait le feu. Touché lui aussi, le Sabre rompit l'engagement.

Deux des Sabre demeuraient cependant encore en état de combattre et, malgré son succès initial, Morane comprit qu'il ne pouvait espérer s'adjuger la victoire. D'autre part, il ne possédait aucune chance de fuite, car les Sabre n'auraient aucune peine à rejoindre le Tunderjet, relativement peu rapide, et à l'exécuter.

« Le sol, pensa Bob, le sol… Si je ne réussis pas à l'atteindre, je suis perdu… »

Aussitôt, il pesa sur les commandes et piqua vers la montagne, cherchant désespérément un endroit où se poser. Partout, sous lui, c'était l'étendue chaotique des rochers baignés par la lumière crue de la lune qui, maintenant, brillait d'un éclat métallique.

— Il faut que je réussisse à me poser, murmura Bob, les dents serrées. Il faut que je réussisse !…

Derrière lui, il sentait la présence des Sabre lancés à sa poursuite. Une fois encore, il opéra un retournement et, presque à ras du ventre de son appareil, deux longues formes brillantes, semblables à d'énormes requins ailés, filèrent dans un sifflement strident.

Une sueur glacée couvrait le front de Bob et coulait le long de son visage. Les Sabre allaient revenir et il savait que, cette fois, il ne possédait aucune chance de leur échapper. Il plongea désespérément dans une faille rocheuse, cherchant une étendue propice où atterrir.

Le fond de la faille était baigné d'une obscurité relative. Les gaz coupés, Bob la suivit sur toute sa longueur. Là-bas, une sorte de cirque éclairé par la lumière lunaire, s'ouvrait. Son sol était parsemé de rochers aigus, mais Morane décida cependant de tenter sa chance. Il descendit encore, toucha le roc, glissa en se balançant de

droite à gauche, tel un grand oiseau blessé. Une série de chocs firent frémir le Tunderjet dans toutes ses membrures, puis l'appareil s'immobilisa, penché sur l'une de ses ailes fracassées.

D'un effort, Morane ouvrit le cockpit et jeta le sac contenant son équipement par-dessus bord. Avant tout, il devait s'éloigner car les Sabre, ne tarderaient pas à repérer l'épave du Tunderjet. Déjà Bob s'était débarrassé de son parachute et bondissait à terre. Empoignant son sac, il fila en courant vers l'extrémité du cirque afin de trouver un refuge parmi les rochers. Il atteignit ceux-ci à l'instant même où une sorte de hurlement strident déchirait le silence de la nuit.

À l'abri derrière un quartier de roc, Bob vit les deux Sabre, toutes leurs bouches à feu ouvertes, descendre vers le Tunderjet. Il y eut une explosion assourdie et l'épave, ses réservoirs percés de part en part, flamba soudain, jetant des lueurs rougeoyantes sur les rochers environnants.

Déjà, les deux Sabre s'éloignaient, pour être bientôt absorbés par la nuit. Morane se redressa avec un soupir de soulagement et contempla longuement la carcasse de l'appareil qui achevait de se consumer. « Encore un peu, songea-t-il, et j'y restais. Pour le moment, me voilà tiré d'affaire, mais il s'agira de trouver un moyen de repérer l'Oasis K. Si je m'en rapporte aux explications du colonel Jouvert, cela ne va guère être facile. J'ai échappé à la menace des fusées-robots et aux appareils de la chasse, mais réussirai-je à échapper avec autant de chance aux troupes de surveillance terrestre ?… »

Il tira une petite boussole à cadran lumineux de sa poche et la posa devant lui sur le rocher. Se tournant en direction du sud, il murmura :

— C'est par là qu'il me faut avancer. La base doit se trouver là, quelque part devant moi. Je n'aurai d'ailleurs aucune peine, une fois ces montagnes franchies, à la repérer à nouveau sur l'étendue du désert…

Morane s'assura que son colt se trouvait toujours bien dans l'étui suspendu à sa ceinture. Ensuite, après avoir chargé son sac sur ses

épaules, il se mit à marcher à travers les rochers, en direction du sud.

*

* *

Pendant plusieurs heures, Bob marcha à travers la montagne, cheminant au fond d'étroites gorges inondées, où l'eau lui montait jusqu'aux genoux et, parfois, jusqu'aux hanches. Par moment, il s'arrêtait, tirait sa boussole et s'assurait qu'il avançait toujours dans la bonne direction, puis il continuait inlassablement sa route.

Doucement, la fatigue commençait à se faire sentir et, pour la tromper, Morane tentait de répondre à quelques questions. Pourquoi, lors des différents enlèvements perpétrés en France et en Afrique du Nord, les victimes étaient toujours des personnes de condition modeste, ouvriers et employés, et jamais des intellectuels, savants ou ingénieurs par exemple ? Bien sûr, il y avait Bory, mais ce dernier, avant de disparaître, appartenait déjà au personnel de l'Oasis K, contrairement d'ailleurs à toutes les autres personnes kidnappées.

Une seconde circonstance intriguait Bob. Pourquoi le grand K peint sur l'empennage des Sabre qui l'avaient attaqué, était-il rouge, et non pas bleu, comme l'indiquait le mémoire du colonel Jouvert ? Si la couleur avait été changée de façon officielle, Jouvert l'eût assurément signalé. En outre, il y avait la disparition des cocardes françaises et américaines. Tout cela semblait indiquer que l'orientation de la base avait été modifiée, comme si l'on avait voulu faire table rase des anciens principes pour les remplacer par de nouveaux.

Morane s'avançait sur une étroite corniche serpentant à flanc de gorge, quand soudain il lui sembla distinguer un bruit de pas mêlé au bruit des siens propres. Peut-être en était-ce seulement l'écho… Il s'arrêta, mais le bruit de pas persistait.

Bientôt, continuant à prêter l'oreille, Bob ne douta plus. Un autre homme marchait sur la même corniche et venait à sa rencontre.

Tous les sens tendus, Morane se demanda s'il devait s'en retourner ou, au contraire, attendre un éventuel ennemi. Il jeta un rapide regard derrière lui. La corniche s'étendait, toute droite et baignée par la clarté lunaire. S'il tentait de fuir, il aurait du mal à se mettre hors de portée avant que l'inconnu n'apparût au détour du rocher, et un habile tireur, armé d'une bonne carabine, n'aurait aucune peine à l'atteindre d'une balle. Le plus sage était donc d'attendre de pied ferme et de se préparer à répondre à toute attaque.

Rapidement, Bob tira son colt de l'étui et l'arma. Les pas se rapprochaient de plus en plus. Ils retentissaient tout près à présent, et leurs bruits se superposaient douloureusement aux battements du cœur de Morane… Une grande ombre s'allongea sur le sol de la corniche, et alors, seulement, Bob s'aperçut que les pas possédaient un rythme étrange, saccadé et faisaient songer à ceux de quelque robot.

Morane s'était adossé à la muraille quand l'homme parut au détour du rocher. La lumière de la lune l'éclairait en plein, et Bob n'eut aucune peine à le détailler. L'homme était vêtu d'un uniforme de coupe militaire, en toile kaki, et portait un turban de coton blanc semblable à celui des Arabes. À son épaule, il tenait une mitraillette passée en bandoulière.

Mais ce fut surtout le visage de l'homme qui attira l'attention de Morane. Souligné par une courte barbe noire, il possédait, avec ses traits comme minéralisés, la rigidité d'un masque mortuaire, et les prunelles semblaient y briller comme deux diamants noirs à l'éclat fixe. Tel qu'il était, ce visage faisait songer à celui d'un cadavre aux yeux grands ouverts, ou encore à la face hallucinée de quelque médium plongé dans un sommeil hypnotique. L'expression de ce visage était donc, en tous points, semblable à celle de l'individu aux cheveux roux qui, quelques jours plus tôt, avait assailli Morane à l'hôtel du Levant, à Alger.

L'homme au turban devait avoir aperçu Bob, car il se mit à marcher vers lui d'un pas de machine à forme humaine. Braquant son revolver, Morane dit :

— Demeurez où vous êtes…

Mais l’autre, qui semblait ne pas entendre, continuait à avancer de sa marche pesante.

— N’avancez pas… dit encore Bob.

Il releva le chien de son arme. Sans paraître touché par cette menace, l’homme poussa un grognement sourd et progressa encore, tout en détachant sa mitraillette de son épaule. C’est à ce moment que Morane se rendit compte qu’il portait un grand K de tissu rouge sur la manche droite de sa veste de toile.

« Un des soldats de l’Oasis K, pensa Bob. Je suis à peine arrivé, et les voilà déjà lancés à mes trousses… »

Le claquement de la mitraillette qu’on armait le rappela à la réalité.

— Lâchez votre arme, dit Bob d’une voix sèche.

Il éprouvait une insurmontable répugnance à ouvrir le feu sur cet homme qui semblait agir dans une sorte d’état second, tout comme si une volonté étrangère s’était substituée à la sienne. Mais la mitraillette était à présent braquée vers la poitrine de Morane. Celui-ci pressa la détente de son colt. Touché à l’épaule par le lourd projectile, le soldat de l’Oasis K lâcha la mitraillette, qui dégringola dans la gorge, et s’adossa à la muraille rocheuse en poussant une sourde plainte, pareille à celle d’un animal blessé.

S’avançant vers lui, Morane lui colla le canon de son automatique contre les côtes.

— Ne bougez pas, jeta-t-il. Ne bougez pas…

L’homme paraissait terrorisé et ne fit pas mine de résister. Bob tâta ses vêtements pour s’assurer qu’il ne portait aucune autre arme. Ensuite, passant au-delà du soldat, il se mit à fuir vers le sommet de la corniche. Mais, déjà, l’écho du coup de feu avait peuplé la montagne de nouvelles présences. Un peu partout, des appels retentissaient. Des éclats de voix sourdes, mal timbrées et inarticulées. Devant Morane, plusieurs ombres se dressèrent, puis à gauche, puis à droite, et toutes ces ombres se trouvaient surmontées par les taches claires des turbans.

Bob n’en doutait plus maintenant : la meute des soldats de l’Oasis K était lancée à ses trousses.

Arrivé au sommet de la gorge, il tenta de s'orienter. Continuer vers le sud lui ferait courir le risque de tomber entre les mains de ses ennemis. Il lui fallait donc rebrousser chemin, quitte à devoir revenir ensuite sur ses pas.

Morane se mit à courir de rocher en rocher. Derrière lui, il entendait les pas saccadés de ses poursuivants et leurs appels rauques. Seul, ne possédant qu'un automatique pour toute arme, Bob savait ne pouvoir résister longtemps à des ennemis trop nombreux et connaissant parfaitement la région. Tôt ou tard, il serait rejoint, pour être exécuté sur place ou conduit à l'Oasis K, où un sort peut-être moins enviable encore l'attendait.

Comme son sac l'alourdissait et entravait sa course, Bob le dissimula dans une anfractuosité de rocher et entassa quelques pierres par-dessus, comptant le récupérer plus tard s'il en avait le loisir. Ensuite, il se mit à fuir en direction du nord. Il n'entendait plus guère ses poursuivants, mais il savait pourtant qu'ils n'avaient pas abandonné la chasse et que, tôt ou tard, ils parviendraient à le rejoindre.

La sueur coulait le long du visage de Bob et de ses membres. Il haletait, mais plus d'angoisse que de fatigue. Finalement, il s'arrêta, face à une haute falaise. Pour la franchir, il fallait la longer soit vers le nord, soit vers le sud.

Une fois encore, Morane choisit la direction du nord et reprit sa course échevelée. Progressant à demi plié, il tentait de demeurer dans l'ombre de la falaise. Tout à coup, il s'arrêta. Devant lui, des appels rauques retentissaient. Il prêta l'oreille. Les appels se rapprochaient et, là-bas, devant lui, un groupe d'hommes apparut. Tous étaient coiffés de turbans et armés de mitraillettes. Morane se retourna, pour apercevoir un autre groupe de soldats de l'Oasis K venant en sens inverse. Ainsi, il se trouvait pris entre deux feux. Un seul moyen d'échapper s'offrait à lui : fuir à travers une étendue de rochers chaotiques. Pourtant, avant d'avoir fait quelques pas, il serait découvert, et le feu croisé des mitrailleuses aurait aussitôt raison de lui…

Adossé à la falaise, Morane n'osait, devant la menace des balles, se décider à fuir. Tant qu'il demeurait dans l'ombre, il ne courait

aucun risque mais, bientôt, l'un des deux groupes de soldats et, peut-être, les deux groupes ensemble, atteindraient l'endroit où il se trouvait et, alors il serait découvert.

Bob allait finalement se décider à foncer droit devant lui, en une fuite éperdue, quand sa main, appuyée à la paroi, s'enfonça soudain dans un espace vide. Saisi par un soudain espoir, Morane tâta le roc. Une étroite crevasse s'ouvrait là. Large à peine d'une trentaine de centimètres, elle semblait cependant s'élargir vers l'intérieur. Peut-être était-ce là l'entrée de quelque galerie s'enfonçant dans les profondeurs de la falaise. Si Bob parvenait à y pénétrer, son salut se trouvait assuré, du moins pour l'instant.

Déjà, il glissait une jambe dans la faille, puis une épaule et poussait, tentant de s'insinuer entre les deux lèvres rocheuses. Une épaule passa mais, ensuite, Bob demeura bloqué. Saisi par une sorte de rage frénétique, tous les muscles bandés, il s'entêta, sans se soucier des arêtes du roc qui lui meurtrissaient le dos et la poitrine. Soudain, ses vêtements se déchirèrent, et il se retrouva à l'intérieur de la crevasse.

Tâtonnant devant lui, Morane voulut avancer vers le fond de ce qu'il croyait être l'entrée d'une caverne. Mais, bientôt, il dut déchanter. À peine avait-il progressé d'un pas dans les ténèbres qu'il se heurta au rocher. Les mains tendues devant lui, il chercha à gauche et à droite, en aveugle, mais sans découvrir le moindre passage. Alors, il dut se rendre à l'évidence. Ce qu'il avait pris pour l'amorce d'un couloir n'était qu'un vulgaire cul-de-sac, un simple trou creusé dans la falaise et dans lequel il se trouvait maintenant prisonnier, comme dans un piège de roc. Car, déjà, il n'était plus temps de s'échapper, puisque tout près, les voix rauques des soldats de l'Oasis K retentissaient.

Revolver au poing, prêt à défendre chèrement sa vie, Morane se tapit dans les ténèbres. Des ombres passèrent et repassèrent devant la faille, puis des voix échangèrent des propos dont Bob ne parvenait guère à distinguer le sens. « Les deux troupes se sont rejointes, pensa-t-il, et juste devant mon refuge encore… Si l'un des soldats remarque cette crevasse et s'avise à braquer une lampe à l'intérieur, je suis fait, fait comme un renard dans son trou… »

Le colt tremblait dans la main de Morane, et ce dernier se sentait saisi par une terreur panique, qu'il avait grand-peine à contenir. C'est alors qu'une voix s'éleva au-dehors. Non pas une voix rauque et mal articulée comme celle des étranges soldats aux yeux fixes, mais une voix bien timbrée et qui parlait clairement.

— N'oubliez pas les ordres, disait-elle. Si vous découvrez l'homme que nous cherchons, il doit être abattu aussitôt. De toute façon, il ne faut pas qu'il s'échappe, sous aucun prétexte…

En réponse à ces paroles, seuls quelques grognements retentirent çà et là. Morane s'aplatit sur le sol de son refuge tentant de se confondre avec le roc. Bien sûr, s'il était découvert, il se défendrait, mais il savait que cette résistance serait inutile et que, bientôt, les mitrailleuses auraient raison de lui. Là s'arrêterait cette aventure désespérée où il s'était lancé à contrecœur, poussé seulement par un esprit chevaleresque qui, peut-être, serait la cause de sa perte.

Les minutes s'écoulèrent, pareilles chacune à un siècle et chargées de lourde angoisse. De temps en temps, l'ombre d'un soldat passait devant la crevasse et Bob ne pouvait s'empêcher de se demander à nouveau quels étaient ces êtres étranges, seulement à moitié humains, chargés de veiller sur le territoire de l'Oasis K.

Doucement, la lassitude s'emparait de Bob, comme si ses nerfs, soumis à une trop longue tension, allaient soudain le lâcher. Il se détendit, toujours allongé sur le sol de la faille. Lentement, sa tête se renversa en arrière et s'appuya au roc. Alors, les yeux grands ouverts et suivant toujours, sans qu'il s'en rende bien compte les allées et venues des soldats, Bob sombra dans une profonde torpeur.

Chapitre VII

Quand Morane reprit contact avec la réalité, plus aucun bruit ne se faisait entendre au-dehors. Le pan de ciel qui lui apparaissait par l'ouverture de la faille commençait à pâlir, comme si la nuit laissait doucement place au jour. Bob jeta un coup d'œil aux cadrans lumineux de sa montre-bracelet et s'aperçut qu'il était quatre heures et demie du matin. Cela faisait maintenant plusieurs heures qu'il était blotti au fond de cette crevasse. Il prêta l'oreille, mais en vain ; seul le silence régnait à présent. Doucement, il se redressa et risqua un regard au-dehors. Comme rien ne se produisait, il s'enhardit et passa la tête hors de son refuge, mais ni à gauche ni à droite, il n'apercevait plus les soldats de l'Oasis K. Ceux-ci étaient sans doute en train de le chercher ailleurs, et il devait à tout prix profiter de ce répit pour tenter de leur échapper.

Leur échapper… Pour aller où ? Vers l'Oasis K et s'enfoncer de plus en plus dans cette entreprise sans issue ? Tout sentiment héroïque avait maintenant abandonné Bob. L'existence des vingt-cinq millions d'habitants de Paris, Londres et New York lui était devenue indifférente ; sa vie propre était en jeu et, en face d'elle, toute autre considération ne comptait plus.

— Je vais partir, murmura-t-il, regagner El Koufra, puis Alger, même si je dois courir le risque de mourir de faim à travers le désert…

Son plan était simple. Il tenterait de contacter cette tribu de Touaregs dont lui avait parlé le colonel Jouvert et qui campait aux environs de l'oasis.

Morane fouilla dans la poche intérieure de sa combinaison et en tira le petit carnet à couverture de matière plastique que lui avait remis l'homme du 2ème bureau avant son départ d'El Koufra. À la lueur de sa lampe de poche, Bob le feuilleta. Tout de suite, il trouva le mot TOUAREG. « La tribu est campée au nord de l'Oasis, au-delà

du massif montagneux et est commandée par le chef Saïd Moussa ». C'était tout, mais Morane n'en demandait pas davantage. Pour atteindre la tribu, il devait marcher vers le nord et, puisque cela l'éloignait de l'Oasis K, il ne pouvait que s'en réjouir.

Avec peine, il réussit à s'extirper de son refuge. Pendant un moment, il pensa récupérer son sac. Pourtant, il abandonna vite ce projet. En effet, en voulant chercher le sac, il risquait de tomber sur les soldats de la base et, sans doute, n'aurait-il plus alors la chance de leur échapper. La panique s'était emparée de Morane depuis que, tout à l'heure, la voix inconnue avait dit à l'adresse des soldats de l'Oasis K : *« Si* vous *découvrez l'homme que nous cherchons, il doit être abattu aussitôt. De toute façon, il ne faut pas qu'il s'échappe, sous aucun prétexte… »* Son sort se jouait en ce moment, et l'instinct de la conservation guidait tous ses actes…

Obnubilé par cette peur sourde qui l'avait empoigné depuis sa rencontre avec les étranges soldats mécanisés, Morane se mit à marcher le long de la falaise, en direction du nord. Il voulait atteindre le désert au plus vite. Là, il s'orienterait et tenterait de repérer le village touareg.

Lentement, une grande lueur rose envahissait maintenant le ciel, et les ténèbres de la nuit se dissipaient de plus en plus. Parfois, Morane s'arrêtait et prêtait l'oreille, s'attendant à chaque instant à entendre les appels rauques des soldats lancés à ses trousses. Mais le silence s'appesantissait toujours plus lourdement sur ces montagnes désolées où de hauts rocs en forme de menhirs, taillés par le vent chargé de sable du désert, montaient la garde tels de gigantesques chevaliers pétrifiés.

Quand Morane atteignit la limite des sables, le jour était complètement venu. Devant lui, le désert s'étendait à l'infini, telle une mer de soufre aux molles ondulations. Dans le ciel, le soleil brillait, pareil à un monstrueux œil de flammes.

À nouveau, Bob sentit la peur le gagner. Cette fois, ce n'était plus celle des hommes, mais de la nature elle-même, de cette nature saharienne, dévorante et cruelle, où la vie ne parvient pas à s'imposer. Pour affronter cette nature, Morane ne possédait qu'une gourde d'eau suspendue à sa ceinture, un peu de sucre… et aussi

du courage. Mais le courage n'avait jamais pu, dans le désert, remplacer un solide dromadaire et une bonne provision d'eau et de vivres.

Malgré la précarité de sa situation, Bob ne désespéra pas, ni ne recula. Derrière lui, c'étaient les soldats de l'Oasis K ; devant, le désert. Il choisit ce dernier et se mit à avancer à travers les sables, avec l'espoir que, bientôt, il rencontrerait ces Touaregs dont dépendait son salut.

Peut-être Bob avait-il parcouru un kilomètre quand il se retourna, comme pour dire adieu à ces rocs parmi lesquels il avait failli laisser sa vie. Alors, là-bas, à l'endroit où s'amorçait sa trace, il aperçut une dizaine de silhouettes humaines. Des soldats !… Morane n'en doutait plus car, malgré l'éloignement, il distinguait les taches blanches des turbans. Assurément, les soldats l'avaient aperçu, car ils avançaient à présent dans sa direction.

Aussitôt, Bob comprit qu'il lui fallait absolument se tenir hors de portée des balles. Devant lui, il y avait une ligne de dunes. S'il parvenait à les atteindre, il pourrait s'abriter et, à l'aide de son colt, dont il se servait avec adresse, défendre chèrement son existence…

*

* *

Pendant longtemps – des heures peut-être, Morane n'aurait pu le dire avec certitude – la poursuite s'était continuée à travers le désert, sous un soleil torride, auquel il était impossible de se soustraire. Morane avait déchiré l'une des jambes de sa combinaison de toile kaki, pour s'en confectionner une sorte de grossier turban. Devant lui, la ligne des dunes semblait reculer au fur et à mesure qu'il avançait, comme si elle n'avait été qu'un mirage. Pourtant, ce n'était guère un mirage, Bob le savait, car les contours des monticules de sable demeuraient fixes.

Souvent, Morane se retournait pour voir où se trouvaient ses poursuivants. Ceux-ci gardaient la même distance, sans tenter de se rapprocher et de se mettre ainsi eux-mêmes à portée des balles. On eût dit qu'ils avaient la certitude que, tôt ou tard, l'homme qu'ils

poursuivaient s'abattrait, terrassé à la fois par la chaleur, la soif ou la fatigue et qu'alors ils n'auraient aucune peine à s'en rendre maître.

Chaque pas, pour Bob, devenait plus douloureux, et le désespoir montait en lui au fur et à mesure de l'avance. Parfois, afin de reprendre un peu de force, il devait s'arrêter pour boire. Ensuite, il repartait, les yeux fixés vers la ligne des dunes. Celles-ci, il s'en rendait finalement compte, se rapprochaient peu à peu. Aurait-il la force de les atteindre ? Et, quand il les aurait atteintes, réussirait-il à repousser les assauts de ses adversaires ?…

Une fureur aveugle l'empoigna tout à coup. Il se tourna vers le groupe des soldats et se mit à hurler :

— Mais venez donc !… Venez donc !… Qu'est-ce que vous attendez ?… Seriez-vous trop lâches pour vous attaquer à un homme seul ?…

Là-bas, ses poursuivants s'étaient arrêtés, sans faire mine d'épauler leurs armes. Alors, Bob tira son colt et, frénétiquement, le déchargea dans leur direction. Ses balles se perdirent, et il comprit alors l'inanité de cet accès de colère qui, il le réalisait soudain, était proche du désespoir. Il glissa un nouveau chargeur dans son automatique et se remit en marche.

Ses pieds s'enfonçaient toujours plus péniblement dans le sable, et chacun de ses pas martelait les secondes. Pourtant, il n'en doutait plus maintenant, les dunes se rapprochaient, car leurs dos arrondis se découpaient plus haut sur l'étendue éblouissante du ciel.

Morane continua à avancer, tous les sens tendus vers la ligne des monticules sauveurs. Les fatigues de la nuit se faisaient maintenant de plus en plus lourdement sentir, et il voyait le moment où il devrait s'arrêter, à bout de forces, et se livrer sans défense à ses ennemis.

Les dunes furent bientôt toutes proches. Alors brusquement, toute résistance brisée, Bob s'immobilisa. Le soleil tapait sur son crâne tel un gigantesque marteau chauffé au rouge, et l'éblouissement brouillait ses regards.

Il voulut boire, mais sa gourde, vidée gorgée par gorgée, ne contenait plus une seule goutte de liquide. Pourtant, il s'entêta à avancer. Encore un pas, puis dix, puis vingt…

À nouveau, Bob s’arrêta. Il se sentait vidé de toute énergie et vacillait comme s’il allait s’abattre. À l’intérieur de sa bouche aux lèvres brûlées, sa langue était pareille à un morceau d’étoupe. Il porta la main à son front brûlant pour y recueillir un peu de sueur et s’en humecter les lèvres, mais sa peau se révéla complètement sèche, déshydratée.

Morane leva la tête, comme pour chercher un signe quelconque dans le ciel. Un signe de délivrance… Mais seulement ce soleil pareil à une tumeur maligne et qui semblait s’élargir, jusqu’à occuper toute l’étendue céleste. Bob reporta alors ses regards vers ses poursuivants. Ceux-ci s’étaient rapprochés, mais ils ne faisaient cependant toujours pas mine de se servir de leurs armes. Peut-être avaient-ils à présent reçu l’ordre de le capturer vivant… Sans savoir très bien pourquoi, Bob préféra soudain la mort. À la seule pensée de tomber aux mains des soldats de l’Oasis K, il sentait une insurmontable répugnance l’envahir.

« Les dunes !… Il me faut atteindre les dunes… »

Il se remit en marche, atteignit la base du premier monticule, mais, là, ses forces l’abandonnèrent définitivement. Il trébucha. Ses bras battirent l’air. Il avança d’un pas encore et regarda le sommet de la dune, où plusieurs têtes d’hommes coiffés de blanc, venaient d’apparaître. Bob vit briller l’acier des fusils. « Les soldats de l’Oasis, pensa-t-il avec désespoir. Ils ont réussi à me tourner et m’attendent là-haut ». L’éblouissement le rendit soudain presque aveugle. Il tomba à genoux puis, brusquement, toute résistance coupée, il s’immobilisa. Dans une sorte de demi-conscience, il entendit un bruit de salve. Des balles sifflèrent. Mais que lui importait à présent ! Même si l’une de ces balles l’avait touché, il n’eût pas senti la douleur.

Morane tomba soudain en avant, la face dans le sable. Sans plus rien voir. Sans plus rien entendre…

Chapitre VIII

Péniblement, Morane ouvrit les yeux et regarda avec curiosité autour de lui. Il se trouvait dans une vaste tente, couché sur une litière faite de coussins et de peaux de chèvres. Des voix gutturales retentissaient au-dehors, parlant une langue qui sembla à Bob être un quelconque dialecte arabe. Pendant un long moment, il chercha à se rappeler les circonstances qui l'avaient mené à cet endroit. Puis, rapidement, le souvenir lui revint. Il se souvint de la poursuite nocturne à travers la montagne, puis de sa fuite dans le désert, de sa chute finale et des coups de feu qui avaient salué celle-ci. Où se trouvait-il ? Dans l'Oasis K ?… Il ne le pensait pas. Cette tente, à l'intérieur de laquelle il était étendu, faisait plutôt songer à quelque campement arabe…

« Saïd Moussa », pensa Morane.

Mais comment avait-il pu être recueilli par les Touaregs, alors que les soldats de l'Oasis étaient sur le point de le capturer ?

À ce moment, la peau fermant l'ouverture de la tente fut écartée et un homme entra. Il était grand et maigre et un vaste burnous le recouvrait des pieds à la tête. Son visage encore jeune, entouré d'une courte barbe noire, respirait à la fois la franchise et la sauvagerie. Trois grands poignards à lames courbes et de différentes grandeurs étaient passés dans sa ceinture de laine rouge.

Le nouveau venu s'approcha de la litière sur laquelle reposait Morane, s'inclina et salua à la mode mahométane.

— Mon nom est Saïd Moussa, dit-il dans un français guttural et maladroit, je commande cette tribu. Je suis content que la lumière soit revenue dans tes yeux…

Morane grimaça un sourire.

— Merci, Saïd, dit-il. Mais comment suis-je arrivé ici ?

L'Arabe tendit le bras dans une direction précise.

— J’étais parti vers le sud avec mes hommes, expliqua-t-il, pour chasser la gazelle dans les montagnes, quand nous t’avons aperçu. Tu marchais à travers les sables, poursuivi par les soldats de l’Oasis. Alors, mes hommes et moi nous nous sommes embusqués au sommet d’une dune. Tu paraissais épuisé. Tu es tombé et, comme les soldats s’apprêtaient à te capturer, nous avons ouvert le feu et t’avons sauvé… Nous t’avons alors donné à boire, pour te mener ensuite jusqu’ici…

Morane comprit alors que les hommes coiffés de blanc qu’il avait aperçus au sommet de la dune juste avant de perdre connaissance, étaient les Touaregs de Saïd Moussa, et non pas, comme il l’avait cru, des soldats de l’Oasis. Une fois de plus, il bénit ce hasard qui l’avait tiré à nouveau des griffes de ses ennemis.

Dressé sur un coude, Bob demanda encore :

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

Le Targui[1] montra l’index de la main droite.

— Cela fait un jour. Tu étais exténué, tu avais soif, et le soleil t’avait comme assommé. Depuis hier, tu es demeuré dans une demi-conscience.

Bob sentit soudain la faim lui tordre les entrailles. Il allait ouvrir la bouche, quand Saïd Moussa prévint son désir. Il frappa par trois fois dans ses mains. La portière de la tente se souleva, pour livrer passage à une femme portant un grand plat qu’elle déposa sur la litière, aux côtés de Morane. Le plat contenait le couscous traditionnel, composé de minuscules boulettes de semoule et d’agneau rôti.

En se servant de ses doigts, à la mode arabe, Morane mangea avec appétit, arrosant son repas de larges gorgées d’eau fraîche qu’il puisait dans une gargoulette posée à son chevet. Quand il eut terminé, il releva la tête vers Saïd Moussa.

— Merci pour ce que tu as fait pour moi, dit-il. Pour moi, un inconnu…

Mais Moussa secoua la tête gravement.

— Tu n’as pas à me remercier, répondit-il. J’ai agi pour toi comme j’aurais fait pour un ami car, qui sait, les inconnus

d’aujourd’hui sont peut-être les amis de demain…

Bob ne répondit pas. Il n’y avait d’ailleurs rien à répondre à des paroles aussi sensées. Il devinait cependant qu’une question était sur les lèvres du chef touareg mais que celui-ci, par déférence pour son hôte, se retenait de la poser.

— Je désirerais remonter vers le nord, Saïd, dit-il. Pourrais-tu m’y aider ?

L’Arabe hocha la tête.

— Je comprends, dit-il, que tu veuilles fuir les mauvais hommes de l’Oasis. Avant, les Touaregs de ma tribu et eux étions amis, ils nous traitaient bien ; mais, depuis deux lunes, tout a changé. Par deux fois déjà, ils sont venus razzier nos villages, pour amener des jeunes hommes et les réduire en esclavage…

— N’avez-vous pas tenté de résister ? interrogea Morane.

Le visage de l’Arabe se durcit et ses yeux brillèrent de colère contenue.

— Résister ?… Nous l’aurions bien voulu, mais nous ne possédons que quelques fusils, tandis que les hommes de l’Oasis, eux, possèdent des armes venues de l’enfer… Tenter de résister serait vouer ma tribu à la destruction totale.

Morane comprenait que Saïd Moussa avait raison, qu’il n’y avait aucune pitié à attendre des nouveaux maîtres, quels qu’ils soient, de l’Oasis K, et c’était pour ce motif qu’il voulait, plus que jamais, gagner le nord. La mission qu’il avait acceptée dépassait ses forces. Il se heurtait à une puissance inhumaine et cruelle, quasi mécanique, et s’il s’engageait davantage encore entre ses rouages, il serait infailliblement broyé.

— Quand penses-tu pouvoir me conduire vers le nord ? interrogea-t-il à l’adresse de Saïd.

— Demain, répondit l’Arabe. Juste le temps de mettre sur pied une caravane de dromadaires, et mes hommes te mèneront aux premières oasis en bordure du désert. Une fois là, il te sera aisé de rejoindre la côte…

Morane poussa un soupir de soulagement.

— Je te remercie de ton aide, Saïd… Quand je serai de retour à Alger, je m’arrangerai pour te dédommager…

Une fois encore, le Targui secoua la tête.

— Pour me prouver ta reconnaissance, il te suffira de parler là-bas de la condition dans laquelle nous nous trouvons, mes hommes et moi, face à cette Oasis du diable. Peut-être pourra-t-on nous aider…

Saïd Moussa se leva dignement et marcha vers la sortie de la tente. Avant de soulever la portière de cuir, il se retourna encore vers Morane.

— Dors, dit-il. Demain, tu auras besoin de toute ta force et de tout ton courage pour accomplir ce grand voyage vers le nord…

*

* *

Dans un demi-sommeil, Bob avait maintenant l'impression d'entendre marcher des milliers de bêtes aux pattes de fer. Et, brusquement, il devina autour de lui de nombreuses présences.

Une main se posa sur son épaule. Il sursauta et ouvrit les yeux. Un homme mince, au visage osseux éclairé par des yeux noirs aux regards méchants, se tenait près de la litière. Il portait un uniforme de coupe militaire, en toile kaki, et un turban de coton blanc. Morane remarqua aussitôt que, sur sa manche droite, était cousu un grand K de drap rouge. Derrière lui, d'autres hommes qui, eux, avaient ces visages figés et ces yeux fixes que Bob connaissait bien, se tenaient debout, braquant leurs mitraillettes.

Sur les lèvres du personnage au visage osseux, il y eut un sourire déplaisant.

— Navré de devoir vous tirer de votre sommeil, Commandant Morane, dit-il. Mais laissez-moi me présenter d'abord. Capitaine Lang, de l'Oasis K…

Tout de suite, Morane avait reconnu la voix du nouveau venu. C'était celle-là même qui, deux nuits plus tôt, dans la montagne, avait prononcé ces paroles à l'adresse des soldats lancés à sa poursuite : « Si vous découvrez l'homme que nous cherchons, il doit être abattu aussitôt. De toute façon, il ne faut pas qu'il s'échappe, sous aucun prétexte… »

Bob s'était dressé sur son séant, sans parvenir à réaliser entièrement ce qui lui arrivait. Tout à l'heure, il s'était endormi dans la paix quasi pastorale du village touareg, se croyant sauvé, et maintenant il se retrouvait entouré par ces étranges soldats aux regards vides, aux faces de cauchemar. Lang, lui, au moins, était différent. Il avait l'air bien vivant, et peut-être Bob pouvait-il espérer s'entendre avec lui.

— Que me voulez-vous, Capitaine Lang ? interrogea Morane.

L'autre eut à nouveau son sourire déplaisant.

— Ce que je veux, Commandant Morane ? Rien, ou presque… Voilà deux nuits, après que vous avez échappé à nos chasseurs aériens, j'avais reçu l'ordre de vous tuer. Aujourd'hui, les ordres sont changés. Je dois vous ramener vivant à l'Oasis. Là-bas, il sera décidé de votre sort.

Morane haussa les épaules avec indifférence. Pourtant, il ne se sentait guère rassuré car, à présent, Lang lui donnait l'impression d'être plus dangereux encore que ses compagnons aux regards vides.

— Je suis curieux de savoir qui décidera ainsi de mon sort, fit-il.

— Suivez-moi, tout simplement, répondit Lang, et vous le saurez bientôt…

Morane ne broncha pas.

— Et si je refusais de vous accompagner, que se passerait-il ?

— Ce qui se passerait ? fit Lang en ricanant. Ceci, tout simplement…

Il porta la main à sa ceinture et tira son revolver, qu'il braqua vers le visage de Bob. Celui-ci comprit aussitôt l'inutilité de toute résistance. Il se leva et marcha vers la porte de la tente. Derrière lui, les soldats venaient, braquant leurs mitraillettes.

Le capitaine Lang écarta la lourde portière de cuir et s'effaça pour laisser passer Morane. Celui-ci sortit. Devant la tente, plusieurs chars blindés d'un modèle nouveau, spécialement adaptés pour le désert, érigeaient leurs coupoles basses et trapues, hérissées de canons et de mitrailleuses. Sans doute étaient-ce là ces bêtes aux pattes de fer que Morane avait entendues dans son demi-sommeil…

Un peu partout, des Arabes se tenaient debout, le visage grave. Morane se tourna vers Lang et leur désigna les Touaregs.

— Qu'allez-vous faire d'eux ? demanda-t-il.

L'autre eut un geste d'indifférence.

— Rien… Ils ne me gênent pas personnellement, mais je dois cependant leur donner une petite leçon. Il faut que ces gens sachent que, désormais, ce sera nous, les habitants de l'Oasis K, qui ferons la loi.

— Allez-vous les tuer ?…

Lang secoua encore la tête.

— Non, rassurez-vous, Commandant Morane, fit-il, nous ne les tuerons pas…

Il rassembla ses hommes, puis montra la direction du sud.

— En route, dit-il, nous allons regagner l'Oasis.

Et, comme Bob faisait mine de s'approcher de l'un des tanks dans l'intention évidente d'y prendre place, Lang éclata d'un rire féroce.

— Non, Commandant Morane, dit-il. Ce serait trop simple… Voilà deux jours que vous me faites courir à vos trousses. C'est vous à présent qui allez marcher… Vous allez marcher d'ici à l'Oasis K, et ce ne sera pas une promenade d'agrément, je vous l'assure…

Encadrée par les tanks, la petite troupe se mit en route à travers le désert. Morane, tenu toujours sous la menace des mitraillettes, sentait la colère l'envahir. Il s'était laissé prendre au piège comme un enfant, car il aurait pu penser que, sachant qu'il avait été recueilli par les Touaregs de Saïd Moussa, c'était au village de celui-ci que les hommes de l'Oasis viendraient le chercher. Pourtant, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, il lui eût été difficile, sinon impossible, de se mettre en route aussitôt en direction du nord, et cette constatation tempérait un peu son amertume. S'il avait été capturé, c'est que le destin l'avait voulu ainsi, et il devait accepter stoïquement sa décision.

Au bout d'un quart d'heure de marche, la troupe parvint au sommet d'une crête sableuse. Quand on descendrait de l'autre côté, la vue vers le nord serait définitivement barrée. Bob se retourna, comme pour dire adieu à sa liberté perdue. C'est alors que là-bas, il

aperçut de hautes flammes s’élevant vers le ciel, tandis que les Touaregs fuyaient en désordre à travers le désert. Lang avait tenu parole. Il s’était vengé de Saïd Moussa et de ses hommes. Les tentes arabes brûlaient.

Morane serra les poings avec rage et, sur ses traits durcis, une volonté inébranlable se marqua. Cette fois, il n’avait plus peur. Il était impatient, au contraire, de rencontrer au plus tôt les scélérats qui avaient pris en main les rênes de l’Oasis K. De les rencontrer afin de pouvoir leur marquer son mépris.

Chapitre IX

Au débouché des montagnes, l'Oasis K érigeait ses constructions blanches, entourées de somptueux jardins. Dans l'épaisseur de la végétation, on entrevoyait les formes massives de casemates braquant leurs bouches à feu dans toutes les directions. Les constructions elles-mêmes, disséminées au centre des jardins, étaient dignes du génie des plus grands urbanistes modernes, et Le Corbusier en personne ne les eût pas désavouées.

Mais ce qui, par-dessus tout, frappa Morane, ce fut ces étonnants jardins verdoyants. Sur l'étendue désolée des sables, entourés de partout par les « dunes fumantes » que de minces banderoles de poussière dorée soulevée par le vent faisaient ressembler à de petits volcans, ces jardins apparaissaient tel un incroyable mirage. De l'autre côté de l'oasis, au bord même du désert, un aérodrome montrait ses larges pistes bétonnées et ses hangars aux toits métalliques.

Quand Bob, toujours encadré par la troupe des soldats aux visages morts et escortés par les tanks, pénétra dans l'Oasis elle-même, ce fut pour aller d'étonnement en étonnement.

Des montagnes, les jardins pouvaient réellement faire croire à un phantasme dû à un phénomène optique mais, vus de près, ils devenaient réels. Non seulement des plantes tropicales – palmiers, dattiers, bananiers, orangers, citronniers, figuiers – avaient, par la science des modernes agronomes, été plantées là pour y fructifier, mais aussi des végétaux étrangers, à la fois plantes d'agrément et de consommation. C'était là un miracle accompli au cœur même du Sahara, et Morane, qui pourtant, avait auparavant déjà entendu parler de tentatives plus ou moins fructueuses de fertilisation des déserts, ne pouvait en croire ses yeux. Des tomates, des pommes de terre, des carottes, des oignons, des vignes, du maïs et du blé croissaient là en de vastes carrés limités par des *foggara,* canaux

remplis d'eau et qui, alimentés eux-mêmes par un système de puits artésiens, fertilisaient le sol et le rendaient propre à la culture.

Sur le passage de la petite troupe, des hommes aux visages figés et aux yeux fixes se pressaient. Il y avait là des Européens, des Arabes et même des Noirs. Mais ce n'étaient plus seulement des soldats, c'étaient aussi des travailleurs occupés à la culture des jardins ou à l'entretien des allées. On eût dit un monde livré aux mains d'une armée de spectres.

Après une demi-heure de marche à travers cette oasis miraculeuse, la petite troupe s'arrêta devant une énorme bâtisse construite sur d'épais pilotis de béton et qui dressait face au ciel sa large face plate, percée de fenêtres pareilles à de grands yeux aveugles et dont les croisées étaient orientées de façon à ce que jamais, les rayons du soleil ne puissent pénétrer à l'intérieur du bâtiment lui-même.

Les soldats s'étaient écartés et le capitaine Lang qui, pendant toute la durée du trajet, avait marché à l'écart, s'approcha de Morane. De la main, il lui indiqua un large escalier menant au premier étage du bâtiment.

— Si vous voulez me suivre, Commandant Morane, dit-il simplement.

Bob ne se fit guère prier. De toute façon, il se trouvait aux mains de ses ennemis et n'avait guère la possibilité de choisir. D'ailleurs, après cette marche forcée à travers le désert et les montagnes aux rocs calcinés, ce n'était pas sans un certain soulagement qu'il trouverait enfin un peu d'ombre et, peut-être, de repos. En outre, en pénétrant dans ce bâtiment, il espérait pouvoir répondre bientôt à ces quelques questions, clés du mystère planant sur l'Oasis K : quels étaient les nouveaux maîtres de la base et quels étaient leurs buts précis ? Quels étaient aussi ces étranges individus, soldats et travailleurs, qui semblaient composer la majeure partie de la population de l'Oasis et dont les yeux hallucinés et la démarche de robots avaient, depuis Alger, plongé Bob dans une sorte de malaise dont, malgré tous ses efforts, il ne pouvait parvenir à s'arracher.

D'un pas qu'il tentait de rendre aussi alerte que possible, Morane gravit l'escalier monumental sur les talons du capitaine Lang et

déboucha dans un large hall aux murs d'un blanc laiteux, où régnait une lumière douce qui n'était pas celle du soleil et qui, pourtant, ne semblait issue d'aucune source visible. Cette même lumière régnait à travers les couloirs le long desquels Lang entraîna Bob. Ce dernier tentait à chaque instant de découvrir la source de cette lumière, mais sans y parvenir. Elle semblait sourdre des murs eux-mêmes, du plafond et du sol, comme si ces murs, ce plafond et ce sol avaient été eux-mêmes phosphorescents.

Finalement, Lang poussa une étroite porte, et les deux hommes pénétrèrent dans une petite pièce meublée de quelques fauteuils aux lignes fort audacieuses, d'une table, d'un divan-lit et d'une petite bibliothèque renfermant des livres techniques et scientifiques, pour la plupart écrits en anglais.

Sans prononcer une seule parole, le capitaine Lang sortit et laissa Morane seul dans la pièce.

Bob n'eut guère longtemps à attendre. À peine avait-il pris place dans un de ces fauteuils conçus spécialement pour épouser parfaitement la forme du corps, qu'une voix retentit. Une voix basse, un peu grinçante qui, tout comme la lumière, semblait ne venir de nulle part.

— Commandant Morane, disait-elle, vous avez subi de rudes épreuves et vous avez besoin de réconfort. Entrez dans la pièce voisine de celle où vous vous trouvez pour l'instant. Cette pièce est une salle de bains, et vous y trouverez de quoi vous rafraîchir et vous vêtir. Surtout ne craignez pas d'employer toute l'eau nécessaire à vos ablutions. Ici, les eaux polluées sont récupérées et purifiées dans un appareillage spécial, de façon à ce qu'elles puissent servir presque indéfiniment. Donc, prenez votre bain comme si vous vous trouviez à Paris…

Morane se dressa et, regardant autour de lui, tenta de découvrir un quelconque haut-parleur, mais en vain.

— Tout semble truqué dans cette Oasis, murmura-t-il. Depuis les jardins jusqu'à la lumière et les voix qui sortent des murs. En quelque sorte, un Châtelet saharien… Un Châtelet qui pourrait vite sans doute se transformer en Grand Guignol…

Au bout d'un moment, il haussa les épaules.

— Puisqu'on me parle de la possibilité de prendre un bon bain, dit-il encore, profitons-en… Sans doute, jusqu'à ce jour, n'en ai-je jamais eu davantage besoin…

Il poussa une porte s'ouvrant au fond de la pièce et déboucha dans une salle de bains munie de tout le confort exigé par l'hygiène moderne, y compris un appareil à masser et un rasoir électrique. À une patère, des vêtements de toile propres et soigneusement repassés étaient pendus.

Rapidement, Bob se dépouilla des haillons qui le couvraient et, après avoir rempli la baignoire, il prit un bain qui lui sembla être le plus délicieux de toute son existence. Ensuite, il se rasa et passa les vêtements accrochés à la patère. Il se chaussa de sandales en matière plastique découvertes près de la baignoire et, soudain ragaillardi, regagna la pièce voisine.

Là, une nouvelle surprise l'attendait. Sur la table, on avait disposé un repas substantiel, composé de viande, de légumes, de fruits, de pain, de vin et de lait. « Il me semble, pensa Bob, que pour un condamné à mort, je suis plutôt bien traité. À moins bien sûr que ces mets ne soient empoisonnés… »

Cette dernière pensée ne l'empêcha pas de faire honneur au repas qui lui était servi. Quand il eut terminé, vidé le lait et le vin et nettoyé chaque plat, il se renversa dans son fauteuil avec satisfaction. Il se sentait propre, repu, le fauteuil était confortable et la pièce délicieusement climatisée. Bref, la vie eût été belle si les circonstances dans lesquelles il était parvenu à l'Oasis K n'avaient été aussi tragiques. En outre, une inquiétude lui demeurait. Qu'allait-on finalement faire de lui ? Assurément, on ne lui permettrait pas de regagner Alger. Sans se trouver beaucoup mieux renseigné qu'au début de l'aventure, il en avait cependant trop vu pour qu'on le laissât libre. Quel sort lui réservait-on ? Bien qu'il fût aux mains de ses ennemis et que ceux-ci – ils l'avaient prouvé à de nombreuses reprises – ne semblent reculer devant aucun crime, Bob considérait l'avenir sans trop d'effroi. La façon dont on le traitait depuis son arrivée à l'Oasis K, était un présage plutôt favorable quant aux intentions des maîtres de cette oasis à son égard. Et, si ces ablutions et ce repas étaient seulement, dans leur esprit, un symbole

équivalent au dernier verre de rhum et à la dernière cigarette du condamné ?…

Morane en était là de ses pensées quand la porte s'ouvrit. Un homme se dressa sur le seuil de la pièce. Il portait l'uniforme des soldats de l'Oasis, avec un grand K de tissu rouge cousu sur sa manche droite et une mitraillette passée en bandoulière.

L'homme posa sur Morane ses yeux aux regards fixes, sans paraître le voir cependant. En poussant un grognement de bête, il l'invita du geste à le suivre au-dehors.

« Tous ces êtres ont l'air d'avoir perdu la parole, pensa Bob. Des individus idiots et muets, voilà à qui je suis livré… »

Il se leva et sortit dans le couloir. Déjà, le soldat marchait devant lui. Tous deux suivirent un dédale de corridors pour parvenir finalement devant une porte à deux battants qui, commandée sans doute par une cellule photoélectrique, s'ouvrit automatiquement à leur approche.

Au centre d'une vaste pièce sobrement garnie de meubles aux lignes pures, un homme vêtu d'une blouse blanche se tenait assis derrière un large bureau ripoliné. À l'entrée de Bob, il se leva et dit d'une voix sourde, un peu grinçante :

— Approchez donc, Commandant Morane. Asseyez-vous ici, devant moi. Vous êtes le bienvenu à l'Oasis K…

*

* *

Bob Morane considérait à présent avec intérêt l'homme assis en face de lui, de l'autre côté du bureau. Il était petit et trapu et son visage aux traits anguleux et à la bouche dure respirait à la fois la cruauté et l'intelligence. Son front dénudé, haut et carré, semblait prolongé par un crâne postiche en carton-pâte. Un crâne mégalocéphale, conférant à son possesseur un aspect presque monstrueux. Derrière des lunettes aux verres cerclés d'or, de petits yeux gris, très pâles, presque blancs, considéraient Morane avec une sorte d'intérêt amusé. Sous ces regards, Bob se sentit un peu comme une souris face au chat qui va la dévorer et, tout de suite, il

sut qu'une redoutable puissance habitait cet homme. Soudain, il comprit : il avait voulu connaître les maîtres de l'Oasis K, mais elle n'en possédait qu'un seul, et ce maître était là, devant lui, le regardant de derrière ses lunettes cerclées d'or.

À nouveau, l'homme prit la parole, de cette voix basse et grinçante, cette voix dans laquelle Bob avait déjà reconnu celle qui, dès son arrivée, s'était déjà adressée à lui par l'intermédiaire d'un invisible haut-parleur.

— Je devrais vous interroger, Commandant Morane, sur les raisons qui vous ont mené ici. Pourtant, je connais ces raisons. C'est le colonel Jouvert, du 2ème bureau français, et le major Clark, des Services secrets américains, qui vous ont lancé dans cette périlleuse aventure. C'est en effet une bien périlleuse aventure que celle dans laquelle vous vous êtes engagé, en venant ainsi dans l'intention de violer le territoire de l'Oasis K. Plusieurs audacieux ont tenté de le faire déjà, mais ils en sont morts. Peut-être, avec un peu de chance, auriez-vous pu découvrir leurs ossements blanchis dans le sable du désert…

Morane ne broncha pas. Les allusions de son interlocuteur ne le touchaient guère. À de nombreuses reprises déjà, il avait affronté la mort, et ses manifestations les plus macabres, sans le laisser indifférent, ne l'épouvantaient cependant pas. Il regarda son interlocuteur droit dans les yeux et dit simplement :

— Je me demande ce qui vous autorise à me poser des questions. Comme vous venez de le dire vous-même, je suis envoyé indirectement par les gouvernements français et américain. Or, si je ne m'abuse, ce sont justement ces deux gouvernements qui sont maîtres de l'Oasis. Au contraire, il serait plutôt normal que ce soit vous qui ayez à me rendre des comptes. D'abord, qui êtes-vous, et de quel droit me retenez-vous captif ?

Pendant que Morane parlait, un sourire narquois était apparu sur le visage de son interlocuteur. Pourtant, quand Bob avait prononcé ces mots : « Qui êtes-vous ? » ce sourire s'était brusquement évanoui et la contrariété avait envahi soudain les traits de l'homme, tout à fait comme si celui-ci ne pouvait pardonner l'ignorance de Bob

à son égard. Au bout d'un moment cependant, l'inconnu sembla se détendre, et il demanda :

— Avez-vous déjà entendu parler du professeur Wiener, Commandant Morane ?

Pendant un moment, Bob tenta de se souvenir. Puis, soudain, il se rappela avoir lu jadis, dans différentes revues scientifiques, des articles sur les poisons végétaux et leurs effets sur les organismes vivants, signés de ce nom.

— Wiener, dit-il. Seriez-vous Charles Wiener, le biologiste ?

L'autre hocha la tête affirmativement.

— C'est cela tout juste. J'aurais été étonné si, à ce jour, vous n'aviez jamais entendu parler de moi et de mes travaux. L'étude des poisons permet à un biologiste d'accomplir de bien grandes choses. Bientôt, d'ailleurs, vous pourrez en juger par vous-même…

Morane haussa les épaules.

— Je ne vois pas très bien quel rapport vos poisons peuvent avoir avec l'Oasis K.

D'un geste de la main, Wiener calma l'impatience de Bob.

— Laissez-moi tout vous expliquer par le début, Commandant Morane, fit-il. Pour la bonne compréhension de mon récit, il nous faut nous reporter à quelque quinze années en arrière. À cette époque, je voyageais à travers l'Amérique du Sud et les Antilles afin d'y étudier des poisons végétaux, comme le curare…

« En passant par Haïti, j'entendis parler des zombis. À vrai dire, ce mot ne m'était guère inconnu. Cependant, j'ignorais encore quelle importance il devait prendre par la suite dans mon existence.

« Comme vous le savez sans doute, Haïti est une petite république noire de la mer des Caraïbes composée d'anciens esclaves africains qui, en 1790, se révoltèrent contre les Français, jetèrent ceux-ci à la mer et conquirent ainsi leur indépendance. Ces anciens esclaves, venus d'Afrique dans les cales des bateaux négriers, avaient gardé les pratiques mystérieuses de leur terre natale, pratiques qui se sont conservées jusqu'aujourd'hui. Le peuple des campagnes et même des villes haïtiennes croit au Vaudou, sorte de religion animiste aux rites fort complexes, culte de la nature dans toutes ses manifestations, bonnes ou mauvaises, et

placé sous l'égide de Damballa Oueddo, le grand dieu-serpent de Guinée.

« Un tel culte ne va pas sans entraîner derrière lui tout un cortège de magies, de sorcelleries et de maléfices. Parmi ces maléfices, le plus redoutable de tous est celui par lequel un sorcier peut parvenir, selon la tradition populaire, à tirer un mort de sa tombe pour en faire un zombi, ou mort vivant.

« Toujours selon la tradition, un zombi est donc un mort qu'un sorcier tire de sa tombe et anime, par vertu magique, d'un semblant de vie. C'est un cadavre qui mange, boit, travaille, mais sans avoir conscience de ses actes puisque, en réalité, la vie l'a quitté. Seule, la volonté du sorcier, son maître, lui permet d'agir mécaniquement. Un tel fait semble miraculeux en soi et pourtant, on ne peut douter de l'existence de ces zombis puisque des voyageurs, des savants dignes de foi en ont rencontré dans la campagne haïtienne et en ont fait des descriptions détaillées.

« La formule de fabrication d'un zombi ne commence pas, vous vous en doutez sans doute, Commandant Morane, de cette façon : « Prenez un mort, ajoutez-y… » Non, pour créer un zombi, le sorcier doit, dit-on, en pleine nuit, chevauchant un cheval à rebours, s'approcher de la maison de celui ou de celle qu'il veut assujettir. À travers une fente de la porte, il suce l'âme de sa victime et la souffle ensuite dans une bouteille qu'il bouche aussitôt. Après l'enterrement du défunt, le sorcier se rend, toujours nuitamment, au cimetière et, là, commence par demander au Baron Samedi, le dieu gardien des morts, la permission d'ouvrir la tombe. Contre la promesse de présents, le Baron Samedi accorde sa permission au sorcier. Celui-ci jette alors des feuilles d'acacia à l'esprit, en disant : « Dors gentiment, Baron Samedi ». Ensuite, il prononce encore la phrase magique : *« Mortoo Tomboo Miyi* (à moi les morts dans la tombe) », et déterre le cadavre qui, lié, est mené chez le sorcier. Celui-ci a eu soin auparavant de faire passer le défunt devant sa propre maison, afin qu'il ne la reconnaisse plus jamais… Une fois chez lui, le magicien passe la bouteille contenant l'âme sous le nez du mort qui s'anime aussitôt. On lui fait alors absorber une drogue spéciale.

Désormais, le pauvre corps sans âme sera l'esclave du sorcier, auquel il obéira sans la moindre velléité de révolte.

« Au cours de mon long séjour en Haïti, j'eus moi-même l'occasion de rencontrer plusieurs de ces zombis. C'était dans les montagnes couvertes de forêts du sud de l'île. Ils étaient une dizaine peut-être, à travailler, sous la surveillance d'une vieille négresse, dans une petite plantation de canne à sucre. Ils agissaient par gestes saccadés, comme des automates. Mais leurs yeux surtout étaient étranges, effrayants même. Ils étaient fixes, éteints, sans regard, comme ceux des morts. Quant à leurs faces aux traits figés, elles paraissaient vides, comme si rien ne s'était trouvé derrière. C'étaient là des faces de cadavres… ou d'idiots. Revenu de ma surprise première, je m'approchai de l'un des zombis et lui pris la main. Je m'attendais à la trouver froide, glacée, mais au contraire, elle était chaude et vivante. Alors seulement, je commençai à entrevoir une partie de la vérité.

« Persévérant dans mon enquête, je finis par tomber sur l'article 249 du Code Criminel haïtien. Cet article disait : « Sera qualifié d'attentat tout usage fait, contre les personnes, de substances qui, sans amener la mort, déterminent un sommeil léthargique plus ou moins prolongé. Et le fait d'enterrer la personne à qui de telles substances auront été administrées, sera tenu pour meurtre, quel qu'en soit le résultat. »

« Cette fois, je retombais dans le domaine du possible, et je compris que les zombis n'étaient pas de vrais morts, mais des vivants auxquels un sorcier a, par la vertu d'une substance quelconque, donné l'apparence de la mort.

« Un sorcier désire-t-il se venger d'un homme ou, simplement, veut-il faire travailler cet homme à son profit sans devoir le payer ? Il lui administre une drogue destinée à le plonger dans un simulacre de trépas. Après l'enterrement, le sorcier ira déterrer le corps. Il fera alors ingurgiter à sa victime une nouvelle drogue qui, détruisant certains centres nerveux, anéantira la raison du patient et en fera un zombi.

« Je savais qu'à la Jamaïque les sorciers, voulant prouver leur pouvoir de ressusciter les défunts, font absorber à un homme le

produit de la distillation d'une plante nommée *branched calabere.* Aussitôt, le patient tombe raide et présente tous les symptômes du trépas. Son pouls cesse de battre, sa respiration s'arrête, ses pupilles ne réagissent plus, sa température interne tombe à zéro. Le sorcier le ranime alors en lui pressant le jus d'une certaine herbe entre les lèvres. Dans le cas des zombis il devait donc s'agir également d'un poison végétal, et je continuai mes investigations…

« Après plusieurs nouveaux mois de recherches, je finis par me lier d'amitié avec un vieux prêtre vaudou habitant une région fort retirée des montagnes de l'intérieur de l'île. Ce prêtre, malade d'un cancer, éprouvait d'atroces douleurs que j'apaisai à l'aide de morphine. Mais l'infortuné, fort gravement atteint, ne tarda cependant pas à succomber. Peu avant de mourir pourtant, il m'indiqua la plante dont lui et les siens se servaient à l'occasion pour réduire leurs semblables à l'état de zombis. Cette plante, une sorte de cactée, était cependant fort rare…

« Déjà, un projet avait germé en moi… Quel avantage ceux qui connaîtraient le secret de fabriquer des zombis ne pourraient-ils en tirer, à condition bien sûr d'user de ce secret sur une vaste échelle. Ils pourraient ainsi s'assurer le concours d'une armée de robots humains qui leur obéiraient aveuglément. Malheureusement, comme je viens de vous le dire, la plante renfermant le poison est fort rare et ne peut servir que pour des cas isolés. Aussitôt, je m'attachai à produire ce poison synthétiquement, mais il se révéla fort complexe et tous mes efforts échouèrent.

« Le temps passa. Je fus alors choisi pour faire partie de l'équipe scientifique de l'Oasis K. Je n'avais pas abandonné mes recherches sur la mystérieuse drogue. Voilà trois mois, ici même, mes efforts furent enfin couronnés de succès. C'est alors que mon rêve prit corps. Comme je dirigeais les laboratoires de recherches médicales, je convoquai les deux commandants militaires de la base, les généraux Ducasse et Bradford et, sous prétexte de leur administrer un remède contre la malaria, je leur injectai mon sérum. Celui-ci était dosé de façon à ce que mes patients ne deviennent pas intégralement idiots, mais de parfaits robots, gardant intactes toutes leurs fonctions physiques, ou presque, tout en voyant leur

intelligence et leur libre arbitre complètement annihilés. Dès lors, Ducasse et Bradford devinrent des jouets entre mes mains. Obéissant à mes ordres, ils firent défiler les soldats promus à la garde de l'Oasis dans mon laboratoire. Tous reçurent à leur tour une injection de sérum. Bientôt, j'eus une armée de robots humains à ma disposition. Des robots humains qui obéissaient au moindre de mes ordres. Il me fallut quelques jours seulement pour pouvoir ainsi prendre en main la direction de la base tout entière, Naturellement, je ne pus changer les savants en zombis, car j'avais besoin de leur science et eux de leur intelligence. Pourtant, comme ils ne pouvaient quitter l'Oasis ni correspondre avec l'extérieur, ils durent se plier finalement à ma volonté. Plusieurs officiers, comme le capitaine Lang, qui vous a conduit jusqu'ici, acceptèrent de collaborer librement avec moi… »

Pendant un moment, le professeur Wiener s'arrêta de parler. Puis, se calant avec satisfaction dans son fauteuil, il continua :

— Mon premier soin avait été de rompre toute relation entre l'Oasis et l'extérieur. Je considérais cette rupture comme un premier acte d'hostilité envers le monde. J'avais en effet à ma disposition les immenses ressources scientifiques de l'Oasis, ses avions atomiques, ses bombes nucléaires et bien d'autres armes secrètes dont vous ne pouvez même pas concevoir la puissance.

« La première partie de mon plan, une fois l'Oasis conquise, était de m'assurer des renforts en hommes. Un peu partout, en France et en Afrique du Nord, je fis kidnapper des hommes, pour la plupart de solides travailleurs, qui me fourniraient un matériel humain de premier ordre. Dès leur arrivée ici, à l'Oasis, je les transformais en zombis. Aujourd'hui encore, ce recrutement forcé se continue. Bientôt, j'aurai formé le petit noyau d'une armée qui, plus tard, ira sans cesse grandissant. Alors, usant non seulement de cette armée mais des armes puissantes se trouvant à ma disposition, je ferai la conquête éclair de l'Afrique du Nord et, bientôt, des milliers de soldats robots, dotés d'un armement redoutable, s'élanceront à l'assaut de l'Europe, puis du monde entier. Rien ne pourra arrêter cet assaut puisque à l'heure actuelle, le secret de mes armes n'est connu qu'ici, à l'Oasis K, où la plupart d'entre elles ont d'ailleurs été

mises au point. Ne croyez pas non plus que les nations alliées pourront répondre à mes attaques. Toutes les armes à leur disposition seront incapables d'arrêter l'assaut de mes armées.

« Oui, Commandant Morane, voilà où nous en sommes. Hier, je n'étais encore qu'un pauvre savant, connu il est vrai, mais perdu cependant dans la masse de mes semblables. Aujourd'hui, je suis le maître de l'Oasis K qui, malgré ses proportions restreintes, possède une puissance prodigieuse. Demain, si je le veux, je serai maître du monde et, pour y arriver, j'emploierai la terreur s'il le faut… »

Chapitre X

Le professeur Wiener s'était tu, et un dégoût soudain empoigna Morane. Dégoût envers cet homme qui venait de lui exposer calmement son plan de conquête de l'univers et qui, pour le réaliser, n'hésitait pas à sacrifier d'innocentes vies humaines et à commettre le pire crime qui soit peut-être au monde, prendre l'esprit d'un homme et l'asservir. Pourtant, Bob connaissait à présent la réponse aux différentes questions qu'il se posait avant de parvenir à l'Oasis K. Il savait qui étaient ces hommes aux visages figés et aux regards vides et aussi pourquoi les individus, disparus depuis deux mois à travers la France et l'Afrique du Nord, étaient pour la plupart des ouvriers manuels. Tout simplement parce que le biologiste les transformait en zombis, en robots humains et que, pour cela, il lui fallait des patients vigoureux et musclés plutôt qu'intelligents ou cultivés.

Morane savait aussi qui dirigeait les destinées de l'Oasis et quels étaient les buts du professeur Wiener. Il en connaissait assez maintenant pour pouvoir regagner Alger. Pourtant, il n'en doutait pas, Wiener ne le laisserait pas fuir pour lui permettre d'aller rendre compte de sa mission au colonel Jouvert et au major Clark. Désormais, Morane se trouvait prisonnier du monstrueux biologiste et il savait que rien, sauf peut-être un incroyable hasard, ne lui permettrait désormais de recouvrer sa liberté.

Malgré sa situation critique, Bob ne put cependant s'empêcher de dire, à l'adresse de Wiener :

— Et vous pensez vous en tirer comme cela, Professeur ? Bien sûr, pour le moment, je suis votre prisonnier, et je me trouve incapable d'avertir les gouvernements français et américain de vos projets. Tôt ou tard cependant, ceux-ci seront, d'une façon ou d'une autre, renseignés sur votre compte. Alors, c'en sera fini de votre beau rêve de conquête. Il suffira de vous envoyer quelques

bombardiers, escortés de chasseurs et transportant des bombes atomiques, au-dessus de l'Oasis, et adieu veaux, vaches, cochons, couvées…

Derrière les lunettes cerclées d'or, les yeux clairs du professeur Wiener pétillèrent soudain, comme sous l'effet d'une secrète jubilation.

— Vous me semblez bien prompt à régler mon sort, Commandant Morane, dit-il. Cependant, vous ne tarderez pas à changer d'avis lorsque vous vous apercevrez que je me moque pas mal des bombardiers atomiques… Tout à l'heure, je vous ai parlé d'armes secrètes mises au point ici, à l'Oasis K, et dont vous ne pouviez même pas soupçonner la puissance. Parmi ces armes se trouvent des moyens de défense efficaces. À n'importe quel moment, je puis entourer l'Oasis d'un champ de force qui empêchera n'importe quel avion de parvenir jusqu'ici. La base sera en quelque sorte protégée par une cloche invisible sur laquelle les bombes atomiques elles-mêmes glisseront comme de vulgaires gouttes d'eau sur un parapluie. Comme vous le voyez, les fusées-robots qui ceinturent la base pour en assurer la protection sont déjà bien dépassées… Et ne croyez pas que l'action de ce champ de force se limiterait strictement à la périphérie de l'Oasis. Je puis, si je le désire, l'étendre bien au-delà des montagnes, dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres…

— Comment se fait-il alors, interrogea Morane, que lors de mon approche, l'appareil que je pilotais n'ait pas été arrêté par votre prétendu champ de force et qu'il vous ait fallu envoyer de la chasse pour l'intercepter ?

Une fois encore, Wiener sourit.

— Comme le champ de force nécessite une grande dépense d'énergie, expliqua-t-il, j'ai décidé de l'employer seulement en cas d'attaque massive. Les escadrilles qui, voilà un mois, ont été envoyées jusqu'ici se sont heurtées à ce mur invisible. Dans des cas isolés comme le vôtre, au contraire, je préfère m'en remettre à la chasse ou aux fusées-robots…

Bob haussa les épaules dédaigneusement.

— Bah, fit-il, même si ce champ de force existait, ce ne serait pas en demeurant replié sous lui à la façon d'une tortue sous sa carapace que vous pourriez réaliser votre plan de conquête. Pour cela, il vous faudrait quitter l'Oasis, et alors vos armées seraient détruites. Après tout, vous ne possédez pas d'effectifs suffisants pour pouvoir espérer combattre victorieusement les forces considérables qui seront lancées contre vous, Vos quelques avions seront bien vite abattus, vos cohortes de zombis anéanties, et vous vous trouverez désarmé…

Le maître de l'Oasis K semblait s'amuser chaque seconde davantage.

— Tout ce que vous me dites a été prévu, Commandant Morane. Chacun de mes bombardiers atomiques est à présent équipé lui-même d'un générateur de champ de force. Sur le point d'arriver au-dessus de son objectif et avant d'être en butte aux attaques de la chasse adverse, il lui suffira de s'entourer d'un halo d'énergie et, aussitôt, il deviendra invulnérable. Ainsi, avec quelques bombardiers seulement, je pourrai semer la terreur à travers le monde entier. Vous m'entendez bien ? À travers le monde entier…

Le biologiste avait parlé avec une telle assurance que, pendant un moment, Morane sentit sa confiance chanceler. Wiener était sans doute atteint d'une mégalomanie effrénée, d'une soif inextinguible de puissance ; pourtant, il ne devait pas être fou, au sens vulgaire du mot, et il n'avait d'autre part aucune raison de vouloir lui jeter de la poudre aux yeux, à lui Morane, qui était son prisonnier. Si Wiener affirmait que ce champ de force protecteur existait, il devait en être ainsi et, dans ce cas, l'Oasis K était réellement invulnérable. À l'abri de cette invulnérabilité, Wiener pourrait lancer ses attaques dans toutes les directions sans crainte de voir celles-ci repoussées.

Bob ne voyait cependant pas très bien à quoi rimait toute cette conversation, ni pourquoi Wiener l'avait épargné. Était-ce par besoin de parade, de faire étalage de sa puissance devant un étranger ? Bob ne le pensait pas. En l'épargnant et en le faisant comparaître devant lui, Wiener devait obéir à des raisons bien précises.

— Si tout se passe comme vous le dites, fit Bob, vous tenez le sort du monde entre vos mains… et le mien également. Aussi, je ne

vois pas très bien pourquoi vous continuez à m'épargner. Je suis en votre pouvoir et vous n'avez aucune raison de me garder ici, tel un poids mort…

Le visage de Wiener était soudain devenu grave, comme s'il allait, à ce moment précis, aborder le sujet même de l'entretien.

— Je sais, Commandant Morane, j'aurais pu vous tuer. J'en avais d'ailleurs donné l'ordre tout d'abord. Mais, pendant que mes soldats étaient lancés sur vos traces, votre ami Claude Bory, qui, à la suite de son escapade à Alger, avait été ramené de force ici, me parla de vous, de votre audace et de vos exceptionnelles qualités de pilote. Alors, j'ai pensé que vous pouviez me servir mieux vivant que mort. Voilà pourquoi j'ai donné l'ordre de vous épargner et de vous ramener ici.

Morane se raidit soudain, à la façon de quelqu'un qui, cheminant dans les ténèbres, a brusquement posé le pied sur un animal visqueux.

— Qu'attendez-vous exactement de moi ? demanda-t-il.

— Ce que j'attends de vous ?… Cela n'est guère compliqué. Vous êtes un excellent pilote, et j'en ai justement besoin pour parvenir à mener à bien mon plan de conquête. La réussite de ce plan, ne l'oubliez pas, est basée presque uniquement sur l'aviation. Mes appareils sont, en général, pilotés par des zombis, mais, pour commander ceux-ci, il me faut un expert, un pilote d'élite connaissant toutes les ruses employées en combat aérien, quelqu'un sachant frapper vite sans avoir peur de courir de risques. Cet homme serait vous, Commandant Morane…

Bob ne répondit pas tout de suite. Des sentiments antagonistes se faisaient jour en lui. D'un côté, il y avait la peur qui le poussait à accepter la proposition du biologiste ; de l'autre, le dégoût qui, au contraire, lui commandait de se dresser contre ce monstre à face humaine dont les yeux, derrière les lunettes cerclées d'or, faisaient penser de plus en plus à ceux de quelque bête malfaisante. Ce fut finalement ce dégoût qui l'emporta et, aussi, un refus total de collaborer à une œuvre inhumaine dont le seul but, Bob l'avait compris, était de plonger le monde dans une barbarie mécanisée, au sein de laquelle la liberté de l'esprit s'anéantirait.

— Ainsi, fit Morane, vous avez décidé que je vous servirais, comme ça, sans me demander mon avis ?… Eh bien, vous vous trompez, Professeur. Je refuse de me rendre complice de l'infamie que vous allez commettre. Depuis le jour où vous avez conçu ce plan monstrueux, vous avez cessé d'appartenir à l'humanité. Vous vous en êtes retranché et, par le fait même, vous devenez semblable à une bête féroce, que n'importe qui peut abattre à vue. Si j'avais une arme, je n'hésiterais pas… Oui, Professeur Wiener, je n'hésiterais pas à vous abattre comme un animal malfaisant, car c'est à peine si vous avez encore face humaine…

Sous l'insulte, le savant blêmit. Ses yeux se durcirent et sa bouche ne fut plus qu'une mince fente, pareille à une blessure qui n'aurait pas saigné. Un tremblement convulsif secouait ses mâchoires.

Wiener s'était dressé d'un seul bond.

— Commandant Morane, lança-t-il, vous ne vous rendez donc pas compte qu'en refusant mon offre et en m'insultant, vous signez en même temps votre arrêt de mort !

Bob se mit à rire. Un rire forcé, car il ne pouvait, malgré tout son sang-froid, s'empêcher de sentir la peur s'emparer de lui. Pourtant, il continuait à crâner car, avant tout, il lui fallait sauver la face, ne pas donner l'impression à cette brute homicide qu'il la craignait.

— Vous pouvez me tuer, Professeur Wiener, dit-il, mais je vous conseille de faire vite car, ne l'oubliez pas, nous sommes seuls dans cette pièce, et Claude Bory aura dû vous dire aussi combien mes réflexes sont rapides…

Wiener s'était rassis et un sourire était reparu sur ses lèvres, mais seulement sur ses lèvres, car ses prunelles gardaient leur éclat dur.

— Voyons, Commandant Morane, fit-il, pourquoi nous emballer ainsi ? Après tout, il y a peut-être encore moyen de nous entendre…

Tout pourtant, dans l'attitude du biologiste, démentait ces paroles lénifiantes, et Morane s'attendait à ce qu'il lui jouât quelque mauvais tour. Il s'étonnait même du fait que Wiener se fût ainsi isolé en sa compagnie.

Rapidement, un plan audacieux avait germé dans l'esprit fécond de Bob. Pourquoi ne s'emparerait-il pas du biologiste et, se faisant un rempart de son corps, ne tenterait-il pas une sortie ? Il pourrait peut-être atteindre un avion et, se hissant à bord en compagnie de son captif, s'envoler à destination d'Alger…

— Vraiment, il doit encore y avoir moyen de nous entendre, répétait Wiener.

En même temps, sa main droite plongeait sous le bureau. Morane ne le laissa pas achever son geste. D'une brusque détente, il bondit par-dessus le meuble et, avant que Wiener ait pu atteindre le revolver placé dans l'un des tiroirs, il le frappa durement à la mâchoire. Le biologiste partit en arrière, heurta le mur et se laissa couler sur les talons, tout comme un pantin dont on aurait soudain coupé les ficelles. Il avait perdu ses lunettes et, avec ses yeux vagues, il ressemblait lui-même maintenant à un zombi.

D'un geste prompt, Morane avait pris le revolver. Il eut un sourire de triomphe et, son arme braquée, marcha vers le biologiste, en disant :

— À nous deux maintenant, Professeur Wiener…

Mais, brusquement, Bob s'immobilisa. Derrière lui, la porte s'était ouverte brutalement. Puis une voix connue jeta :

— Lâchez ce revolver, Commandant Morane, et levez les bras au-dessus de la tête…

Bob obéit. Ensuite, lentement, il pivota sur les talons pour faire face à celui qui venait de parler. Dans l'encadrement de la porte, le capitaine Lang se tenait debout, braquant une mitraillette. Derrière lui, on apercevait les silhouettes massives de quelques soldats robots…

Une sensation de dépit mêlé de désespoir occupait à présent l'esprit de Morane. La chance de fuir, sur laquelle il comptait, venait d'être réduite à néant, et il se retrouvait à nouveau désarmé, au pouvoir de ses ennemis. Désarmé et dans l'impossibilité de tenter quelque chose pour retourner la situation à son avantage. Au moindre geste de sa part, il le savait, le capitaine Lang n'hésiterait pas à faire feu sur lui, et c'en serait fini alors de la vie passionnante et mouvementée du commandant Robert Morane.

Lentement cependant, le professeur Wiener reprenait ses esprits. Il se releva sur un genou et, d'un revers de main, essuya les quelques gouttes de sang lui coulant à la commissure des lèvres. À tâtons, il chercha ses lunettes. Quand il les eut trouvées et se fut assuré que les verres en étaient intacts, il les replaça sur son nez. Aussitôt, il parut recouvrer tous ses esprits et ses yeux gris reprirent vie. Il se redressa tout à fait et, d'un pas encore un peu chancelant, s'approcha de Bob.

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, Commandant Morane, fit-il de sa voix grinçante, vous venez de signer votre arrêt de mort…

Un sourire haineux tordait la bouche du biologiste, et ses prunelles luisaient maintenant d'un éclat homicide. Bob comprit que c'en était fait de lui, que plus rien ne pouvait désormais le soustraire à la vengeance du professeur Wiener. En même temps, de la rancœur contre lui-même l'envahissait. Au lieu de braver le nouveau maître de l'Oasis K, il aurait dû feindre d'entrer dans son jeu, d'accepter de collaborer avec lui, quitte à trouver par la suite, lorsque la vigilance de ses gardiens se serait un peu endormie, le moyen de se dérober et de fuir. Pourtant, une fois encore, il s'était abandonné à sa fougue naturelle et, au lieu de dissimuler sa pensée, il s'était dressé contre ce monstre qui, à n'importe quel moment, pouvait prendre sa vie. Don Quichotte combattant les moulins à vent, voilà ce qu'il avait toujours été. Et cette fois, l'aile d'un des moulins l'avait touché et, comme le vieux gentilhomme à la triste figure, il se trouvait renversé sur le dos et vaincu.

Sa mitraillette pointée, le capitaine Lang s'était approché de Morane. Il jeta un bref regard en direction du professeur Wiener.

— Faut-il lui régler son sort tout de suite, Professeur ? demanda-t-il en désignant Bob du canon de son arme.

Pendant quelques instants, Wiener parut réfléchir, comme s'il ne parvenait pas à décider quel sort réserver à Morane. Finalement, un rictus plein de cruauté crispa ses traits.

— Non, dit-il, nous ne le tuerons pas… Ce serait trop simple. Puisque le commandant Morane n'a pas voulu collaborer librement avec nous, il le fera contre son gré. Il est robuste et résistant… Juste ce qu'il faut pour faire de lui un parfait robot humain.

Le biologiste se tourna vers Bob.

— Oui, Commandant Morane, voilà ce que vous serez désormais : un zombi, un pauvre pantin qui obéira au moindre de mes ordres, sans que rien ne puisse l'en détourner. Et sachez ceci : il n'existe pas d'antidote à mon sérum. Celui-ci détruit certains centres nerveux, et ils restent détruits à jamais.

S'adressant à Lang et à ses soldats, Wiener dit encore en désignant Morane :

— Emparez-vous de lui et menez-le à mon laboratoire !…

Bob tenta bien de se défendre mais, écrasé sous le nombre de ses adversaires, il ne tarda pas à être réduit à l'impuissance. Il comprit alors avec désespoir que les dés étaient jetés. Puisque le professeur Wiener le voulait ainsi, il serait changé en robot humain et il irait désormais à travers l'existence avec un visage vide et des yeux sans regards…

Chapitre XI

Le laboratoire du professeur Wiener était contigu au bureau dans lequel le maître de l'Oasis avait reçu Morane. Quand ce dernier, poussé par les soldats, y pénétra, la première personne qu'il aperçut fut Claude Bory. Vêtu d'une blouse blanche, l'ingénieur montrait un visage tiré par la fatigue et des yeux un peu hallucinés, à tel point que Morane eut peine à reconnaître en lui son condisciple de jadis. Bory semblait vieilli prématurément et las, comme s'il portait sur les épaules le poids de lourdes épreuves.

Ce fut à peine s'il réagit quand Bob fit son entrée dans le laboratoire. Seul, un léger froncement de sourcils marqua son intérêt.

« Sans doute, pensa Morane, Wiener aura-t-il usé de quelque drogue pour saper son énergie. C'est là un excellent moyen de réduire à merci quelqu'un qui vous résiste et de s'en faire un esclave docile, sans devoir, pour cela, comme Wiener en a coutume, le changer en robot humain… »

Le biologiste avait pénétré dans le laboratoire à la suite de Morane et des soldats. Ses regards allèrent de Bob à Claude Bory, cherchant à déceler un quelconque signe de complicité entre eux, mais il ne put en découvrir. Bory s'était à nouveau retranché dans une complète passivité.

Wiener eut un petit rire triomphal. Un rire dont les éclats s'égrenèrent à travers le laboratoire en faisant songer au bruit d'une vieille chaîne remuée.

— Vous devez être étonné, n'est-ce pas, Commandant Morane, de retrouver votre ami Claude Bory ici, en parfaite santé… ou presque ?… Après qu'il eut réussi à fuir l'oasis et à gagner Alger, j'aurais dû, tout de suite après sa capture, l'exécuter ou le réduire à l'état de robot humain, Pourtant, je n'ai pu m'y résoudre, car notre ami Bory est indispensable dans l'organisation scientifique de la

base. Sans doute n'existe-t-il pas au monde un expert en cybernétique aussi capable que lui. Et, comme vous le savez sans doute, les machines pouvant se gouverner elles-mêmes sont appelées à prendre une très grande importance dans un avenir fort rapproché. Bory a été épargné pour cette seule raison. Cependant, pour briser sa résistance, je l'oblige depuis son très récent retour à l'Oasis, à m'aider dans cette pratique qu'il désapprouve justement : changer des êtres humains en zombis, s'emparer de leur esprit pour en faire des esclaves dociles, fanatiques même. Quand cette transformation lui sera, par la force de l'habitude, devenue chose normale, je pourrai le rendre à ses travaux. Ainsi, dans quelques minutes, ce sera Bory lui-même qui m'aidera à vous injecter mon sérum. Une belle preuve d'amitié qu'il vous donnera là, n'est-ce pas, Commandant Morane ?…

Bob ne répondit pas, se contentant de serrer les mâchoires. Il n'y avait d'ailleurs rien à répondre aux paroles du biologiste, et Morane tenta seulement de trouver les regards de Bory, pour y découvrir encore un signe de complicité. Bory dut comprendre le sens de ce regard, car il secoua la tête et dit à haute voix – une voix morne d'halluciné :

— Je regrette, Bob, mais je ne puis rien pour toi…

Le ricanement du professeur Wiener retentit à nouveau.

— Bien sûr, Monsieur Bory, vous ne pouvez plus rien pour votre ami. Personne maintenant ne peut rien pour le commandant Morane. Vous allez m'aider à lui injecter mon sérum et, dans quelques heures, il se réveillera dans un autre monde, son intelligence détruite et sa personnalité à jamais anéantie.

Wiener fit un signe et les soldats, poussant brutalement Morane en avant, l'obligèrent à s'asseoir dans un fauteuil aux bras munis de solides courroies. Malgré sa résistance, Bob fut contraint de glisser les poignets dans la boucle de ces courroies qui se refermèrent aussitôt sur eux, l'immobilisant totalement.

À se sentir réduit ainsi à l'impuissance, la panique s'empara soudain de Morane. Il tourna la tête vers le biologiste qui, maintenant, se trouvait debout derrière lui.

— Êtes-vous bien décidé à commettre ce nouveau crime sur ma personne, Professeur ? interrogea-t-il.

Une fois encore, Wiener ricana.

— Bien sûr que j'y suis décidé, Commandant Morane. Je ferais n'importe quoi pour vous écarter de mon chemin. Peut-être que, si vous me suppliiez, que si vous vous mettiez à genoux ou rampiez à mes pieds, me laisserais-je fléchir, et encore…

Morane ne put réprimer un frisson. Il sentit la colère l'envahir et, pendant un moment, sa peur fut reléguée au second plan.

— Vous supplier, ramper à vos pieds, Professeur Wiener ? Vous n'y pensez pas… Ramper aux pieds d'un fou criminel, d'une brute sanguinaire, d'un… Et puis, allez au diable !… vous vous y sentirez en joyeuse compagnie. Allez-y donc, injectez-moi votre maudit sérum, et qu'on en finisse !…

Dans son dos, il entendit le petit bruit sec d'une ampoule de verre dont Bory brisait la tubulure. Il y eut un long moment de silence, puis Wiener dit :

— Monsieur Bory, passez-moi cette seringue… J'ai hâte d'envoyer votre ami Morane au royaume des zombis. Oui, vraiment, quel parfait robot humain il fera !…

La voix du savant avait retenti tout près de Morane, et celui-ci crut même sentir son souffle dans sa nuque. Aussitôt, la peur s'empara à nouveau de lui. Ses mains se crispèrent sur les accoudoirs du fauteuil, et il tenta d'arracher les courroies qui l'immobilisaient, tandis qu'une sueur froide coulait le long de son visage. Cependant, il gardait encore trop d'orgueil pour supplier Wiener de l'épargner. Comme toute supplication s'avérerait sans doute inutile, mieux valait en finir en beauté.

— Allons, Commandant Morane, fit encore la voix grinçante de Wiener, une bonne petite piqûre et tout sera terminé. Vous allez tomber dans un profond sommeil et non dans une mort apparente, comme il arrive aux victimes des sorciers vaudou. Comme l'ont prouvé mes nombreuses expériences, cette mort apparente risque souvent de devenir réelle et, alors, tous les efforts pour ranimer le patient se révèlent inutiles. Comme j'ai besoin de robots humains bien vivants, j'ai dosé mon sérum de façon à ce que cette mort

apparente ne survienne pas et soit remplacée par un long engourdissement. Une seule piqûre suffit, car j'ai adroitement mélangé les deux poisons nécessaires, l'un à l'engourdissement, l'autre au réveil, et ils agissent successivement. Dans quelques instants, vous vous endormirez et tout sera fini…

Une nouvelle fois, Morane tenta d'arracher les liens de cuir, mais les courroies tinrent bon.

— Vous êtes fou, Wiener, jeta-t-il, fou à lier. C'est vous que l'on devrait transformer en zombi.

La main du biologiste se posa sur le dos de Morane et, tout à coup, celui-ci sentit l'aiguille s'enfoncer dans la chair de son épaule. Aussitôt après, quelque chose de froid comme une coulée de glace le pénétra. Pendant un moment, il demeura inerte puis, doucement, un étrange engourdissement le saisit. Il lui sembla devenir léger, léger, comme si soudain deux grandes ailes l'avaient soulevé pour le transporter à travers l'espace. Une totale sérénité le gagna, et il flotta détaché de toutes les contingences matérielles, plongé dans un bien-être qui semblait ne devoir jamais prendre fin. Puis, tout à coup, sa vue se voila, le monde cessa d'exister et il plongea dans un gouffre sans fond. Un gouffre aux parois de velours…

*

* *

Le monde semblait merveilleux malgré les ténèbres qui l'enveloppaient et, dans ces ténèbres, Morane continuait à planer à la façon d'un archange. Puis, des lueurs diffuses apparurent, et Bob se rendit alors compte qu'il lui suffisait de soulever les paupières pour retrouver la lumière…

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui, étonné de se retrouver dans une petite pièce carrée, aux murs et au plancher soigneusement capitonnés d'une matière plastique souple comme du caoutchouc mousse. Du plafond, une douce lumière tombait sans qu'il fût possible d'en découvrir la source.

Morane se sentait toujours étrangement léger, comme si la pesanteur n'avait plus de prise sur lui, et il ne parvenait pas à

reconstituer la suite des événements l'ayant conduit dans cette pièce. À vrai dire, il ne faisait aucun effort pour y réussir. Pourquoi en aurait-il fait, d'ailleurs ? Il se sentait bien, détendu, parfaitement étranger semblait-il à tout ce qui l'entourait… Progressivement cependant, son euphorie se dissipa. Il reprit contact avec le réel. En même temps, les souvenirs lui revinrent, comme tirés d'un trou obscur pour être progressivement ramenés à la lumière. Son départ d'El Koufra, l'attaque des Sabre, sa capture par les soldats-robots de l'Oasis, puis son entretien avec le professeur Wiener, et cette piqûre, et ce froid qui l'envahissait, tout lui revenait avec précision. Il se souvint en même temps des paroles du biologiste à l'adresse de Claude Bory : « Vous allez m'aider à lui injecter le sérum et, dans quelques heures, il se réveillera dans un autre monde, son intelligence détruite et sa personnalité à jamais anéantie. »

— Un zombi, murmura Bob, voilà ce que je suis devenu, ce que je crois être devenu…

Il tenta de lever la main, s'attendant à ce que ce geste soit un peu saccadé comme tous ceux accomplis par les robots humains peuplant l'Oasis K. Pourtant, ce geste fut, au contraire, parfaitement rythmé. « Allons, pensa Morane, le sérum n'aura pas encore complètement accompli son effet… » Et puis, tout à coup, il réalisa que ses pensées étaient trop coordonnées, ses souvenirs trop précis pour que le sérum ait pu commencer déjà à opérer.

Morane jeta un coup d'œil à son bracelet-montre et se rendit compte qu'il était près de douze heures. Cela voulait dire minuit ou midi. Si c'était minuit, cela faisait plus de six heures qu'il était là, dans cette pièce capitonnée comme un écrin… ou comme une cellule pour fou furieux. Six heures… Selon le professeur Wiener, le poison agissait en quelques heures. Ces quelques heures étaient passées et, pourtant Bob gardait tous ses esprits. Quelque chose s'était donc produit qui l'avait soustrait aux effets de la piqûre. Mais quelle était cette chose ?

À ce moment, une voix – juste un murmure – sembla sortir de la muraille. Elle dit seulement :

— Il faut jouer la comédie… Jouer la comédie…

Il y eut un bref déclic, puis plus rien. Morane continua à prêter l'oreille, mais la voix semblait s'être définitivement tue.

Bob allait d'étonnement en étonnement. Non seulement il aurait dû se réveiller privé de toute personnalité, mais encore une voix, venue il ne savait d'où, lui donnait ce conseil qui, au premier abord, lui paraissait absurde. « Jouer la comédie. Il faut jouer la comédie… » Qu'est-ce que cela signifiait ?

L'Oasis K n'avait rien d'un théâtre et l'aventure dans laquelle Morane se démenait, d'une pièce de Molière. Jouer la comédie, alors qu'il se débattait au sein même d'une tragédie !…

À présent, Morane avait retrouvé toute sa lucidité et, tout à coup, il comprit que la voix sortie du mur lui conseillait tout simplement de jouer un rôle, de feindre quelque chose. Mais quel rôle pouvait-il bien jouer ? Que pouvait-il feindre ?

Aussitôt, Bob trouva la réponse à cette double question. Puisque, logiquement, il devait se réveiller changé en zombi et que, pour une raison ou pour une autre, le sérum n'avait pas agi, c'était sans doute le rôle de robot humain qu'on lui conseillait de jouer. Tout à l'heure, quand Wiener pénétrerait dans cette pièce, Bob devrait feindre d'être réellement devenu zombi, avoir des traits figés, des yeux fixes, une démarche et des gestes un peu hésitants et saccadés. Il devait prendre l'apparence d'un robot humain afin de donner le change à Wiener. Gardant au contraire toute sa lucidité, Bob conserverait ainsi la chance de recouvrer tôt ou tard sa liberté puisque, désormais, on ne se méfierait plus guère de lui. Wiener croirait pouvoir le commander à sa guise, mais il n'aurait en réalité aucune emprise sur son prisonnier. Pourtant, une inquiétude gagna Morane. Parviendrait-il à feindre avec assez d'habileté pour tromper le maître de l'Oasis ? Et si celui-ci le soumettait à quelque test ? Bob haussa les épaules. Pourquoi se torturer inutilement ? La chance l'avait servi jusqu'ici et il devait continuer à lutter. Comme la ruse était à présent sa seule arme, il jouerait donc son rôle de zombi avec toute la conviction dont il se sentait capable… Bob avait vu agir les inquiétants robots humains du professeur Wiener, et il pensait pouvoir les imiter dans tous leurs gestes.

« Mais pourquoi diable le sérum n’a-t-il pas fait son effet ? se demanda-t-il encore. Pourquoi diable… »

Ses pensées furent brusquement coupées car une porte, adroitement dissimulée, s’ouvrit dans la muraille d’en face et le professeur Wiener, suivi du capitaine Lang et de quatre soldats-robots, pénétra dans la pièce. Aussitôt les yeux gris du savant se portèrent sur Morane. Mais déjà celui-ci fixait un point droit devant lui, et il ne cilla pas.

Wiener se mit à rire doucement.

— Voilà tout ce qui reste du fringant commandant Morane, dit-il. Un pauvre pantin sans cervelle, un idiot que je mènerai à ma guise. Ah ! Ah ! Et vous pensiez venir ici mettre fin à ma puissance… Vous auriez dû savoir, Commandant Morane, que rien ni personne ne pourra jamais se mettre au travers des desseins du professeur Wiener. Aujourd’hui, je suis maître de l’Oasis K et, bientôt, la terre entière m’appartiendra… Allons, debout, chien de zombi !…

Morane ne broncha pas. Il continuait à fixer la muraille avec des yeux hagards.

— Debout ! cria encore le biologiste.

Péniblement, Bob bougea le bras. Un geste légèrement réticent, qui semblait commandé par quelque mécanique. Puis, lentement, toujours par saccades, Bob se mit debout et resta planté droit, les bras ballants, les épaules portées vers l’avant, comme s’il allait perdre l’équilibre, et toujours ce regard fixe…

Wiener s’était tourné vers le capitaine Lang, pour dire en désignant Morane :

— Admirez, une fois encore, Capitaine, l’effet de mon sérum… Voilà quelques heures, nous avions affaire à un personnage arrogant et audacieux. Et qu’est-il à présent ? Une pauvre épave humaine, un être sans cervelle, tout juste bon à nous servir d’esclave…

À nouveau, le savant s’adressa à Bob.

— Vous êtes venu ici pour me narguer et m’insulter, mais vous avez déjà commencé à payer votre audace. Commencé, dis-je, car votre supplice est loin d’être terminé. Certes, je pourrais vous employer comme pilote mais, sans doute, dans votre subconscient,

trouveriez-vous encore du plaisir à accomplir cette besogne. J'ai détruit votre esprit et, à présent, je veux détruire petit à petit votre corps. Si la souffrance morale vous est à présent interdite, il n'en est pas de même de la souffrance physique. Voilà pourquoi vous serez condamné à travailler dans les hangars souterrains où sont remisés les bombardiers atomiques. Là, vous serez sans cesse soumis au risque d'un accident qui libérera de dangereuses radiations. Celles-ci brûleront progressivement votre chair, corroderont peu à peu vos organes. Ainsi, votre corps périra lentement, comme vient de périr votre esprit…

Cette fois encore, Bob ne broncha pas. Il garda son allure prostrée, indifférent, semblait-il, aux paroles du professeur. Cependant, en lui-même, il songeait : « Parlez toujours, mon vieux… Un beau jour, proche je l'espère, vous vous étonnerez de voir votre mort vivant reprendre conscience et vous jouer un tour à sa façon. Mais, à ce moment-là, il sera trop tard, et vous verrez de quoi est capable le fringant commandant Morane… »

Wiener s'était écarté :

— Avancez, chien de zombi, fit-il encore. Vous allez retrouver vos semblables là-bas, à la base atomique.

D'un pas traînant, Morane marcha vers la porte…

Chapitre XII

Pour installer les hangars souterrains destinés à remiser les six bombardiers atomiques composant la flotte aérienne lourde de l'Oasis, les constructeurs avaient choisi une colline située à proximité des installations de la base aérienne elle-même. Le pied de la colline avait été coupé en plan vertical et solidement bétonné. Dans ce mur, six entrées, dont la forme épousait strictement la silhouette de chaque bombardier vu de face, avaient été ménagées. Derrière chacune de ces entrées en forme de croix de Lorraine, s'ouvraient deux vastes chambres, communiquant entre elles par une ouverture circulaire dont le diamètre était égal à celui de l'avant de l'appareil lui-même. Cette partie avant, destinée à l'équipage, se trouvait ainsi, une fois le bombardier poussé dans son hangar, complètement isolée de la partie arrière contenant les réacteurs atomiques et la bombe elle-même. Les manipulations pouvaient alors avoir lieu dans la première chambre.

En vol, l'avant de l'appareil se trouvait séparé de l'arrière par un épais bouclier de plomb mettant l'équipage à l'abri des radiations mortelles.

Le bombardier atomique lui-même, nommé A-Plane[2] par ses constructeurs, ressemblait à une monstrueuse flèche dont les grandes ailes en delta, destinées à supporter le poids du réacteur nucléaire et de la bombe, auraient figuré l'empennage. L'appareil était propulsé par une double turbine dans laquelle l'air pénétrait par deux bouches situées à l'avant des ailes, de chaque côté du fuselage. Cet air, tout d'abord compressé, était ensuite chauffé, grâce à l'énergie nucléaire, à une température de 650 degrés environ. La force thermique était produite par un noyau d'uranium fissible emprisonné dans un bloc protecteur en forme d'œuf. Sa fonction était de chauffer l'air compressé entrant dans les deux turbines de façon à ce qu'il puisse exploser au-dehors avec une

force de quelque 20.000 kilogrammes, force suffisante pour lancer les 100 tonnes du bombardier à une vitesse de 1.300 kilomètres à l'heure à travers l'air raréfié de la stratosphère. L'énergie ainsi produite par le réacteur nucléaire équivalait à 470.000 chevaux, puissance suffisante pour alimenter une usine électrique destinée à subvenir aux besoins d'une cité de 100.000 habitants.

Lors de l'atterrissage, le A-Plane, monté sur rails, pénétrait dans le double hangar. Son avant s'encastrait dans la seconde chambre et, alors seulement, les manipulations pouvaient commencer. Toutes les manœuvres nécessaires au changement de la charge d'uranium étaient accomplies dans la première chambre par des grues-robots munies de grappins et commandées à partir d'une salle complètement isolée par des boucliers de plomb et prenant vue sur la première chambre par un périscope et une antenne de télévision.

Après chaque vol, une grue déplaçait l'œuf atomique et le plongeait dans une piscine pleine d'eau bloquant la radioactivité. Après l'immersion du réacteur, les hommes d'équipage pouvaient sans danger quitter le cockpit encastré dans la seconde salle et gagner l'extérieur par un tunnel creusé à travers la montagne.

C'est dans ce décor, sorti tout droit, semblait-il, de quelque récit de fiction scientifique, que Morane passa les premières semaines de sa captivité. Au danger des redoutables radiations s'ajoutait, pour lui, celui de se voir découvert, et chaque minute se passait dans une surveillance constante de ses moindres gestes, de ses moindres réactions. Si l'un des gardes chargés de la surveillance des robots humains découvrait sa feinte, il ne manquerait pas d'en avertir le professeur Wiener et, cette fois, Bob n'échapperait pas au terrible sérum.

Au cours de ces jours passés à la base atomique, Morane avait pu étudier à son aise le comportement des zombis afin de pouvoir imiter parfaitement ceux-ci. Certes, ces épaves humaines agissaient à la façon de machines, mais elles pouvaient cependant être employées à des besognes nécessitant, sinon de l'intelligence, du moins un certain doigté. On les employait par exemple aux manipulations qui, dans les hangars aux bombardiers atomiques, ne pouvaient être accomplies par les grues. La plupart de ces zombis

continuaient à pratiquer, par automatisme, leur ancien métier, et ils semblaient avoir gardé intacte toute leur habileté professionnelle.

Ces travailleurs préposés à la base aérienne, et Morane avec eux, dormaient dans un vaste local situé à l'intérieur même de celle-ci. Énorme dortoir où les lits, composés d'un cadre métallique sur lequel était tendue une feuille de matière plastique, s'alignaient sur deux rangées. Le soir, après une journée d'écrasant labeur, ces malheureux se couchaient pour trouver un repos momentané et, à l'aube, le travail reprenait. Un travail de damnés, se perpétuant à l'infini, comme à travers les sept cercles de l'enfer.

Un jour, Morane perdit sa montre. Mais, bien qu'il y tînt, car c'était une vieille compagne d'aventure, il ne s'en soucia pas davantage. Une seule préoccupation le tourmentait : découvrir un moyen de tromper la surveillance de ses gardiens et de fuir cette Oasis de malheur. D'ailleurs, qu'aurait-il fait d'une montre ? Par mesure de précaution, il avait laissé la sienne s'arrêter ; un robot humain n'avait guère besoin, en effet, de connaître l'heure. Le seul fait d'être surpris en train de remonter cette montre pouvait éveiller la méfiance des gardiens et, par conséquent, celle du professeur Wiener.

Pourquoi Bob se serait-il d'ailleurs soucié de la disparition de sa montre ? Toute son existence se situait à présent hors du temps…

*

* *

Ce soir-là comme tous les autres soirs – il y avait un mois à présent qu'il se trouvait prisonnier à l'Oasis K –, Bob regagna sa couche dans le grand dortoir. Au fil des jours, le découragement s'était lentement emparé de lui, et il désespérait de réussir jamais à quitter cet horrible endroit. De plus en plus, il se sentait tenté d'avouer sa supercherie à ses gardes. Prévenu, le professeur Wiener lui ferait alors une nouvelle injection de sérum. Cette fois, il deviendrait vraiment un zombi et, en même temps, avec l'anéantissement de sa personnalité, il trouverait un oubli total.

Avec une joie sourde, Morane souleva la couverture de laine grossière recouvrant sa couche. Dans quelques instants, quand les lumières s'éteindraient, il pourrait enfin se détendre, interrompre cette comédie qui, peu à peu, se changeait en un intolérable supplice, être enfin lui-même…

Soudain, Bob sursauta. Sous la couverture, un objet brillant était posé. Aussitôt, il reconnut sa montre. Comment était-elle venue là ? Quelques jours plus tôt, elle avait inexplicablement disparu et, maintenant, elle réapparaissait plus inexplicablement encore. Sans doute avait-elle intéressé l'un de ses compagnons. Celui-ci, après s'en être amusé comme un enfant, la lui avait alors restituée.

Rapidement, après s'être assuré de ne pas être surveillé, Bob fixa la montre à son poignet gauche. Au fond de lui-même, il se sentait heureux de l'avoir retrouvée, car elle était un peu comme une amie pour lui. Sa seule amie dans cette existence de damné qu'il était condamné à mener depuis son arrivée à l'Oasis.

D'un geste machinal, Morane s'était mis à actionner le remontoir, mais il s'aperçut vite que celui-ci tournait fou. Il haussa les épaules. Sans doute le ressort était-il brisé…

La lumière venait de s'éteindre. Après s'être rapidement dépouillé de ses vêtements, Bob s'étendit sur sa couche. Le bras gauche replié sous la tête, il demeura les yeux grand ouverts dans le noir, à remuer ses pensées… S'il avait pu retourner un peu plus d'un mois en arrière dans le temps, à l'hôtel Lyautey, lorsque le colonel Jouvert était venu lui rendre visite en compagnie du major Clark, comme tout changerait, comme il éconduirait poliment les deux agents secrets en leur prodiguant ses regrets. Tous ses regrets… Mais, hélas, il avait accepté la mission qu'on lui confiait, et elle l'avait mené à cette impasse où il se débattait à la façon d'un insecte capturé à la glu. Jouvert lui avait demandé de gagner l'Oasis K et d'essayer de savoir ce qui s'y tramait. Bob, bien malgré lui, il devait l'avouer, était parvenu à cette Oasis K, et il savait à présent ce qui s'y tramait. Pourtant, il se trouvait dans l'impossibilité de regagner El Koufra et de transmettre ses renseignements à Jouvert. Dans le monde cruel et inhumain où il s'était fourvoyé, le monstrueux professeur Wiener menait le jeu. Morane était devenu un infime

rouage de l’extravagante machine qu’était l’Oasis K, et il pouvait disparaître à n’importe quel moment sans que cette machine ne cessât de fonctionner comme auparavant.

Si seulement Morane avait possédé un allié dans la place, peut-être aurait-il pu parvenir à s’échapper. Mais il n’y avait personne. Il se trouvait livré à lui-même et impuissant. Il y avait bien Bory, qui à Alger, l’avait appelé à son secours, pour le précipiter aussitôt dans cette aventure désespérée. Pourtant, Bob ne devait plus compter sur son ancien condisciple. Ce dernier était retombé au pouvoir du professeur Wiener, et sans doute n’avait-il plus maintenant qu’une pensée : épargner sa propre vie, et cela en dépit de toute considération d’amitié ou de reconnaissance…

Lentement, le sommeil gagnait Morane. Épuisé par une journée de labeur et de continuelle tension nerveuse, il sombra dans une douce torpeur qui, pour lui, était pareille à une délivrance. Et, à travers cette torpeur, il entendit une voix disant, dans un souffle :

— Bob, Bob, m’entends-tu ?… Bob, Bob, m’entends-tu ?

Il sursauta, à nouveau éveillé, et la voix disait encore à son oreille :

— Bob, Bob, m’entends-tu ?

Morane chercha autour de lui, scrutant l’obscurité pour y déceler une présence, mais il n’y avait personne. Alors, cette voix, d’où venait-elle ? Existait-elle uniquement dans son imagination ? Mais le murmure reprit :

— Bob, je t’appelle… M’entends-tu ? Je t’appelle…

Cette voix résonnait à l’oreille de Morane, comme si l’être invisible était tout près, étendu sur sa propre couche. Et, tout à coup, Bob comprit. Il avait la main gauche repliée sous sa tête, et sa montre était attachée à son poignet. Il appliqua directement la montre contre son oreille. Presque aussitôt, la voix reprit :

— M’entends-tu, Bob ? M’entends-tu ?…

À présent, Morane en était sûr. C’était sa montre qui parlait, et cette montre possédait la voix de Claude Bory…

Chapitre XIII

Morane était maintenant revenu de sa surprise. La montre toujours appliquée contre son oreille, il continuait à écouter, tous les nerfs tendus.

— Bob, Bob, dit encore la montre. C'est moi, Claude… Je t'appelle… Si tu m'entends, tire sur le remontoir et réponds-moi…

Pendant un long moment, Morane scruta les ténèbres autour de lui, mais personne ne bougeait dans le dortoir, et il entendait les respirations régulières de ses compagnons de travail, plongés dans un lourd sommeil. Quant aux gardes, ils se trouvaient au-dehors, et la voix, à peine un murmure, ne pouvait parvenir jusqu'à eux…

Complètement enfoui sous sa couverture, Bob tira le remontoir de la montre, comme le lui recommandait Bory. Appliquant alors la montre contre ses lèvres, il murmura :

— Je t'entends, Claude… Parle sans crainte… Over…

Il repoussa le remontoir et collant à nouveau la montre contre son oreille, écouta encore :

— Je te parle du centre de cybernétique, expliqua Bory, où j'ai été réintégré après avoir regagné la confiance du professeur Wiener. J'ai feint d'épouser complètement ses idées et d'accepter de collaborer totalement avec lui. Mais, en réalité, je cherche le moyen de nous tirer d'ici et de compromettre définitivement les plans de ce misérable. Je t'ai fait voler ta montre par un ouvrier travaillant en liaison avec le centre de cybernétique et la base atomique, et je te l'ai fait restituer de la même façon. Entretemps, j'ai transformé cette montre en un minuscule poste émetteur-récepteur de radio[3]. J'en possède un autre, en tous points semblable. Grâce à eux, nous pourrons, à partir de maintenant, communiquer entre nous chaque soir. Sois sans crainte, nos conversations ne risquent pas d'être interceptées, car nos postes fonctionnent sur une longueur d'onde extrêmement courte, qui n'est guère utilisée à l'Oasis. Over…

Morane tira une fois encore le remontoir de la montre et, mettant celle-ci à proximité de ses lèvres, demanda :

— Comment se fait-il que le sérum n'ait pas agi ? Pourtant, le professeur Wiener me l'a bien injecté… Over…

À nouveau, il reporta la montre contre son oreille, le remontoir poussé. Dans le poste minuscule, il y eut une sorte de grésillement qui, peut-être, était un bruit de rire.

— Wiener a seulement cru t'injecter le sérum, mon vieux Bob. Mais c'est moi, ne l'oublie pas, qui lui ai tendu la seringue. Au lieu de la remplir de sérum, je l'avais remplie de morphine, et c'est cette morphine que Wiener t'a injectée. Quand tu t'es réveillé dans la petite salle capitonnée, c'est encore moi qui, par l'intermédiaire de l'interphone, t'ai conseillé de jouer la comédie. Je n'ai pu te donner d'explications, car je jouissais de fort peu de temps, et Wiener pouvait faire irruption dans le laboratoire d'un moment à l'autre. Par la suite, il m'a fallu m'affranchir de la surveillance dont on m'entourait, regagner la confiance du professeur et, enfin, trouver le moyen de te contacter. À présent, c'est chose faite. Surtout, veille à ce qu'aucun accident ne survienne à ta montre, car nous perdrions tout moyen de nous concerter afin d'établir un plan de fuite… Over…

Une brusque allégresse avait empoigné Morane. Maintenant, il possédait un allié dans la place. Avec l'aide de Bory, peut-être parviendrait-il à quitter cette infernale Oasis…

— Il nous faut sortir d'ici, Claude, murmura-t-il dans le minuscule émetteur, il nous faut sortir d'ici… Prévenir le colonel Jouvert de ce qui se trame… Nous connaissons, nous, les armes, à la fois offensives et défensives, dont dispose Wiener. En s'aidant de nos renseignements, peut-être pourra-t-on parvenir à en trouver la parade avant qu'il ne soit trop tard. Over…

— Je crains qu'il ne soit difficile d'annihiler les effets du champ de force, fit remarquer Bory. Tant que ce champ de force demeurera efficace, l'Oasis K, elle, sera invulnérable et ses avions atomiques pourront, sans danger, aller bombarder n'importe quel point du globe. Over…

— Tant pis pour le champ de force, dit Morane. Ce qu'il faut avant tout, c'est filer loin d'ici, sauver nos deux vies. De toute façon,

nous ne pouvons prêter notre concours au plan scélérat de Wiener. Si je dois mourir, je préfère que ce soit hors de l'Oasis… Over…

Claude Bory ne répondit pas immédiatement. Finalement pourtant, il déclara :

— Tu as raison, Bob, nous devons avant tout quitter cet endroit… Mais comment ? Toutes les voies d'accès à l'Oasis sont sévèrement surveillées et des avions patrouillent sans cesse au-dessus du désert. En fuyant, nous serions découverts à coup sûr. Over…

— Si nous pouvions quitter l'Oasis elle-même, fit Morane à son tour, et atteindre le campement touareg de Saïd Moussa, celui-ci nous aiderait à gagner le nord. Qu'en penses-tu ? Over…

— Ce que j'en pense ? Rien de bon… Pour nous aider, Saïd Moussa devrait organiser une caravane. Celle-ci serait infailliblement repérée par les chasseurs aériens de la base et détruite… Non, Bob, ce serait courir trop de risques. En tentant de fuir de cette façon, nous avons quatre-vingt-dix-neuf pour cent de chance d'échouer… Over…

— Que proposes-tu alors ? interrogea Morane.

À nouveau, Bory hésita avant de répondre :

— Je ne possède pas encore de plan précis. Il faut me laisser le temps, et je finirai bien par trouver le moyen de jouer un tour quelconque à ce forban de Wiener. Alors, nous pourrons filer en toute sécurité. En attendant, continue à feindre. Chaque soir, quand cela me sera possible, je me mettrai en communication avec toi… Bonne chance… Over…

L'entretien était terminé. Morane émergea de dessous la couverture et, une nouvelle fois, s'assura de n'être pas épié. Alors, il se détendit. La confiance lui était revenue, et ce serait avec un courage renouvelé qu'il continuerait, dans les jours à venir, à jouer son rôle de zombi. Au bout de cette dernière épreuve, il y aurait peut-être la délivrance. Bory connaissait parfaitement les habitudes de l'Oasis et, en outre, il disposait de moyens que lui, Bob, dans la situation précaire où il se trouvait, ne possédait pas.

Du bout des doigts, Morane toucha sa montre. Sa bonne vieille tocante, lumineuse, étanche et anti-choc, qu'il traînait avec lui depuis bien des années déjà, sous tous les climats, des jungles de

Nouvelle-Guinée à celles d'Amazonie, d'île en île à travers les Antilles et le Pacifique, en Amérique Centrale, en Asie et partout où il avait, jusqu'à ce jour, trimbalé son incurable bougeotte. Elle avait résisté à toutes les épreuves mais, cette fois, elle était bien morte. Vidée de son mécanisme, elle n'était plus qu'un simple camouflage. Jamais plus, ses aiguilles ne tourneraient et, pourtant, elle était à Bob plus précieuse que jamais. Bientôt, au lieu de lui indiquer l'heure, elle lui montrerait, peut-être, le chemin de la liberté…

*

* *

Presque chaque nuit à présent, Claude Bory se mettait en communication avec Morane. Mais, malgré les propos échangés, les deux hommes ne semblaient pas devoir quitter l'Oasis K dans un avenir très rapproché. Depuis quelque temps, en effet, pour des raisons qui échappaient encore à Bory, la surveillance aux abords de la base avait été renforcée et, jamais peut-être, les installations de radar n'avaient encore fonctionné avec autant de vigilance.

Que signifiait ce redoublement de précautions ? Ni Morane ni Bory n'auraient pu le dire avec certitude.

Bob se demandait si son manège n'avait pas été découvert. Pourtant, il ne le pensait pas vraiment. Non seulement rien, dans le comportement de ses gardes, ne semblait révéler qu'il eût été démasqué, mais en outre Wiener n'aurait pas, pour un seul homme, déployé un tel luxe de précautions. Il suffisait en effet de quelques gardiens solidement armés et, malgré tout son courage, Morane se serait trouvé réduit à l'impuissance.

Reliés seulement par le fragile lien de leurs montres-radio, Bob et Claude Bory devaient donc se contenter de demeurer dans l'expectative, en attendant le moment où, enfin, la vigilance de Wiener se relâchant, un moyen s'offrirait à eux de gagner le désert et, de là, le nord et Alger. Cependant, Morane, qui avait cru recouvrer rapidement sa liberté, commençait à nouveau à perdre patience, et il fallait toutes les exhortations de Bory pour parvenir à lui faire conserver son calme et le contrôle de ses actes.

Au soir du dixième jour cependant, la situation parut évoluer. Toute la journée, Morane et ses compagnons avaient travaillé dans le hangar de l'un des bombardiers atomiques. Celui-ci, après une soigneuse révision menée par des experts, avait été mis en état de vol. Le monstrueux œuf de métal contenant le noyau de matière fissible, avait été hissé à bord et la soute chargée d'une bombe atomique de type classique, dans le genre de celle qui, jadis, avait détruit Hiroshima et Nagasaki.

Durant toute cette journée, Morane s'était demandé quel était le but de cette préparation minutieuse. Il craignait que le professeur Wiener n'eût déjà décidé de commencer son action contre Paris, Londres ou New York. Pourtant, s'il en avait été ainsi, le bombardier n'eût pas été chargé d'une simple bombe A de type classique, impuissante à raser totalement une grande capitale, mais plutôt d'un engin à hydrogène. Ce soir-là cependant, quand Bory se mit en communication avec lui, Bob se rendit compte que ses craintes n'étaient guère vaines. L'après-midi même, Wiener avait réuni les principaux chefs des sections scientifiques et militaires de la base et leur avait fait part de sa décision de passer sans retard à l'attaque, non pas encore contre Paris, Londres ou New York, mais contre Alger, qu'une bombe atomique de modèle classique suffirait à anéantir. Avant tout, le maître de l'Oasis K voulait s'assurer la mainmise sur l'Afrique et sur ses prodigieuses ressources en matières premières et, particulièrement, sur les prodigieux gisements d'uranium du Congo Belge. De là, il pourrait ensuite étendre son emprise vers l'Europe, puis vers l'Amérique et l'Asie.

— Il nous faut tenter quelque chose, fit Claude Bory. N'importe quoi… Dans quelques heures, profitant de la nuit, le bombardier atomique prendra son vol et, en un coup d'aile, gagnera Alger. Alors, il sera trop tard. Déjà, des milliers de personnes auront payé de leur vie la criminelle tentative de Wiener…

— Faire quelque chose ! Mais quoi ? demanda Morane. Un bombardier atomique ne se capture quand même pas comme un vulgaire moineau de Paris, en lui mettant du sel sur la queue. Ah ! si au moins nous pouvions nous emparer d'un avion de chasse, peut-être pourrais-je courir le risque de tenter d'abattre le A-Plane aussitôt

après son décollage… Mais où se procurer cet avion ? Tous les hangars sont gardés, et il nous serait impossible de pénétrer dans l'un d'eux, d'en sortir un Sabre et de prendre l'air sans être aperçus et abattus aussitôt… Over…

Là-bas, du côté de Bory, il y eut un long silence, et Bob devina que son ami tentait de trouver une solution au problème. Finalement, la voix de Bory retentit à nouveau.

— Écoute, Bob, fit-il, peut-être y a-t-il un moyen de tout résoudre. Sur le côté de la colline où sont aménagés les hangars des bombardiers, existe un champ d'atterrissage d'entraînement dont, il y a quelques mois, avant la prise du pouvoir par Wiener, on usait pour instruire de nouveaux pilotes sur des Tunderjet à doubles commandes. Ces hangars doivent être à peine gardés à l'heure actuelle et peut-être pourrions-nous y accéder. Il nous suffirait de nous emparer d'un Tunderjet et de nous envoler. Comme je puis circuler à ma guise à travers la base, il me sera relativement aisé de gagner le vieux terrain. Une fois là, je ferai faire le plein d'un des Tunderjet. Qu'en penses-tu ? Over…

— Ce que j'en pense ? Pour sûr, c'est là une chose à tenter. Cependant, ne trouvera-t-on pas étrange que tu fasses faire le plein de l'appareil, et cela sans ordre signé du professeur Wiener ? Over…

— Je ne sais pas, rétorqua Bory. C'est là un risque à courir… Les hangars des Tunderjet ne doivent être gardés que par quelques zombis chargés de l'entretien des appareils. Je confectionnerai un faux ordre et imiterai de mon mieux la signature de Wiener. Peut-être les robots humains n'y verront-ils que du feu… Il faudra que, dans une heure, tu t'arranges pour venir me rejoindre au vieux terrain. Évidemment, cela sera moins aisé pour toi, puisque ton dortoir est gardé… Mais tu dois cependant réussir à t'échapper car, ne l'oublie pas, je suis incapable de piloter un avion, qu'il soit à réaction ou non, et le A-Plane ne doit pas parvenir au-dessus d'Alger… Over…

Bob fit la grimace et, après avoir tiré sur le remontoir, reporta la montre à proximité de ses lèvres.

— Compte sur moi, fit-il. Je ferai l'impossible pour te rejoindre. Il faudra bien que je réussisse à m'expliquer avec les gardes du dortoir. Comme tu le sais sans doute, ce ne sont pas des zombis, et il me sera difficile de leur donner le change. Enfin, je m'arrangerai pour leur passer sur le ventre s'il le faut. Mais comment saurai-je qu'une heure s'est écoulée ? Je n'ai pas de montre, ne l'oublie pas. Ou plutôt si, je possède une montre, mais une qui n'en est plus exactement une… Over…

— Il te suffira, à partir de ce moment, de te mettre à compter les secondes. À trois mille six cents, tu t'arrêteras. L'heure se sera écoulée. À bientôt, mon vieux, et bonne chance… Over…

La communication fut interrompue. Morane se gonfla la poitrine d'air et, lentement, se mit à compter, en gardant les yeux grands ouverts dans les ténèbres.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six… Trois mille six cents secondes et, au-delà, la liberté… ou la mort.

Chapitre XIV

Trois mille cinq cent quatre-vingt-quinze. Quatre-vingt-seize. Quatre-vingt-dix-sept, Quatre-vingt-dix-huit. Quatre-vingt-dix-neuf. TROIS MILLE SIX CENTS…

Morane s'arrêta de compter et se redressa sur sa couche. Le moment d'agir était enfin venu, et il se trouvait étrangement calme et dispos. Tout lui paraissait préférable à cette inaction inquiète à laquelle il était condamné depuis des jours, et il se sentait fermement décidé à surmonter coûte que coûte tous les obstacles pouvant se dresser sur sa route.

Longuement, il contempla le rectangle clair, découpé dans le mur d'en face par la porte du dortoir grande ouverte sur la nuit. Près de cette porte, il le savait, se tenait une sentinelle. S'il réussissait à s'en rendre maître, la voie lui serait momentanément ouverte.

Morane aspira une large goulée d'air et fit jouer lentement ses muscles. Dans l'ombre, il sourit. Il avait maintenant cessé d'être un zombi pour redevenir Bob Morane, et celui-ci, quand l'enjeu en valait la peine, savait agir avec rapidité et précision. Bob se leva et, à demi courbé, plus silencieux qu'une ombre, marcha vers la porte. Il l'atteignit et, se collant au chambranle, jeta un rapide coup d'œil au-dehors. La sentinelle était là à quelques mètres, lui tournant le dos. Si Morane l'avait voulu, il eût pu l'assaillir mais, sous la lumière crue de la lune, il risquait d'être aperçu par un autre garde. Ce qu'il fallait, c'était attirer la sentinelle à l'intérieur du dortoir. Là, dans les ténèbres, il n'aurait aucune peine – du moins il l'espérait – à la mettre hors de combat.

Du plat de la main, Bob frappa par trois fois la cloison métallique. Le bruit risquait de réveiller quelques-uns des robots humains étendus à l'intérieur du dortoir. Mais les pauvres zombis, après une pénible journée de labeur, dormaient lourdement, et pas un seul

d’entre eux ne broncha. Le garde, lui, avait entendu, car le bruit de ses pas se rapprochait.

Morane se colla contre la muraille. Tapi dans l’ombre, tous les muscles contractés, il se tenait prêt à agir. Le garde se trouvait maintenant dans l’encadrement de la porte, et le rayon de sa torche électrique fouilla le dortoir. Qu’il tournât cette lampe vers Bob, et tout pouvait être manqué. Cependant il n’en fit rien et avança de quelques pas à l’intérieur de la salle, inspectant le double alignement des lits.

À la façon d’un fauve, Morane bondit. Son bras gauche entoura le cou de l’homme et, tandis qu’il lui appuyait un genou au creux des reins, du poing il lui compressait le sinus carotidien, empêchant ainsi le sang de parvenir encore au cerveau. La sentinelle se débattait, mais Bob savait que, s’il parvenait à maintenir sa prise pendant quelques secondes, il triompherait. Et, soudain, il sentit l’homme mollir sous son étreinte. Bob attendit encore, puis lâcha son adversaire. Celui-ci tomba à genoux et, totalement privé de connaissance, s’allongea à plat ventre sur le sol.

Cette courte lutte avait eu lieu sans bruit. Bob récupéra la torche électrique tombée à terre et l’éteignit. Ensuite, il revint au garde et, le saisissant à bras le corps, le souleva et le porta jusqu’à son propre lit, où il l’allongea. Déchirant alors la veste du garde, il entreprit de bâillonner ce dernier et de l’attacher par les poignets et les chevilles aux montants du lit. Puis il déplia la couverture sur lui. De cette façon, le garde serait incapable de donner l’alarme ou de se laisser rouler au bas du cadre pour se traîner au-dehors, où il pouvait être aperçu par une autre sentinelle. Étendu sur le lit et dissimulé par la couverture, il devenait un dormeur parmi les autres, couchés dans l’alignement du dortoir.

Pendant un moment, Morane demeura aux aguets, mais la courte lutte l’ayant opposé à la sentinelle semblait être passée inaperçue. Rassuré, il s’avança à nouveau vers la porte et se glissa au-dehors. Tapi derrière un angle du bâtiment, il inspecta les alentours. Aucun autre garde n’était visible, mais, là-bas, le A-Plane qui venait d’être équipé avec tant de soin, avait été sorti de son hangar et semblait prêt à décoller.

— Il n’y a pas un seul instant à perdre, murmura Bob. Il faut que Bory et moi ayons pris l’air avant le bombardier, sinon tout sera perdu… Pourvu que Claude ait réussi à pénétrer sur le vieux terrain d’entraînement.

Bob se souvenait de la confiance dont, tout à l’heure, son ami faisait preuve. Mais il savait par expérience que, dans toute entreprise de ce genre, il fallait compter avec l’imprévu…

Déjà Morane se dirigeait vers les hangars des Tunderjet, qui se profilaient là-bas, sur le côté de la colline. L’étendue de terrain qui l’en séparait semblait déserte, et Bob envisagea avec plus de confiance la réussite de l’aventure. Le pilotage des Tunderjet lui était familier et il espérait, une fois aux commandes de l’un d’eux, régler le sort du A-Plane avant que celui-ci n’ait pris de l’altitude.

Morane se trouvait à mi-chemin du terrain d’entraînement quand il se rendit compte qu’une activité insolite y régnait. Les Tunderjet avaient été tirés de leurs hangars et s’alignaient au-dehors, prêts semblait-il à prendre la piste. Entre leurs fuseaux argentés, des formes humaines s’affairaient… « Que se passe-t-il ? » se demanda Bob avec inquiétude. Déjà, il prévoyait quelque contretemps qui allait les empêcher, Bory et lui, de réaliser le plan audacieux conçu une heure plus tôt…

Bifurquant vers la droite, Morane se dirigea vers l’arrière des hangars afin de trouver refuge dans leur ombre, car la lune éclairait toute chose avec une sinistre précision. Il atteignait le premier hangar quand une silhouette se dressa soudain devant lui. Était-ce Bory ? L’homme paraissait trop grand et trop massif pour cela et, en outre, il portait une combinaison et un casque de pilote de l’Oasis K. Il tourna légèrement la tête et son visage, découvert par le masque respiratoire abaissé, fut éclairé en plein par un rayon de lune. Un visage aux traits figés et aux yeux fixes. Morane reconnut un zombi. Pourtant, cette fois, il ne s’agissait pas de quelque paisible travailleur. Comme les soldats, les pilotes-robots étaient fanatisés par les slogans de Wiener et, oubliant que le biologiste était le seul responsable de leur abrutissement, ils n’auraient guère hésité à se jeter au feu pour lui s’il le fallait…

Le zombi poussa un grognement sourd et s'avança vers Morane, animé selon toute évidence d'intentions hostiles. Bob se demandait quel parti prendre. Il pouvait engager la lutte contre le zombi mais, en agissant ainsi, il risquait d'alerter les gardes. Les robots humains, certains de leurs centres nerveux ayant été détruits, avaient perdu l'usage de la parole. Cependant, ils pouvaient émettre toute une gamme de sons allant du simple grognement aux hurlements les plus stridents. Que le zombi poussât un de ces hurlements, et Bob était infailliblement découvert.

Malgré ce danger, Morane se sentait prêt à courir le risque d'un combat corps à corps, quand une sorte de sifflement étouffé retentit, suivi d'un choc sourd. Le zombi trébucha, battit l'air de ses bras comme s'il voulait se raccrocher à une corde invisible, puis il tomba face contre terre et demeura immobile.

Bob était à peine revenu de sa surprise quand une seconde silhouette se détacha de l'ombre du hangar, Cette fois, il reconnut Bory. Celui-ci s'approcha de Morane et dit à voix basse :

— J'ai l'impression d'être intervenu juste à temps… Heureusement, je me suis souvenu de l'époque de ma jeunesse, quand je n'avais pas mon égal pour faire mouche avec une pierre. Mais il nous faut nous occuper de ce client…

Les deux hommes tirèrent le zombi, toujours inanimé, à l'ombre du hangar et, après l'avoir dépouillé de son uniforme de pilote, entreprirent de le ligoter et de le bâillonner. Quand cette besogne fut achevée, Bob se tourna en direction des pistes d'atterrissage.

— Que se passe-t-il là-bas ? interrogea-t-il. Tu m'as dit tout à l'heure que ce terrain ne servait plus et, non seulement il grouille de monde, mais, en outre, les Tunderjet me semblent prêts à prendre l'air…

— Je le sais, fit Bory. Nous avions compté sans la vanité de Wiener. Il veut que le A-Plane, au moment de s'envoler vers Alger, soit escorté par tout ce qui peut voler dans l'Oasis. Voilà pourquoi les Tunderjet ont été, pour la circonstance, sortis de leurs hangars…

— Je vois… Une sorte de vol triomphal…

— C'est cela tout juste. Tout le personnel volant est réquisitionné. Wiener aime faire les choses en grand. Ainsi, chacun des Tunderjet,

qui sont à doubles commandes, emportera deux passagers. C'est ainsi que nous pensions partir, souviens-toi, mais, à présent, notre coup est raté…

Morane demeura un long moment silencieux.

— Voire, dit-il enfin. Allons jeter un coup d'œil sur les pistes d'envol…

Ils se coulèrent le long du hangar et, embusqués à plat ventre derrière l'angle du bâtiment, ils purent observer à leur aise les Tunderjet. Ceux-ci, au nombre de six, étaient rangés comme pour la parade et des travailleurs-robots achevaient de faire le plein de carburant et de munitions. Près de chaque appareil, pilote et passager attendaient, vêtus de leur équipement de vol et prêts à monter à bord. Auprès du premier appareil, un seul homme se tenait. À en juger par son allure, ce n'était pas un zombi, mais l'un de ces individus tarés qui avaient accepté de servir librement le professeur Wiener et de l'aider à accomplir ses odieux desseins.

Bob désigna l'homme solitaire à son ami.

— Tu viens de me dire que chaque Tunderjet emportait deux personnes. Pourtant, près du premier d'entre eux, il n'y en a qu'une seule…

— Sans doute son compagnon va-t-il venir le rejoindre d'un instant à l'autre…

Mais Morane secoua la tête.

— Je ne le crois pas, fit-il encore. Ou je me trompe fort, ou justement son compagnon ne viendra pas le rejoindre…

— Que veux-tu dire, Bob ?

Du menton, Morane désigna l'ombre du hangar derrière eux.

— J'ai dans l'idée que ce compagnon est justement le pilote que nous venons de capturer. Il se trouvait équipé tout comme s'il allait prendre l'air. Il se sera écarté, pour tomber sur nous…

Claude Bory hocha la tête.

— Sans doute as-tu raison, Bob, dit-il, mais je ne vois pas très bien à quoi cela nous avance… Aurais-tu un plan quelconque ?

— Peut-être…

Morane se mit à ramper en arrière, suivi de Bory. Quand il fut arrivé près du zombi ligoté, Bob se redressa et dit à l'adresse de son

compagnon :

— Aide-moi à passer ses vêtements…

Après avoir revêtu la combinaison du pilote et coiffé son casque, Morane demanda encore à Bory :

— As-tu un revolver ?

Claude fouilla sous sa veste de toile et lui tendit un gros pistolet automatique, de modèle militaire.

— Prends ceci, fit-il. Mais que veux-tu faire ?… Tu ne vas pas me laisser tomber, j'espère ?…

Bob secoua la tête.

— Ne crains rien, mon vieux Claude, répondit-il. Nous avons décidé de partir ensemble et nous partirons ensemble, ou pas du tout…

Il disposa le masque respiratoire sur le bas de son visage sans le fixer complètement, mais de façon cependant à ce qu'il dissimulât en partie ses traits. Aussitôt, quittant l'ombre du hangar et empruntant cette démarche un peu hésitante et saccadée des zombis, il se mit à avancer en direction du premier Tunderjet…

Ce fut seulement quand Morane arriva tout prêt de lui que le passager solitaire reconnut ne pas avoir affaire à son compagnon. Mais, déjà, il était trop tard. Morane lui braquait son automatique sur la poitrine, en disant :

— Pas un mot, sinon tu le regretteras…

Il y avait un tel accent de menace dans le ton de Morane que l'autre retint le cri d'alarme qui, déjà, lui montait aux lèvres. S'il avait été un robot humain, il eût appelé car les zombis, privés d'imagination, ne connaissaient pas la peur, ou à peine. Mais c'était un homme au cerveau intact, et l'instinct de conservation le commandait.

— Tourne-toi, dit encore Bob d'une voix sèche, sans presque bouger les lèvres, et marche vers le hangar.

Il avait dissimulé l'automatique dans la poche de la combinaison, mais il continuait à le tenir braqué, bien décidé à faire peur à travers le vêtement si l'homme tentait de s'échapper ou de donner l'alarme. Sur leur passage, ils croisaient des travailleurs-robots, mais ces

derniers ne semblaient guère prendre garde à eux. Pour ces êtres à demi déments, ils étaient deux pilotes comme tous les autres…

Morane et son captif rejoignirent Bory sans rencontrer la moindre difficulté. À présent, Claude semblait avoir compris où voulait en venir son compagnon, car, aussitôt, il obligea le prisonnier à se dépouiller de ses vêtements de vol et, aidé par Bob, le ligota et le bâillonna à son tour… Ils venaient de terminer cette besogne quand, soudain, une sorte de plainte stridente, venant du côté des hangars aux bombardiers atomiques, déchira le silence de la nuit.

— Le A-Plane, dit Bob. Ils ont mis les turbines en marche. Sans doute ne va-t-il plus tarder à décoller à présent. Vite, endosse ces vêtements, Claude, sinon nous allons manquer le coche…

Secondé par Morane, Bory passa la combinaison et se coiffa du casque de vol.

— Mettons directement nos masques respiratoires, dit Bob. De cette façon, nous ne risquerons pas d'être reconnus…

Là-bas, la plainte du A-Plane s'était changée en un hurlement et, un peu partout, des chasseurs prenaient la piste. Déjà, pilotes et passagers grimpaient à bord des Tunderjet, et les tuyères commençaient à cracher leurs jets de gaz brûlant. Deux Sabres passèrent à vitesse réduite au ras des hangars.

Morane et Bory atteignirent le premier Tunderjet, qui attendait toujours ses passagers et, aidés par les travailleurs-robots, se hissèrent à bord. Le cockpit était à peine refermé qu'une sorte de monstrueuse vibration secoua l'air et, tel un gigantesque rapace argenté, le A-Plane prit l'air. Il passa devant la lune qu'il dissimula un instant derrière son large empennage triangulaire. L'un après l'autre, les Tunderjets s'élançaient à vitesse réduite sur la piste bétonnée et décollaient.

Là-bas, à la limite du champ, le A-Plane vira, prit la direction du nord et, pointant son nez effilé vers les étoiles, commença à monter doucement.

— On y va ! hurla Morane dans le laryngophone. S'agira de se tenir ferme, mon vieux. Ça va chauffer avant longtemps…

Il mit les gaz, et le Tunderjet roula aux freins le long de la piste. Quand il jugea avoir parcouru une distance suffisante, Bob poussa la

turbine au régime de montée et décolla l’appareil qui bondit en plein ciel…

Chapitre XV

Devant le Tunderjet, le A-Plane grimpait régulièrement pour atteindre son altitude de croisière de vingt mille mètres, où il se stabiliserait. Pourtant, l'appareil monté par Morane et Claude Bory se rapprochait rapidement du bombardier géant. Autour des deux appareils, les autres chasseurs de l'escorte, Sabre, Tunderjet et Coléoptère dansaient et virevoltaient tels de grands insectes métalliques.

La main crispée sur le stick et le doigt prêt à presser la détente des canons, Morane attendait d'entrer en action. Sans doute vivait-il maintenant les minutes les plus exaltantes de sa vie pourtant fertile en émotions. Les minutes les plus exaltantes et les plus dangereuses aussi, car il s'agissait d'intercepter le A-Plane malgré les chasseurs qui l'entouraient et qui ne manqueraient pas de réagir aussitôt.

— Crois-tu t'en tirer, Bob ? interrogea Bory dans le laryngophone. Il ne faut pas que le bombardier s'échappe. Tu m'entends, il ne faut pas !…

Morane serra les dents et ne répondit pas. « Bien sûr, pensa-t-il, il ne faut pas qu'il s'échappe. Mais qu'arrivera-t-il ensuite, quand je l'aurai descendu, si j'y parviens ? Nous aurons tous les chasseurs sur le dos et, alors, bonsoir la compagnie… »

Malgré cela, il ne pensait pas un seul instant à reculer. Il se retrouvait au combat, et c'était tout. Pendant la guerre, quand on lui disait : « Il faut faire cela ! », il le faisait, même s'il avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'y rester. Cette fois, il s'était donné un ordre à lui-même et il irait jusqu'au bout… D'ailleurs, maintenant plus que jamais, le jeu en valait la chandelle, car le sort de l'humanité tout entière dépendait peut-être de sa réussite.

Le Tunderjet était à présent arrivé à hauteur du bombardier géant. D'un élan, il le survola, puis le dépassa…

— Claude, dis ta prière ! hurla Morane dans le laryngophone. Mieux vaut ne pas risquer de se réveiller en enfer… Accroche-toi…

L'appareil opéra un brusque rétablissement en demi-boucle suivi d'un demi-tonneau, un *immelmann* classique qui le ramena face au bombardier. Le Tunderjet, lancé à toute allure, se rapprochait dangereusement de l'appareil géant, comme s'il voulait l'aborder. Tous les muscles tendus, Bob surveillait le A-Plane, dont l'avant grandissait sans cesse dans le collimateur de ses canons.

— Je dois m'approcher tout près, murmura-t-il, tout près. Si je le manque au premier coup, ils useront du champ de force et tout sera fichu…

À présent, le cockpit du bombardier occupait tout le champ du collimateur. Bob attendit encore quelques fractions de seconde, puis, au moment précis où le pilote du A-Plane opérait un virage brusque pour éviter la collision, il ouvrit le feu de tous ses tubes. Mais déjà, les deux appareils s'étaient croisés et dépassés. Bob, opérant un nouvel *immelmann,* se lança dans le sillage de son adversaire. Le A-Plane semblait en difficulté et il roulait de gauche à droite, comme sous l'effet du vent.

« Pourvu qu'ils ne mettent pas le champ de force, pensa Bob. Mais peut-être en sont-ils incapables. M'ont l'air d'avoir solidement du plomb dans l'aile. » Cette fois, c'était le haut gouvernail de direction, en forme d'aileron de requin, qui se découpait dans le collimateur. À nouveau, Bob ouvrit un feu d'enfer et, soudain, le A-Plane se cabra, pour se retourner en vol inversé et piquer vers le sol, en direction de l'Oasis qu'il venait de quitter.

Dans le laryngophone, la voix de Bory jeta :

— Attention, à gauche…

Un Sabre de l'escorte fonçait sur le Tunderjet. Bob vira court, faisant glisser son appareil pour échapper de justesse à la rafale de son adversaire.

Il se redressa mais, brusquement, un second Tunderjet jaillit de la nuit et s'élança à son tour à l'attaque. Cette fois, Bob s'en tira par une vertigineuse chandelle. Pourtant, il savait que, bientôt, tout serait fini. Il pourrait à la rigueur échapper à deux ou trois adversaires, mais non à la chasse tout entière. Déjà, le Tunderjet

ennemi revenait avec une hargne qui étonna Morane. Celui-ci l'encadra dans son collimateur, prêt à lui envoyer une giclée de ses canons… Et soudain le ciel tout entier parut exploser. Une grande lueur rouge chassa les ténèbres, tandis qu'un souffle embrasé passait et balayait les appareils comme de vulgaires fétus de paille…

Pendant un moment, Morane crut que son Tunderjet venait d'exploser, mais il fut vite détrompé, car la grande lueur rouge venait du dehors, semblait issue de la nuit elle-même. Pourtant, elle ne dura que le temps d'un éclair. Le Tunderjet se stabilisa, réagit aux commandes. Bob se détendit et demanda dans le laryngophone :

— Entier, Claude ?

Il n'eut pas de réponse. Alors, il se retourna, pour apercevoir son compagnon qui, comme halluciné, fixait un point du ciel à travers le plexiglas du cockpit. Morane regarda lui aussi et ne put réprimer un sursaut de surprise mêlée d'horreur. Dans la nuit, un grand champignon de fumée montait du sol, de l'endroit même où, quelques instants plus tôt encore, s'élevait l'orgueilleuse Oasis K. Le A-Plane, en se retournant, s'était abattu au centre même de la base, et le choc, opérant la brusque fission de l'uranium, avait fait éclater la bombe atomique que l'appareil portait dans ses flancs…

*

* *

Comme saisi d'une sorte d'ivresse, Bob faisait décrire au Tunderjet de vastes cercles autour de ce qui, peu de temps auparavant, était l'Oasis K, ce témoignage redoutable de la mégalomanie des hommes. Au-dessus de la base dévastée, le grand champignon de fumée radioactive s'évasait de plus en plus et gagnait sur le ciel à la façon d'un énorme chancre.

Le premier, Morane retrouva la parole.

— Encore un peu, dit-il, et nous étions grillés. Si nous avions été plus près de la base, nous flambions comme une crêpe…

N'obtenant toujours pas de réponse, il dit encore :

— J'espère ne pas te retrouver cuit à point, Claude ?

Cette fois, la voix de Bory lui parvint, tremblée.

— Je pense à l'Oasis, Bob, et à toute cette science à jamais perdue…

Morane haussa les épaules.

— Le monde n'a pas besoin de l'Oasis K, ni de sa science, fit-il avec humeur. Les hommes s'en sont passé pendant des millénaires et, s'ils pouvaient s'en passer pendant des millénaires encore, ce serait une réelle bénédiction… D'ailleurs nous n'y pouvons rien. Nous devions à tout prix abattre ce satané bombardier. Ce n'est pas notre faute s'il est allé s'écraser au beau milieu de l'Oasis…

En lui-même, il songeait avec amertume à ces êtres qui avaient péri, victimes comme tant d'autres de l'aveuglement et de la folie des hommes, leurs semblables. Mais ils étaient comme un holocauste offert en échange de la vie d'autres êtres, beaucoup plus nombreux encore, et auxquels des jours d'indicible terreur venaient d'être épargnés. D'ailleurs, Bob ne se sentait pas coupable. Il lui fallait abattre le A-Plane ; il l'avait abattu, et le hasard avait fait le reste.

Du regard, Bob inspectait la nuit, cherchant les autres avions de chasse, mais il n'en aperçut aucun. Certains avaient sans doute été balayés et jetés au sol par l'explosion, et les autres avaient fui…

Plus rien ne retenait à présent Morane, ni Bory, sur les lieux de la catastrophe.

— Nous allons tenter de gagner El Koufra, dit Bob dans le laryngophone. Une fois là, il nous sera aisé d'atteindre Alger…

Mais il ne put entendre la réponse de son compagnon. Un autre appareil avait soudain jailli des ténèbres et fonçait dans leur direction. Morane reconnut un Tunderjet. Peut-être était-ce celui-là même qui, tout à l'heure, juste avant l'explosion, les avait attaqués…

« Que se passe-t-il ? se demanda Bob. Le joli feu d'artifice auquel nous venons d'assister ne m'a pas l'air d'avoir à jamais dégoûté ce confrère de la corrida… »

Des flammes apparurent au ras des ailes de l'appareil assaillant, et les balles percèrent l'un des flancs du Tunderjet qui se mit soudain à vibrer. Mû par un réflexe, Bob se dégagea en chandelle, se laissa glisser, pour revenir aussitôt sur le flanc de l'adversaire. Il

se savait presque à court de munitions et ne devait tirer qu'à coup sûr. L'avant du Tunderjet ennemi se découpa dans le collimateur, et Bob lâcha une courte rafale.

L'adversaire, fort mal en point, sans doute, descendit vers le sol, laissant aller une longue traînée de fumée derrière lui. Morane plongea à sa suite, prêt à l'achever s'il faisait mine de se redresser pour amorcer une nouvelle attaque. Mais l'autre, gravement touché, percuta au sol.

Un claquement sec retentit soudain, et Morane se rendit compte que le revêtement de son aile droite, à moitié haché par les balles de l'appareil assaillant, avait cédé. Bob fit la grimace.

— Adieu El Koufra, dit-il dans le laryngophone. Nous allons devoir nous poser au plus vite, sinon ce sera la culbute…

Et, aussitôt, il pensa : « Saïd Moussa ! C'est notre seule chance de nous en tirer. Pourvu que les Touaregs n'aient pas fui après l'incendie de leurs tentes. Pourvu qu'ils n'aient pas fui… »

Chapitre XVI

Sans doute en raison de ce fatalisme propre à sa race, Saïd Moussa n'avait pas changé l'emplacement de son village. Il avait fait construire de nouvelles tentes au creux des dunes, et une page de l'histoire de la tribu avait été tournée.

Quand Bob posa son appareil parmi les sables, tous les Touaregs se trouvaient réunis à l'entrée du village et, les yeux levés vers le ciel, contemplaient avec un effarement superstitieux, le grand champignon de fumée colorée élargissant sa sinistre silhouette sur l'écran bleu de la nuit. Ces gens simples ne semblaient guère se douter du danger que représentait pour eux le voisinage de cette nuée empoisonnée qui, lentement, étendait son ombre mortelle au-dessus du désert.

Saïd Moussa, suivi de quelques hommes armés de fusils, s'était avancé vers le Tunderjet qui reposait, penché sur une aile, tel un grand oiseau frappé à mort. Morane ouvrit le cockpit et sauta légèrement à terre, imité aussitôt par Bory.

Le chef des Touaregs avait reconnu Bob. Il s'inclina devant lui et le salua à la manière arabe.

— Je suis heureux de voir que tu as pu échapper aux mauvais hommes de cette Oasis du diable, dit-il. Toi et ton ami, soyez les bienvenus au village de Saïd Moussa…

Morane répondit au salut du Targui.

— Je ne suis pas revenu dans ton village pour y demeurer, Saïd, fit-il, mais pour t'emmener vite avec moi, et tous tes hommes en même temps, vers le nord. Il faut fuir sans tarder…

Saïd Moussa parut étonné par les paroles de Morane, et intéressé aussi, car il s'accroupit sur les talons, comme pour un long palabre. Il leva vers Bob son beau visage bronzé sur lequel la lumière de la lune mettait des reflets d'argent.

— Pourquoi Saïd Moussa et ses hommes partiraient-ils ? interrogea-t-il. Il y a de l'eau dans la montagne, et les gazelles sont nombreuses aux creux des vallées… Nous n'avons pas de raisons de partir… Si tu as besoin de quelques hommes et de dromadaires pour regagner le nord, je te les donnerai…

Morane secoua la tête sans montrer d'impatience. Il savait qu'il lui faudrait vaincre la résistance des Touaregs. Mais il savait aussi que ceux-ci, comme tous les peuples dits « primitifs », possédaient un solide bon sens, et que c'était à ce bon sens qu'il fallait faire appel. Par bonheur, Bob connaissait un peu d'arabe, et Saïd Moussa passablement de français, et ils n'avaient guère trop de peine à se comprendre réciproquement.

— Ce n'est pas l'eau et les gazelles qui peuvent vous retenir ici, toi et tes hommes, fit remarquer Bob. Je croyais que les Touaregs étaient nomades et libres comme le vent du désert…

Le Targui dodelina pensivement de la tête puis, soudain, son visage se fit grave.

— Il n'y a pas si longtemps, dit-il, nous étions libres en effet, mais, voilà trois lunes maintenant, les mauvais hommes de l'Oasis sont venus nous interdire de nous déplacer. Si nous leur avions désobéi, leurs avions nous auraient vite repérés sur l'étendue du désert, et nous aurions tous été anéantis…

Cette fois, Morane comprit que, seule, cette menace faisait refuser aux Touaregs de quitter leur campement. En le leur interdisant, le professeur Wiener diminuait ainsi le risque de voir les nouvelles, au sujet de l'Oasis K, se propager vers le nord. Mais, à présent, l'Oasis était détruite et Wiener était mort. L'interdiction ne comptait plus, et les Touaregs devaient fuir au plus vite ces lieux s'ils voulaient échapper aux dangereuses radiations…

— Les hommes de l'Oasis ne peuvent plus rien contre ta tribu, expliqua Bob, car tous sont morts à l'heure actuelle. Voilà pourquoi rien ne te retient plus ici. Tu dois fuir loin avec les tiens, car ce nuage, que tu vois là-bas et qui va sans cesse s'élargissant, est fait de fine poussière dont chaque grain, si minuscule soit-il, porte la mort en lui. Dans quelques heures, cette poussière tombera sur le désert et, alors, tous les hommes qu'elle touchera seront frappés

d’une étrange maladie, pareille à la lèpre, mais bien plus terrible encore. De redoutables brûlures, qui iront sans cesse en s’élargissant, couvriront leur peau, rongeront leur chair. Leurs cheveux tomberont et leur sang se corrompra. Ainsi jusqu’à la mort, qui arrivera lentement, dans de terribles souffrances.

Cette description, que Bob avait imaginée à plaisir afin de mieux frapper l’esprit de son interlocuteur, parut atteindre son but. Saïd Moussa leva vers Morane un regard effrayé.

— Tout ce que tu me dis là est-il bien vrai ? Es-tu certain de ne pas te tromper ?…

Morane secoua la tête.

— Non, Saïd, dit-il encore d’une voix ferme. Je ne me trompe pas. Il faut que nous partions sans délai. Demain peut-être il sera trop tard…

— Et les hommes de l’Oasis ne se lanceront pas sur nos traces ?

— Il n’y a plus d’Oasis, et les hommes dont tu parles ne sont plus à redouter. Tout ce qu’il nous reste à craindre, c’est ce nuage chargé de mort. Nous devons partir vite, Saïd…

Il y avait une telle conviction dans la voix de Morane que le Targui n’insista plus.

— C’est bien, dit-il d’une voix forte. Tu parles pour mon bien et pour celui de mes hommes, je le sais. Avant le lever du jour, nous nous mettrons en route en direction du nord…

Saïd Moussa se leva, pour aller rassembler les membres de sa tribu. Morane et Bory, eux, continuaient à regarder cette grande colonne de fumée, surmontée de son panache, qui s’élevait, tel un gigantesque fantôme gris et rose, au-delà des montagnes. Dans leurs cœurs, il y avait une grande tristesse, et en même temps une satisfaction de plus en plus envahissante, dont ils ne parvenaient pas à être maîtres…

*

* *

Pendant deux semaines, la longue caravane de dromadaires chemina à travers les sables. Un soir, elle s’arrêta aux abords d’un

massif de montagnes érodées et coupées de profondes vallées au fond desquelles couraient des *ouadi*[4]. Le long de ces derniers, le sol était tapissé de plantes sauvages entre lesquelles bondissaient de petites antilopes tandis que, dans le ciel, des ramiers s'égaillaient en vols lourds…

Saïd Moussa arrêta son méhari et montra une large vallée à Morane, dont le dromadaire avançait côte à côte avec le sien.

— Ma tribu s'arrêtera ici, dit-il. Comme tu l'as affirmé tout à l'heure, nous sommes assez loin à présent pour que le nuage empoisonné ne puisse nous atteindre. Ce soir encore, nous dresserons nos tentes dans cette vallée… Restez avec nous si vous le voulez, toi et ton ami. Vous serez mes hôtes…

Mais Bob secoua la tête.

— C'est impossible, Saïd. Nous sommes attendus là-bas, à El Koufra, et nous devons te quitter. Demain, à l'aube, mon ami et moi nous nous mettrons en route…

Le Targui eut un geste résigné.

— Personne n'est maître de sa destinée, dit-il, et seul Allah nous guide. S'il a décidé que tu retournerais à El Koufra, tu y retourneras, et aucun homme ne pourra t'en empêcher…

Pendant un moment, Saïd Moussa se tut, puis il dit encore, sur le même ton sentencieux :

— Et si tu dois revenir ici un jour, auprès de ton ami Saïd, nul ne pourra t'en empêcher non plus…

Le lendemain, Morane et Claude Bory, guidés par deux Touaregs, reprenaient le chemin d'El Koufra.

Chapitre XVII

Tout près à présent, El Koufra se détachait tel un mirage sur l'étendue des sables, dans le flamboiement de ses hangars et de ses refuges métalliques. Les six méharis s'en approchaient rapidement de leur trot long et balancé.

— Ils sentent l'écurie, dit Bory. Tout à l'heure, c'était tout juste si nous parvenions à les faire avancer. Maintenant, ils volent comme Pégase…

Morane hocha la tête.

— Nous aussi nous sentons l'écurie, fit-il. Après tous ces jours dans le désert, sans se laver, une bonne douche nous apparaîtra comme un bienfait des dieux…

Les deux amis chevauchaient en tête de la petite troupe. Derrière, les deux guides touaregs, que leur avait donnés Saïd Moussa, venaient avec les dromadaires de bât portant eau et vivres. À vrai dire, Bob Morane et Claude Bory ne se distinguaient guère de leurs deux compagnons, car ils avaient revêtu des vêtements touaregs et avaient le bas de la face recouvert du litham, ce voile épais dont les hommes du Sahara se servent pour se protéger le visage contre la morsure des vents chargés de sable.

Maintenant, Morane et ses compagnons avaient atteint l'enceinte de fil de fer barbelé défendant l'accès au poste. Près de la porte, une sentinelle européenne, coiffée du turban et vêtue de toile kaki, s'avança, la carabine braquée.

— On ne passe pas, dit-elle d'une voix sèche. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

Le ton du soldat déplut à Morane. L'homme croyait parler à des indigènes, ce qui expliquait sa morgue. Bob sauta légèrement à terre et, sans se soucier de la carabine braquée, s'avança vers le soldat. Quand il fut tout près, il arracha son litham et dit d'une voix dure :

— Je suis le commandant Morane. Introduisez-moi immédiatement auprès du chef de poste…

Sous l'éclat des yeux gris de son interlocuteur, le soldat sembla perdre sa contenance.

— Le commandant Morane ! s'exclama-t-il comme s'il venait d'apercevoir un fantôme. Je vais prévenir immédiatement le colonel Jouvert…

— Le colonel Jouvert ? fit Bob avec étonnement. Il est ici ?…

Il s'arrêta un bref instant de parler, puis il reprit aussitôt :

— Ce sera inutile de le prévenir… Conduisez-moi immédiatement à lui…

Sans se préoccuper autrement de la sentinelle, il saisit son dromadaire par la longe et, suivi de ses compagnons, pénétra résolument dans le poste. Quand il fut parvenu devant le refuge principal, il se retourna vers le soldat, qui avait suivi et, lui désignant les deux Touaregs, dit de la même voix brève, autoritaire :

— Occupez-vous de nos deux compagnons. Donnez-leur de quoi boire et manger, et un endroit où ils pourront se reposer en paix. S'ils ne sont pas traités avec égard, vous aurez affaire à moi…

À son tour, Bory sauta à terre et les deux hommes marchèrent vers le refuge. Sans prendre la peine de frapper, Bob poussa la porte et pénétra à l'intérieur, suivi de Bory. Bob savait que l'entrevue avec l'homme du 2ème bureau serait orageuse, et il se sentait fermement décidé à ouvrir lui-même les hostilités…

Le colonel Jouvert était assis derrière une table de campagne quand Morane et Bory firent irruption dans le refuge. Il releva la tête et dit d'un ton chargé de courroux :

— Qu'est-ce que ?…

Il s'interrompit au beau milieu de sa phrase, et la stupeur se peignit soudain sur ses traits.

— Commandant Morane, dit-il d'une voix sourde. Est-ce bien vous ?

En fait, avec son teint cuit par le soleil, sa barbe de plusieurs semaines, ses joues creuses, ses yeux brillant de fatigue et surtout,

ses vêtements touaregs, Bob ressemblait davantage à un nomade du désert qu'à un dandy des Champs-Élysées.

— Vous êtes étonné de me revoir, n'est-ce pas, Colonel Jouvert ? dit-il narquoisement. En fait, j'ai bien manqué ne pas revenir… Mais laissez-moi vous présenter mon ami Claude Bory, dont vous avez déjà entendu parler il n'y a guère…

L'homme du 2ème bureau eut un bref signe de tête à l'adresse de Bory, puis il reporta ses regards vers Morane.

— Ne recevant pas de vos nouvelles, fit-il, j'ai envoyé des escadrilles de reconnaissance au-dessus de l'Oasis K. Leurs pilotes m'ont rapporté la destruction de celle-ci, et…

— Et vous me croyiez mort dans la catastrophe, n'est-ce pas ? En fait, il s'en est fallu de peu que vous ne me revoyiez jamais…

Par le menu, Bob relata toute son histoire, depuis son départ d'El Koufra jusqu'à son retour. Il n'omit aucun détail, parla de l'attaque des Sabre, de l'oasis, de sa chute dans la montagne, puis de sa fuite. Il raconta comment, après avoir été recueilli par les Touaregs de Saïd Moussa, il était finalement tombé aux mains des soldats de l'Oasis K et conduit devant le professeur Wiener, comment, après son refus de collaborer avec lui, Wiener avait cru le changer en zombi, et ensuite comment Bob et Bory avaient réussi à fuir après avoir abattu le A-Plane qui s'était écrasé sur l'oasis et l'avait détruite…

Lorsque Morane eut terminé, le colonel Jouvert demeura un long moment sans parler. Il paraissait soucieux et une grimace de mécontentement tordait ses lèvres.

— Ne pouviez-vous agir d'une autre façon, commandant Morane ? demanda-t-il sur un ton un peu agressif.

Bob hocha la tête et ricana.

— Bien sûr, fit-il, comme en se moquant, je pouvais agir autrement. Je pouvais continuer à jouer la comédie, pour être finalement découvert et réellement changé en zombi. Nous aurions pu aussi laisser le A-Plane parvenir au-dessus d'Alger pour y larguer sa bombe.

L'homme du 2ème bureau haussa les épaules.

— Nos installations de radar l'auraient repéré et il aurait été abattu bien avant d'atteindre son objectif…

Mais Bob eut un violent signe de dénégation.

— Non, colonel, dit-il, le A-Plane n'aurait pas été abattu car, à l'approche de vos chasseurs, il se serait entouré de ce champ de force dont je viens de vous parler, et les assaillants auraient été dans la même situation qu'un essaim de mouches cherchant à atteindre un morceau de viande placé sous une cloche de verre…

— Votre histoire de champ de force m'a tout l'air d'être une invention destinée à faire peur aux petits enfants…

À ce moment, Claude Bory intervint.

— Vous vous trompez, colonel, dit-il. J'ai moi-même assisté à des expériences au sujet de ce champ de force, et ses effets sont bien ceux décrits par Bob…

— C'est possible, rétorqua Jouvert. Mais pourquoi alors le A-Plane ne l'a-t-il pas employé lorsque votre appareil l'a attaqué ?

— N'oubliez pas que nous faisions partie d'une escadrille de l'Oasis K, expliqua encore Bory. Quand l'équipage du A-Plane s'est aperçu que nous l'attaquions, il était trop tard. Nos projectiles avaient déjà pulvérisé en partie son cockpit et, probablement, ses installations de commandes… D'autre part, le bombardier ne pouvait user du champ de force dès son départ de l'oasis à cause de l'énorme dépense d'énergie que cela nécessite…

Malgré ces différentes explications, Jouvert ne semblait guère encore satisfait.

— Si, lorsque vous avez attaqué le A-Plane, celui-ci faisait route vers le nord, demanda-t-il, comment se fait-il qu'il soit revenu s'écraser sur l'oasis ?

Lentement, l'impatience gagnait Morane. Au cours des semaines précédentes, il avait mené une existence précaire, risquant sa vie à plusieurs reprises, et il trouvait l'insistance soupçonneuse de Jouvert exagérée.

— Le A-Plane ne devait pas m'échapper, expliqua-t-il malgré tout, et comme je vous l'ai dit, je me suis lancé à sa poursuite aussitôt après ma première attaque et ai mitraillé son gouvernail de direction qui, sans doute, a été faussé…

L’homme du 2ème bureau se torturait férocement le lobe de l’oreille entre le pouce et l’index, comme s’il avait voulu l’arracher.

— C’est là une bien sale histoire, constata-t-il. Rendez-vous compte, commandant Morane, l’édification de l’Oasis K a coûté des milliards et vous avez tout bousillé. Il faudra tout recommencer et repartir à zéro. Que diable, je vous avais envoyé à l’Oasis K pour savoir ce qui s’y passait, et non pour faire un nettoyage par le vide…

Comme le ton du colonel Jouvert se faisait de plus en plus bref et cassant, Morane ne crut pas possible de demeurer en reste. Il prit sa voix des mauvais jours, où chaque syllabe sonnait tel un coup de marteau frappant le fer.

— Je me rends compte d’une seule chose, dit-il. En agissant comme je l’ai fait, j’ai définitivement enrayé la menace pesant sur le monde. J’ai pressé la détente de mes canons, et le hasard a fait le reste. Envolée l’Oasis K, et ce n’est pas moi qui verserai une seule larme pour la pleurer. Les hommes se sont passés d’elle pendant des millénaires, et ils continueront bien à s’en passer, comme on se passe du choléra ou de la peste…

— Mais les milliards que cela a coûté…

Bob ricana, pour dire :

— Si vous voulez absolument parler d’argent, vous perdez votre temps. Des milliards ont été perdus indirectement par ma faute mais, puisque je me trouve bien incapable de vous les restituer, l’affaire est close. Et puis, vous ne parlez pas des hommes qui sont morts, de pauvres êtres rendus incurablement idiots par le diabolique sérum du professeur Wiener, quelques dévoyés et des savants prêts à travailler pour n’importe qui et dans n’importe quel but du moment qu’ils ont des laboratoires spécialisés à leur disposition. D’ailleurs, je n’avais guère le choix. Il me fallait abattre le A-Plane, et le fait que celui-ci se soit écrasé dans l’enceinte de l’oasis, peut être considéré comme un bienfait du ciel. Si la base n’avait ainsi été détruite fortuitement, le professeur Wiener aurait peut-être pu réaliser son plan machiavélique de conquête. Protégée par le champ de force, l’Oasis K aurait été pratiquement invulnérable.

Sur le visage de Jouvert, le mécontentement fit doucement place à l'embarras.

— Tout ce que vous dites là, commandant Morane, est vrai, reconnut-il. Pourtant, il y aura une enquête et il faudra trouver un responsable…

— Et ce responsable, interrompit Bob, ce sera moi sans doute…

— Je le crains, en effet…

Cette fois, Bob se mit à rire doucement.

— De quoi pourrait-on me rendre responsable ? demanda-t-il. D'avoir descendu un bombardier qui se préparait à larguer une bombe atomique au-dessus d'Alger ? Quant à la destruction de l'Oasis K, je le répète, elle est due au seul hasard… N'oubliez pas que j'ai d'ailleurs un témoin pour le prouver.

Il se tourna vers Bory. Celui-ci hocha la tête.

— Bien sûr, Bob, fit-il, tu as un témoin…

Pourtant, le colonel Jouvert ne semblait toujours pas convaincu.

— Cela ne change rien à la chose, déclara-t-il. On fait passer en conseil de guerre un soldat qui, par négligence, a abîmé une jeep et, vous, vous venez de détruire une base militaire dont l'édification a coûté des milliards…

Mais cette menace ne sembla pas effrayer Morane le moins du monde. Il était entré à El Koufra de mauvaise humeur, et il ne semblait pas décidé à se calmer.

— Qu'on me fasse passer en conseil de guerre, dit-il. La presse sera alors mise au courant de toute l'affaire, et cela fera un beau tollé quand on apprendra que les états-majors avaient édifié une base secrète, pourvue d'un armement redoutable et dont le premier névropathe venu pouvait, à n'importe quel moment, prendre le commandement, comme l'a fait Wiener… Croyez-vous réellement, colonel, que l'on pourrait me condamner pour avoir détruit accidentellement l'Oasis K et avoir préservé le monde d'un destin redoutable ?

L'agent secret demeura un instant pensif, puis il dit :

— De la façon dont vous présentez les choses, commandant Morane, dit-il, je ne le crois pas. Après tout, on trouvera d'autres

milliards et d'autres savants pour reconstruire une autre base, toute pareille à l'Oasis K…

— Bien sûr, coupa Bob, et tout sera à recommencer. Peut-être trouvera-t-on également un nouveau professeur Wiener…

Jouvert eut un geste apaisant.

— Allons, commandant Morane, dit-il, ne soyez pas amer. Vous allez m'accompagner à Alger et, de là, nous gagnerons Paris. Toute cette pénible histoire ne tardera pas à s'arranger…

Mais Morane sembla soudain se buter.

— Non, colonel, fit-il d'une voix sourde, je ne vous accompagnerai pas. Vous m'avez confié une mission et je l'ai remplie de mon mieux – je dis bien, de mon mieux – et j'en ai assez de toute cette histoire. Je ne vous accompagnerai pas à Paris, ni nulle part ailleurs, je vous le répète…

— Mais il y aura une enquête…

— Qu'on la mène sans moi. J'estime en avoir fait suffisamment et avoir le droit de demeurer en paix…

— Vous vous dérobez ?

Bob sursauta, comme si l'on venait de le frapper au visage. Ses mâchoires se contractèrent et son regard se durcit.

— Ai-je l'air de quelqu'un qui se dérobe, colonel ?

Pendant un long moment, l'homme du 2ème bureau soutint le regard de son interlocuteur. Finalement, il secoua la tête.

— Non, dit-il, vous n'êtes pas de ceux qui se dérobent. Vous l'avez prouvé en acceptant cette mission. Pourtant, il est de mon devoir de vous ramener à Paris, de gré ou de force…

Un petit rire s'échappa d'entre les lèvres serrées de Bob.

— Je ne vous suivrai pas, colonel Jouvert, fit-il, et vous le savez bien. Je n'irai pas à Paris parce que j'ai besoin de gagner un endroit où l'on ne parlera pas de bases secrètes, de bombes atomiques, de guerres intercontinentales et où l'on ne court pas le risque de se voir changé en robot humain…

— Que comptes-tu faire, Bob ? interrogea Claude Bory.

Le visage de Morane se radoucit soudain.

— Te souviens-tu, Claude, des paroles de Saïd Moussa ? C'était quelque chose comme : « Personne n'est maître de sa destinée et seul Allah nous guide. Si tu as décidé de revenir ici un jour, auprès de ton ami Saïd, nul ne pourra t'en empêcher… »

— Je me souviens, fit Bory. Tu veux retourner chez les Touaregs ?

Morane hocha la tête affirmativement.

— Oui, dit-il, je resterai là-bas quelques mois. Ensuite, la roue de l'existence se remettra à tourner… Je suppose que tu ne m'accompagnes pas, Claude ?

— Non, Bob… Personnellement, j'en ai assez du désert. J'ai vécu durant plusieurs années à l'Oasis K, et il me la rappellerait trop…

Les deux amis se serrèrent la main avec force. Ensuite, Morane se tourna vers le colonel Jouvert et lui tendit la main à son tour.

— Je quitte El Koufra, colonel, dit-il, et souvenez-vous bien de ceci : personne ne m'en empêchera…

Il tourna les talons et sortit du refuge. L'homme du 2ème bureau ne fit pas un seul geste pour le retenir.

FIN

LES SAVANTS ONT DÉCLARÉ LA GUERRE AUX DÉSERTS

LE SAHARA DEVIENDRA-T-IL LE JARDIN POTAGER DE L'EUROPE ?

Un tiers de la surface de la terre est occupée par des déserts ou par des zones arides qui, suite au mauvais emploi du sol, ne cessent de s'étendre et de grignoter l'étendue des terres cultivables à une époque où, plus que jamais, l'humanité a besoin de nourriture. « Les déserts sont en marche » est une prédiction en voie de se réaliser. Cependant, un tiers de la surface de la terre représente un pourcentage trop élevé pour que l'on s'en désintéresse et, si les déserts sont en marche, les hommes, de leur côté, cherchent le moyen de les arrêter et de les vaincre.

C'est à deux organismes dépendant de l'ONU, l'Organisation Mondiale pour l'Agriculture et l'UNESCO, que fut confié le soin de résoudre ce grand problème de la lutte contre les déserts. Le premier de ces organismes se charge de faire appliquer par le monde les procédés modernes pour la conservation et la fertilisation du sol, tandis que l'UNESCO se cantonne exclusivement dans l'étude scientifique des terres arides et dans la recherche de moyens propres à les rendre productives. Pour cela, des centres ont été créés à travers toute cette grande tache jaune de sable qui s'étend de l'Asie Mineure à l'Atlantique, cette chaîne de déserts de 20.000 kilomètres qui s'étend des terres salées de l'Iran au Maroc, en passant par les terres perdues de Babylone, les déserts bibliques du Negeb et du Sinaï, ceux d'Égypte, de Cyrénaïque, de Tripolitaine, de Tunisie et d'Algérie.

Pour donner au monde une idée de ces centres et des travaux qui y ont cours, l'UNESCO a invité des journalistes spécialisés, tel Ritchie Calder, du *New York Times,* à venir inspecter un secteur du désert où les recherches sont en cours. Le secteur choisi fut le classique désert d'Afrique du Nord, là-même où, jadis, quinze

civilisations prospérèrent et où, aujourd'hui, il n'y a plus que sable et désolation.

Il faut parcourir plus de mille kilomètres, soit quarante jours de chameau pour, en partant d'Alger, atteindre le Centre des Recherches Sahariennes, installé dans les dunes désolées du Grand Erg. Le Centre repose au terminus d'une piste infernale qui mène à la grande et blanche forteresse de Beni-Abbès, célèbre à l'époque, pas encore très lointaine, où les Français luttaient contre les tribus insoumises du désert. Hier encore avant-poste de la civilisation au cœur même des sables inhumains, Beni-Abbès abritait un régiment de la Légion étrangère. Aujourd'hui, elle n'abrite plus qu'une paisible et bienfaisante garnison de savants, d'agriculteurs, dont le seul but guerrier est de vaincre les « mauvaises terres ».

À Beni-Abbès, les savants ont constaté que les quatre grands problèmes auxquels ils doivent trouver une solution dans cet enfer de soleil et de sable sont ceux de l'habitation, du vent, de l'eau et de l'énergie. « Mais pourquoi ne parlez-vous pas du sol lui-même ? », demande le visiteur en montrant les dunes désolées, les fameuses « dunes fumantes », comme on les appelle à cause des banderoles de fine poussière dorée, soulevées par le vent et qui les fait ressembler à de petits volcans, ces dunes qui se pressent autour des murs de la forteresse et semblent vouloir l'anéantir. Non loin de là, sur le flanc de l'« Oasis du Scorpion » de Zouara, une palmeraie est tellement envahie par les sables que les dattiers, ordinairement grands et forts, ressemblent à des nabots contrefaits et malingres. Cependant, les savants de l'UNESCO assurent que, même dans le désert, la bonne terre ne manque pas et, pour prouver leurs dires, ils montrent aux incrédules un jardin verdoyant situé au pied même du parapet de la forteresse. « Voyez, ce jardin, disent-ils. Il y a deux ans à peine, ce n'était qu'une dune aride ».

LES HOMMES EUX-MÊMES TUENT LES « BONNES TERRES ».

Ce jardin, désigné avec tant de fierté, est un laboratoire d'expériences où les agronomes du « Center of Saharan Research » cultivent les plantes et les arbres du désert et où, aussi, sont acclimatées les plantes étrangères servant à la consommation. C'est là un miracle accompli par l'eau au cœur même des sables, où croissent maintenant l'oranger, la tomate, la pomme de terre, l'asperge, la carotte, l'oignon, l'artichaut, la vigne, l'avoine et le blé. Ces plantations sont irriguées par un « foggara », ancien puits horizontal qui, courant à travers cinq kilomètres de dunes, les fertilise et les rend propres à la culture, rendant ainsi caduque l'expression de « dunes de mort ».

C'est en un lieu semblable que l'homme des villes apprend à respecter la « bonne terre ». C'est là aussi qu'il reconnaît à la science sa souveraineté. Mais dans ces zones déshéritées, mangées par le soleil, c'est surtout l'eau qui régit la vie, elle qui est maîtresse et déesse. Quant à la seconde préoccupation des savants, elle concerne l'homme et ses coutumes car, selon eux, ce sont les hommes et non pas le climat, qui ont changé des milliers de kilomètres de terres fertiles en déserts. Bien sûr, il faut compter avec les conditions climatiques défavorables, telles que : pluies extrêmement rares, extrêmes écarts de température, vents violents qui déplacent les sables, mais ces conditions ne font qu'accélérer l'état d'aridité provoqué à l'origine par l'homme.

Pour se donner une idée de la façon dont les autochtones contribuent à rendre improductive la contrée qu'ils habitent, il suffit de se promener la nuit, en jeep, à travers le Sahara. Parfois, l'on voit les feux briller au loin. Ces feux ne sont autres que des arbres, le plus souvent des jujubiers ou épines du Christ, que les bergers brûlent pour se confectionner des feux de joie et se protéger ainsi

contre la gelée nocturne. Or, ce sont ces arbres qui, par leurs racines, donnent aux dunes des assises solides et empêchent les sables d'être emportés par le vent et d'aller recouvrir les bonnes terres. En brûlant les arbres et les broussailles, les habitants du Sahara permettent au désert de continuer sa marche en avant.

LES SECRETS DU DÉSERT.

Un des mystères que les savants entreprennent d'éclaircir au sujet du Sahara est celui d'un changement de climat qui aurait pu subvenir jadis et transformer les terres cultivables en terres mortes. On possède en effet la preuve, en se basant sur l'histoire carthaginoise, grecque, romaine, byzantine, que le nord de l'Afrique fut jadis une région au sol riche et productif. L'éléphant, le buffle, la girafe, le rhinocéros, l'antilope y paissaient, ainsi qu'en témoignent d'autre part les gravures rupestres découvertes un peu partout à travers le Sahara. Quant au Tanezrouft, ou « Pays de la Soif », on sait qu'il fut il y a très longtemps un royaume où prospérèrent des populations laborieuses.

D'ailleurs, pour se faire une idée du passé humide du Sahara, il suffit de le survoler en avion. On est alors étonné d'y découvrir le tracé compliqué d'un réseau hydrographique aujourd'hui réduit à néant. Mais pourquoi ces rivières sont-elles mortes ? Pourquoi, où jadis s'étendaient de riches savanes à travers lesquelles les chasseurs poursuivaient le gros gibier, n'y a-t-il plus à présent que sable, roc et solitude ? On a voulu expliquer cette transformation par un changement de climat dont aurait résulté un abaissement de la chute des pluies. Cependant, les savants penchent de plus en plus pour une théorie inverse. D'après eux, ce ne serait pas le changement de climat qui aurait rendu le Sahara aride mais, au contraire, l'aridité du sol qui aurait atténué le degré d'humidité de l'atmosphère. Ce furent les ancêtres des actuels Bédouins qui, il y a quelques milliers d'années, en détruisant les forêts du nord de l'Afrique, tuèrent les riches oasis qui faisaient de cette contrée une terre fertile. Cette dernière théorie semble d'ailleurs appuyée par le fait que, à travers tout le Sahara et le Negeb, on découvre des puits asséchés, des citernes, des réservoirs, des canaux d'irrigation

construits par les civilisations qui, aux temps historiques, prospérèrent en ces régions.

Or, pourquoi creuser des puits là où il ne tombe point d'eau ? On est donc certain que, il n'y a guère, le Sahara possédait un régime de pluies beaucoup plus élevé que celui qu'il possède aujourd'hui. En Tripolitaine seulement, plus de deux cents de ces puits anciens ont été découverts, et on estime qu'il doit en exister plusieurs milliers. Plus de cent d'entre eux ont d'ailleurs été nettoyés et fonctionnent à l'heure actuelle comme ils fonctionnaient il y a deux mille ans.

Il est également curieux de constater que, si les déserts peuvent être créés par le manque d'eau, ils peuvent aussi être la conséquence d'un excédent d'eau. Par exemple, la Mésopotamie, aujourd'hui zone aride, fut jadis une contrée si fertile qu'on y situa le Paradis Terrestre. Ici, les chutes d'eau trop abondantes emportèrent les terres fertiles, balayèrent l'humus et ne laissèrent à nu que le roc et les mauvaises terres.

C’EST DE L’EAU SOUTERRAINE ET DES ARBRES QUE VIENDRA LA FERTILITÉ.

« Certes, disent les savants de l’UNESCO, on ne peut changer du jour au lendemain le climat du Sahara, mais un reboisement bien organisé pourrait discipliner la chute des pluies… » – « Mais, leur répond le profane, vous tournez dans un cercle vicieux. Vous voulez reboiser pour avoir de l’eau. Or, sans eau, comment voulez-vous reboiser ? »

C’est alors que les agronomes de Beni-Abbès rappellent l’existence de la « Nappe Albienne », cette mer souterraine qui, sur des centaines de kilomètres carrés, s’étend sous les sables du désert. Et d’autres nappes semblables existent en Lybie et en Égypte car, par un étrange caprice de la nature, tout le sous-sol du désert n’est qu’un immense océan d’eau fraîche, un réservoir inépuisable qu’une voûte de roc sépare seule des sables.

Mais pour creuser les puits artésiens nécessaires, les savants ont besoin d’énergie. Pour empêcher les nomades de brûler les rares végétations, il faudrait leur procurer du combustible. Or, l’énergie et le combustible sont choses rares au Sahara. Il y a bien l’énergie solaire, mais jusqu’à présent personne n’a encore réussi à en faire un usage pratique. Un autre problème est de savoir si les eaux souterraines ne contiennent pas une infime fraction de sel. En ce cas, pour éviter que ce sel ne brûle à nouveau les bonnes terres récupérées, il faudrait trouver un moyen peu coûteux de séparer ce sel de l’eau.

Comme on le voit, les problèmes que les savants de l’UNESCO ont à résoudre dans leur laboratoire pour plantes de Beni-Abbès sont multiples, et leur solution nécessitera beaucoup de travail et d’argent. C’est à ce prix seulement que la chaîne des déserts sera brisée et pourra devenir une suite de greniers capables de nourrir les populations affamées. Déjà, à travers le monde, l’idée de réduire

l’étendue des déserts marche à pas de géant. L’Iran veut vaincre ses intraitables déserts de sel et, ainsi, subvenir non seulement à ses besoins, mais aussi à ceux de millions d’Indiens sous-alimentés.

L’Égypte, grâce à d’importants travaux d’irrigation, compte doubler sous peu la superficie de ses terres cultivables. Le jeune peuple d’Israël, de son côté, mène une lutte de tous les instants contre le Negeb, « le plus beau désert du monde » à ce qu’il paraît, mais aussi l’un des plus hostiles peut-être. En Afrique du Nord, la petite plantation située sous les murs de l’ancien avant-poste de Beni-Abbès est le point de départ d’un vaste plan d’irrigation visant à reconquérir les terres productrices de Carthage.

Ainsi, l’ancien monde aidera à rendre le monde nouveau meilleur et moins cruel aux hommes. À Beni-Abbès, la lutte contre les mauvaises terres a commencé. Les hommes ont déclaré la guerre aux déserts.

L’AVION ATOMIQUE EST POUR DEMAIN

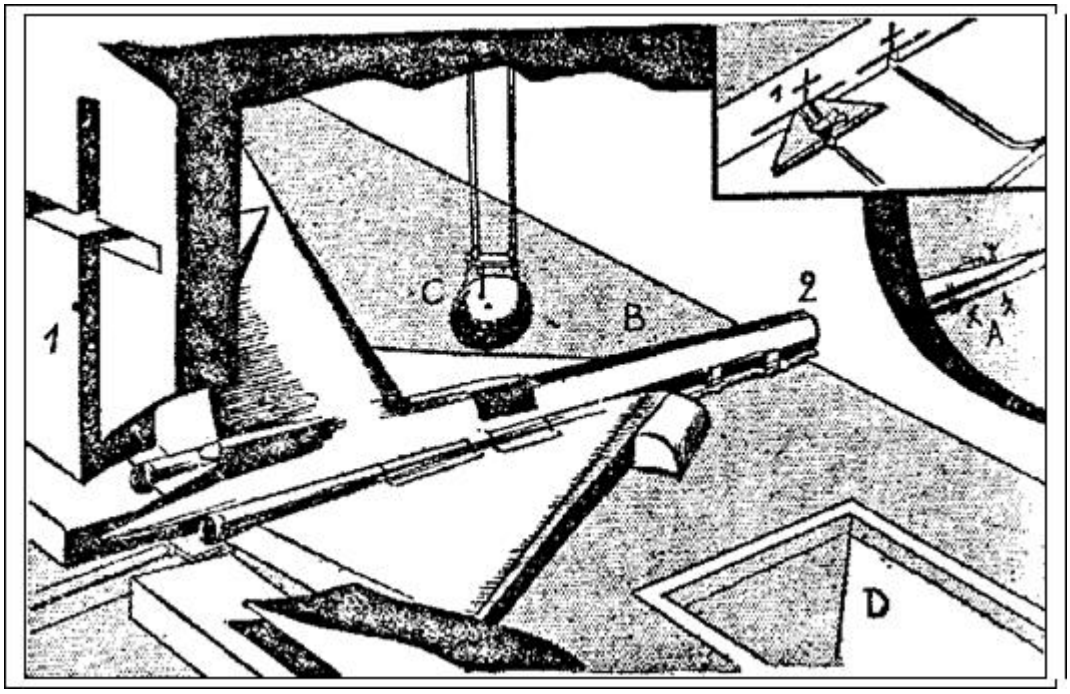
Malgré les apparences, la construction et l’utilisation, à l’Oasis K, de bombardiers atomiques n’a rien d’une anticipation pseudo-scientifique. Les faits sont là : l’armée de l’air américaine travaille à cet appareil et si la plupart de ces détails sont encore « top secret », on peut déjà se faire une idée assez exacte de sa forme générale et de ses particularités.

À la suite de diverses revues des plus sérieuses, et en se basant sur des données scientifiques universellement admises, on décrit généralement de la façon suivante ledit bombardier :

Ce sera obligatoirement un appareil très très long, de manière à placer l’équipage le plus loin possible des radiations dangereuses du réacteur atomique. Celui-ci serait évidemment enrobé d’une couche très épaisse – et excessivement lourde – de matières protectrices et absorbantes ; jusqu’à ces temps derniers on employait surtout le plomb à cet effet, mais il semble que, aux dernières nouvelles, des écrans plus légers aient été mis au point. Le réacteur dépasserait ainsi les 50 tonnes et les ailes, pour le soutenir, devraient se trouver tout à fait vers l’arrière de l’avion. De plus un second écran protecteur serait placé immédiatement derrière la cabine de l’équipage.

Ainsi conçu, le bombardier pourrait atteindre une vitesse de 1.300 km à l’heure et parcourir la moitié du tour de la terre en dépensant comme combustible, moins de 250 gr de matières fissibles – de l’uranium ou du plutonium.

Mais les problèmes de protection du personnel seraient probablement encore plus difficiles à résoudre au sol qu’en plein vol. Comment en effet, se protéger des radiations mortelles pour abriter, nettoyer, entretenir, armer et réapprovisionner cet aéronef ?



À cet effet, on a déjà imaginé un immense hangar de béton pourvu, en guise d'entrée, de fentes (voir dessin n°1) dans lesquelles l'avion se glisserait, emmené sur des rails au moyen de chariots.

Un mur séparerait ce hangar en deux zones (A et B), mur muni d'une ouverture juste assez grande pour laisser passer le nez du fuselage qui bloquerait ainsi le passage en avançant (2). L'appareil une fois coincé en place, l'équipage pourrait circuler librement dans la zone A, située entièrement à l'abri des radiations.

Au même moment, dans la zone B, des appareils de levage commandés électriquement de l'extérieur au moyen de périscopes ouvriraient la coque de l'avion, retireraient le réacteur (C) et le déposeraient (en D) dans un bassin d'eau prévu à cet effet.

Une fois immergé, le réacteur ne serait plus dangereux et le personnel d'entretien pourrait entrer en B pour se mettre à l'ouvrage.

Ceci donnera déjà une petite idée des innombrables problèmes à surmonter avant que l'avion de transport atomique – tout de même plus souhaitable que le bombardier ! – puisse voir le jour. À moins qu'on ne trouve bientôt des écrans protecteurs à la fois complets et légers qui résoudraient tous les problèmes ?

En attendant, l'avion atomique est, jusqu'à nouvel ordre, plutôt pour après-demain que pour demain !

---

[1] Singulier de Touareg.

[2] A-Plane = Atomic Plane = Avion Atomique.

[3] La fabrication d'un tel appareil est aujourd'hui rendue possible par l'invention des transistors. Un transistor est un petit morceau de cristal cylindrique de quelques millimètres de longueur et de un ou deux millimètres de diamètre pour les plus petits modèles et qui peut détecter, amplifier et émettre les ondes hertziennes. Il peut aussi transformer les impulsions lumineuses en impulsions électriques et remplacer les lampes de T.S.F. En autre, sa consommation en énergie est extrêmement faible ! Un oscillateur à transistor peut fonctionner avec une pile constituée par deux pièces de monnaie, l'une en cuivre, l'autre en nickel, séparées par un bout de papier rouillé ! Autre innovation : le réseau de fils fort encombrant d'un poste de radio peut être réduit à la dimension d'une pièce de monnaie. Les fils sont remplacés par un dessin en creux gravé dans une petite plaque de matière plastique. Dans ces creux, on dépose au pinceau une encre métallique spéciale qui conduit le courant, et le tour est joué.

[4] Ouadi = pluriel de Oued, mot arabe signifiant rivière.